This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Scan 2750.5

Harvard College Library

BOUGHT WITH INCOME

FROM THE BEQUEST OF

HENRY LILLIE PIERCE

OF BOSTON

Under a vote of the President and Fellows
October 24, 1898

MÉMOIRES POSTHUMES

DU FELD-MARÉCHAL

COMTE DE STEDINGK.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
Rue Racine, 28, Près de l'Odéon.

MÉMOIRES POSTHUMES

DU FELD-MARÉCHAL

COMTE DE STEDINGK,

RÉDIGÉS

Sur des lettres, dépêches et autres pièces authentiques laissées à sa famille;

PAR

LE GÉNÉRAL COMTE DE BJÖRNSTJERNA.

TOME PREMIER.

PARIS.

ARTHUS-BERTRAND, ÉDITEUR

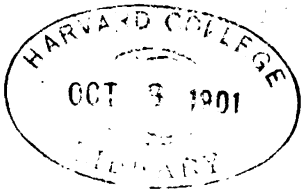
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DU NORD,

RUE HAUTEFEUILLE, 23.

1844

AUGUSTIN CHALLAMEL
SUCCESSEUR
5, R. Jacob 3

Scan 2750.5



Pierce fund
1-3

AVANT-PROPOS.

Les mémoires que nous publions contiennent la relation des principaux événements militaires et politiques auxquels le feld-maréchal comte de *Stedingk* a pris part pendant sa longue et glorieuse carrière.

Ils retracent les premiers événements de sa vie, l'amitié qui se forma déjà alors entre lui et le roi Gustave III. Ils renferment la correspondance de ce roi avec M. de Stedingk, laquelle correspondance se rapporte à l'expédition aux Antilles et en Amérique, sous les ordres du comte d'Estaing, à laquelle M. de

Stedingk prit part comme colonel au service de France ; elle se rapporte à la cour de Versailles (de 1781, 1787) et à la guerre entre la Suède et la Russie (1788, 1789 et 1790), où M. de Stedingk commandait dans le nord de la Finlande.

Ces mémoires contiennent une série de dépêches que M. de Stedingk adressa à sa cour comme ambassadeur de Suède en Russie, pendant les règnes de l'impératrice Catherine et des empereurs Paul et Alexandre, dépêches qui retracent, sous les couleurs vives de *l'impression du moment*, les grands événements de cette époque mémorable. Ils donnent des renseignements sur la guerre que la Russie fit à la Suède en 1808 et 1809, et qui coûta à celle-ci la Finlande, sur la déchéance de Gustave IV, l'avénement au trône de Suède de Charles XIII, et la paix de *Fredrickshamn*, négociée et signée par M. de Stedingk. Ils résument les événe-

ments subséquents dans le nord de l'Europe, l'élection du prince de *Ponte-Corvo* (maréchal Bernadotte) comme prince royal de Suède, l'invasion de la Poméranie suédoise par des troupes françaises, et la rupture qui en fut une suite avec Napoléon. Ils contiennent la relation des événements principaux des campagnes de 1813 et de 1814 en Allemagne, pendant lesquelles le maréchal commandait le corps d'armée suédois, faisant partie de la grande armée du Nord, sous les ordres du prince royal Charles-Jean de Suède, la paix de *Kiel*, qui unit la Norwège à la Suède, et celle de *Paris*, dont M. de Stedingk fut un des co-signataires. Enfin ces mémoires s'étendent jusqu'au commencement du règne de l'empereur *Nicolas*, troisième empereur que le maréchal a vu couronner à Moscou.

Cette belle et glorieuse carrière, qui s'étend de la guerre d'Amérique jusqu'à celle qui brisa

le pouvoir de Napoléon, qui prend part aux grands événements politiques de l'Europe pendant plus d'un demi-siècle, et qui brille à la cour de Louis XVI comme à celle de Nicolas, est trop remarquable pour ne pas être consignée dans les annales de la Suède, ce que les propres dépêches et lettres du maréchal que nous reproduisons ici, feront mieux que toute autre chose.

Revêtu des premiers cordons des trois puissances du Nord, il joignait au Séraphin de Suède, au Saint-André de Russie, et à l'Aigle Noir de Prusse, le Saint-Louis de France et le Cincinnatus, qui lui avait été conféré par Washington. Aux avantages du rang, de la naissance et de la faveur, M. de Stedingk unissait une affabilité extrême et une modestie parfaite. Il joignait aux lumières du siècle une foi vive et pure, et alliait aux qualités de l'homme d'État la douce gaieté de l'homme

du monde. Chez lui, les belles formes de l'ancienne cour de France se mêlaient à une grande simplicité, le tact prudent du diplomate à la franchise du vieux militaire, et le dévouement du loyal sujet à l'indépendance du bon citoyen. Son éducation classique lui donna la pureté et l'élégance de son style; il narrait à merveille, et, ayant tant vu, son entretien était des plus instructifs.

Sa physionomie, pleine de noblesse et de douceur, inspirait la confiance, et ses cheveux, blancs comme la neige, conservés en profusion jusqu'à la fin de ses jours, entouraient sa tête d'une espèce d'auréole que nous n'avons vue qu'à lui; sa taille était bien prise et moyenne, droite et sans roideur.

Honoré et aimé par ses rois, il le fut de même par ses concitoyens; l'armée voyait en lui son plus bel ornement. Chéri par une famille nombreuse, regretté de tous, ne laissant aucun en-

nemi, il mourut comme il avait vécu, en preux chevalier sans peur et sans reproche.

Le maréchal avait épousé Frédérique Ekstrôm, dont les qualités du cœur et le bon jugement ont adouci sa vie, et lui ont servi de conseil dans des moments difficiles. M. de Stedingk a laissé après lui un fils, colonel des gardes à cheval, et cinq filles. L'une qui avait épousé le comte d'Ugglas, un des plus grands seigneurs de Suède, mourut jeune il y a quelques années, aimée et regrettée de tous ceux qui l'ont connue. La seconde est mariée au général comte de Bjornstjerna, ministre de Suède à Londres, qui publie ces Mémoires. La troisième est dame d'honneur de la reine, et les deux autres mariées à des gentilshommes suédois.

C'est en 1837 que le maréchal termina sa belle carrière, emportant dans sa tombe une couronne de chêne et de laurier, que le

roi, son souverain et son ami, déposa sur son cercueil comme un dernier hommage rendu à sa mémoire et à ses longs et glorieux travaux.

ERRATA.

Page 119, ligne 12. Le comte de Raoumofski, *lisez :* le comte de Razoumofski.

— 239, — 10 mars 1788, *lisez :* 10 mars 1790.

— 247, — 3. La révolution de 1807, *lisez :* la révolution de 1809.

— 257, — 7 mars, *lisez :* 7 mai.

MÉMOIRES POSTHUMES

DU FELD-MARÉCHAL

COMTE DE STEDINGK.

INTRODUCTION.

Non loin de la ville d'*Anclam*, dans la Poméranie suédoise, se trouvait le vieux château de *Pinnau*, appartenant depuis cinq siècles à la famille des barons de *Stedingk*.

Le premier de ce nom qui vint s'y établir fut le chevalier de Stedingk, originaire de Westphalie.

Il quitta, par suite d'un événement tragique, le sol natal auquel était attaché le nom de ses pères.

La femme du chevalier se présenta un jour à l'église pour faire ses dévotions. Le prêtre officiant en cette occasion en voulait au mari, qui, quoique riche, n'avait donné pour toute offrande à l'église

qu'une seule petite monnaie en argent, et, pour s'en venger, imagina de mettre cette même pièce dans la bouche de la dame, au lieu de la sainte hostie. L'effroi qu'elle en éprouva lui fit perdre connaissance. Le chevalier, apprenant la cause de son évanouissement, tira son épée, la plongea dans le sein du prêtre, au pied même des autels, et quitta à jamais le pays afin de se soustraire à la punition de son crime. Il vint se réfugier en Poméranie, où il acheta des terres, et où ses descendants se fixèrent.

Lors du commencement de la guerre de sept ans, ce château était occupé par le baron Christophe Adam de Stedingk, père du baron de Stedingk, dont nous donnons ici les Mémoires : il avait épousé la fille du fameux maréchal Schwerin, et fait la campagne de 1742 comme aide de camp de ce dernier. Il s'établit depuis dans les terres que son père lui céda en Poméranie et eut quatre enfants, deux fils et deux filles. L'aîné, le baron de Stedingk, naquit à Pinnau le 26 octobre 1746. Dans ces temps, il était d'usage d'envoyer un collet rouge à chaque garçon qui naissait, comme une marque de son engagement dans l'armée prussienne ; le petit Stedingk reçut aussi le sien.

Le maréchal Schwerin le tint sur les fonts de baptême. « Fasse le ciel, » dit-il en l'élevant dans ses bras, « que cet enfant devienne un jour ce que je » suis; qu'il serve sa patrie en brave, et en ob- » tienne un jour le bâton de maréchal ! »

Ces vœux ont été accomplis, par la manière glorieuse dont le maréchal Stedingk a marché sur les traces de son aïeul.

Quand la guerre éclata entre la Suède et la Prusse, en 1757, son père, qui était sujet du premier de ces pays, reçut ordre de se rendre au quartier général suédois, ce qui déplut beaucoup au grand Frédéric. Ce dernier lui avait écrit une lettre fort pressante pour l'engager à prendre service chez lui. « Je suis, » disait-il, « attaqué de toutes » parts, et j'ai besoin de rassembler autour de moi » mes anciens amis. » M. de Stedingk répondit en lui exprimant ses regrets, « qu'ayant quatre en- » fants, il était obligé, avant tout, de songer à » leur avenir, et qu'étant sujet de la Suède, cette » circonstance l'empêchait de suivre le penchant de » son cœur. » Il accompagna donc l'armée suédoise dans sa marche jusqu'auprès de Berlin; mais après qu'elle fut repoussée par les Prussiens, ceux-ci occupèrent toute la Poméranie, et la famille

Stedingk fut obligée de se réfugier à Stralsund. Les deux fils furent envoyés à Wolgast.

Quand les Prussiens entrèrent dans cette dernière ville, le commandant envoya chercher les deux jeunes Stedingk, et, s'adressant à l'aîné, alors âgé de dix ans, il lui dit : « que son père avait » mérité d'être puni comme traître à la patrie. » Cette menace, loin de l'intimider, provoqua son indignation enfantine, et il réfuta l'accusation avec toute la chaleur de l'amour filial.

Pendant les années suivantes, où la guerre continua, les Prussiens ne cessèrent de ravager la Poméranie. Chaque hiver ils revenaient bloquer la ville de Stralsund, et les Poméraniens s'enfermaient alors dans la forteresse. Le baron Stedingk était déjà enseigne à douze ans, et pouvait à peine tenir le drapeau. Plus d'une fois, étant sur la tranchée, il entendit siffler les balles prussiennes, et il se familiarisait ainsi de bonne heure avec les dangers.

En 1763, lorsque la guerre fut terminée, il fit son premier voyage en Suède, pour solliciter en faveur de ses parents et obtenir quelques dédommagements bien mérités, toutes leurs possessions ayant cruellement souffert par les dévastations ennemies. Le grand gouverneur, comte de

Sparre, malgré le crédit dont il jouissait, ne put rien obtenir pour le jeune solliciteur, dont l'âge, l'air modeste et les malheurs inspiraient pourtant un intérêt général. Il passa un hiver à Stockholm, durant lequel il fut on ne peut mieux accueilli par les premières familles, telles que les Fersen, Sparre, Piper, etc., etc., dont plusieurs individus avaient reçu pendant la guerre une cordiale hospitalité chez ses parents; il fut aussi introduit dans la société des jeunes princes, les fils d'Adolphe-Frédéric, et il prenait part à leurs jeux comme à leurs petites discussions. Ses premiers souvenirs, relatifs à Gustave III, dataient de cette époque, où il était encore loin de s'attendre au rôle remarquable qu'il devait jouer sous son règne et celui de ses successeurs.

L'aîné des Stedingk était fluet de taille, très-bien de figure, et indolent de caractère; l'autre, fort, robuste et actif; l'un parlant peu, l'autre beaucoup. Le jardin était le séjour favori de l'un, l'autre s'essayait déjà sur les flots voisins du *Frischehaff*.

Le système d'éducation suivi dans la maison était celui des temps d'alors : il n'était point permis aux enfants de s'asseoir en présence de leurs

parents, pas même à l'heure du dîner. Beaucoup de latin, beaucoup de catéchisme, point de vin, point de café, et le fouet régulièrement tous les samedis, si le journal de la semaine contenait la plus petite note défavorable. Je ne sais si cette éducation était bonne, mais Curt devint *feld-maréchal* et Victor *grand amiral.*

C'est surtout de l'aîné des frères que nous devons nous occuper ici.

Curt de Stedingk fut nommé sous-lieutenant à l'âge de 11 ans, et fut présent comme surnuméraire à plusieurs petites affaires de la guerre de sept ans, à laquelle la Suède avait pris part pour sa province de Poméranie, contre Frédéric le Grand : — à l'âge de 13 ans, il fut nommé sous-lieutenant d'un régiment d'infanterie, portant le nom du prince royal (depuis roi Gustave III), et se rendit en Suède; mais il eut le bon esprit d'entrer à l'université d'*Upsal* (où Linné, Celsius et Bergman professaient alors) au lieu de continuer son service militaire. Il vint à Stockholm à l'âge de 21 ans, et fut protégé par le sénateur comte Charles de *Sparre*, grand gouverneur de la Capitale, et ancien ami de son père. Demeurant chez lui, il fut témoin de la manière dont la politique se trai-

tait alors. Le comte de Sparre était un des chefs du parti nommé les *chapeaux*, dont la devise était *France et commerce*, tandis que celle du parti opposé (celui des bonnets) était *agriculture et Russie.* L'un et l'autre avaient le même but sordide, celui de la corruption et des subsides. Ceux qu'envoyait la France étaient distribués alors par le sénateur comte de Sparre. Le jeune Stedingk, demeurant dans la maison de ce sénateur, recevait souvent des paquets de lui adressés aux différents membres de la diète, contenant de l'argent; c'était pour la question du jour, et le plus ou moins de pesanteur des paquets en décidait ordinairement.

Cet ordre des choses inspira à Stedingk un tel dégoût pour les diètes qu'il ne put s'en défaire pendant le reste de ses jours, quoique nullement ennemi des formes constitutionnelles, et d'une liberté sans licence.

Comme le service militaire en Suède n'offrait alors que peu de moyens de perfectionnement et d'avancement, Stedingk demanda et obtint la permission d'entrer au service de France. Il fut nommé sous-lieutenant au régiment royal suédois, en 1766, et avança dans l'espace de quatre ans au grade de capitaine.

Un événement assez curieux pour mériter d'être annoté ici arriva peu de temps après. Trenk, fameux par ses malheurs, ses aventures et sa captivité, publiait alors un journal dans la ville de Trèves : — le journal annonça aux premiers jours du mois d'août 1772 que le roi Gustave III avait fait une révolution par laquelle il s'était emparé du pouvoir absolu après avoir renversé celui du sénat et des états généraux de Suède. Les officiers du régiment royal suédois ayant lu cet article, se réunirent chez le capitaine Stedingk et le chargèrent de la rédaction d'une adresse de félicitation au roi, qui lui fut expédiée par un courrier extraordinaire; elle était munie de toutes les signatures, et entre autres de celle de Stedingk. Cette adresse arriva à Stockholm le 19 août, jour même de la révolution, en sorte que les premières félicitations que le roi reçut après l'accomplissement de son entreprise parvinrent de Strasbourg, d'un corps d'officiers parmi lesquels était Stedingk. Comment Trenk était-il parvenu à posséder ce secret, c'est ce qui est inconnu encore.

Stedingk assista alors à une revue, près de Paris, avec Louis XV, qui, à cheval près de la voiture de madame du Barry, fit défiler les troupes

devant elle. Brillante de jeunesse et de beauté, mollement bercée dans une calèche dorée, entourée d'une cour nombreuse, et recevant publiquement les hommages de son royal amant, elle était loin de prévoir que toutes ces pompes et ces joies se termineraient sur un échafaud, où ses dernières paroles, « M. le bourreau, de grâce, encore un moment, » n'obtinrent d'autre réponse que celle de la hache révolutionnaire.

M. de Stedingk fut nommé lieutenant colonel au service de France, en 1776. Son avancement dans l'armée suédoise, marcha presque de front avec celui de l'armée française ; et le fait singulier arriva qu'il était en même temps colonel d'un régiment d'infanterie en France, et colonel d'un régiment de cavalerie en Finlande (dragons de Carélie), chose qui étonna beaucoup Frédéric le Grand, lorsque M. de Stedingk, dans un de ses voyages, passant par Berlin, en fit mention au roi.

M. de Stedingk était alternativement en Suède et en France, à la cour de Gustave III, et à celle de Louis XVI. C'était cependant à cette dernière cour qu'il résidait le plus intimement, avec un autre Suédois, le comte de Fersen, ce même comte de Fersen qu'on appelait à la cour de France

le beau Fersen, qui conduisait le roi Louis XVI et la reine Marie-Antoinette, lors de leur fuite de Paris et de leur arrestation à Varennes. C'était l'un des plus grands et des plus nobles seigneurs de Suède; grand maréchal de l'empire, il fut massacré par la populace de Stockholm, dans une émeute en 1810. Fersen et Stedingk habitaient ensemble tant à Paris qu'à Versailles, et faisaient partie, l'un et l'autre, du cercle intime de la cour de France, et spécialement de celui de l'aimable et infortunée reine Marie-Antoinette, qui se composait de tout ce que la France avait de plus distingué.

Il y a de cette époque, deux lettres du comte Stedingk au roi Gustave III, que nous reproduisons ici, comme ayant de l'intérêt, et étant d'un style tout classique par sa clarté et sa simplicité.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Paris, le 6 d'octobre 1778.

SIRE,

Je suis revenu du camp de Bayeux mardi passé : il avait, à ce qu'il m'a paru, un double objet : celui d'inquiéter les Anglais, et celui d'essayer une nouvelle ordonnance de M. du Ménil Durand, brigadier des armées du roi, et parent éloigné de M. le maréchal de Broglie. Cet officier a réveillé une ancienne question sur l'ordre mince, qui paraissait décidé depuis longtemps par les victoires du roi de Prusse, et par la nécessité où il a mis toutes les puissances de l'Europe d'imiter sa méthode. Cependant l'ordre profond, ou en colonne, qu'on appelle mal à propos celui de M. du Ménil, a l'a-

vantage qu'il sert à la fois à la marche et à l'attaque, qu'il donne plus de célérité et plus d'impétuosité aux mouvements, que l'officier et le général ont leur temps plus rassemblé et en disposent mieux, qu'il donne une grande facilité aux différentes armes de se secourir mutuellement, aux troupes défaites à s'écouler par les intervalles, aux fraîches d'avancer; enfin, il a pour lui une grande autorité, puisque c'est dans cet ordre que le grand Gustave a remporté toutes ses victoires. A l'objection du canon, on répond que les têtes de colonnes, qui ne sont que de seize hommes de front, en présentent un bien petit au canon, au lieu que, dans une ligne pleine, chaque coup, dans la vraie élévation, prend nécessairement, et la vitesse avec laquelle ces petites masses se meuvent ne les tient pas longtemps exposées au feu de l'ennemi. Tels sont en gros les principes de M. du Ménil, qu'on a mis en pratique au camp de Bayeux. Il m'a dit qu'il avait eu l'honneur d'envoyer son ouvrage à Votre Majesté, il y a deux ans, mais que, n'ayant pas eu de réponse, il craignait qu'elle n'en avait pas fait grand cas. Il m'a paru, si j'ose hasarder mon sentiment dans une matière si importante, que cette ordonnance peut être excellente en certaines

circonstances, qu'elle convient surtout à un peuple impétueux et brave, tel qu'est le Français et le Suédois, qui n'a pas besoin du bruit de la mousqueterie pour animer et soutenir son courage, et qu'une armée inférieure en nombre et en cavalerie peut s'en servir avec beaucoup d'avantage. Le maréchal de Broglie, qui m'a témoigné toutes sortes de bontés et une confiance dont je suis infiniment flatté, est vivement porté pour cette ordonnance. C'est peut-être à cause de cela que la plupart des officiers généraux sous ses ordres la désapprouvaient hautement, et mettent tout en œuvre pour la faire échouer. J'ai été révolté de voir combien peu le mérite de ce grand homme est senti par sa nation, et quelle furieuse cabale s'élève contre lui. On débite à Paris les bruits les plus injurieux sur son compte; peu s'en faut qu'on ne le traite de fou et de radoteur. On dit qu'il avait tout contre lui, la saison et la raison; que tout manquait dans le camp, tandis que tout y abondait, excepté les filles et les glaces, chose suffisante pour faire crier les fats et les femmes du bel air, qui abondaient dans le camp, et qui s'opposaient avec un succès prodigieux aux ordonnances qu'on avait faites pour réprimer le luxe et la dé-

pense. Les colonels ne devaient avoir que huit couverts ; mais leurs sœurs et leurs cousines tenaient leurs maisons chez ces messieurs, et en avaient quarante.

Le camp a coûté au roi trois millions et demi, dont un million seulement pour les généraux et l'état-major. Le maréchal avait mille louis par mois, et en dépensait deux mille. Sa table était ordinairement de cent couverts. Le roi a été fort magnifique : il donnait la viande, qui lui revenait à huit sols la livre, pour deux sols aux soldats ; outre cela, il a été volé prodigieusement : les fourrages, les bois lui revenaient au double de ce qu'ils coûtaient sur les lieux mêmes. Le maréchal fit tout ce qu'il put pour réprimer ces abus ; mais, comme les marchés se firent à Paris, cela n'était pas en son pouvoir. Au reste, l'armée était belle, tant en hommes qu'en chevaux, et pourvue de tout ce qu'il fallait pour le service de campagne. Les troupes espéraient qu'on les mènerait en Angleterre. Les apprêts immenses qu'on avait faits rendaient cette conjecture fort probable, et on n'entendait pas un coup de canon sur la mer, qu'on croyait à un combat et une victoire, dont une descente aurait peut-être été la suite. On était au dés-

espoir, lorsqu'après la rentrée de la flotte à Brest les ordres vinrent de séparer les troupes. On a envoyé plusieurs régiments fort loin ; il n'y aura plus d'armée en Normandie, et c'est à quoi ces grands préparatifs ont abouti. Il paraît certain qu'on ôtera le commandement des armées à M. le maréchal ; jamais, pourtant, général n'en fut plus digne peut-être. Son zèle, ses talents, sa probité et surtout sa grande vénération pour Votre Majesté, le rendent bien respectable à mes yeux. Il m'a chargé de le mettre à ses pieds, et de lui dire qu'il est pénétré de respect et d'admiration pour elle ; il a fort approuvé nos uniformes, qui ont excité d'abord un étonnement et une curiosité un peu incommodes pour nous dans les commencements. Il trouvait l'écharpe et les plumets un peu trop galants pour des militaires, et il croyait que la chaussure que Votre Majesté vient de donner à son infanterie aurait de grands inconvénients dans une campagne.

Nous avons eu pendant tout le camp la maison et la table du maréchal, et des chevaux et palefreniers de la grande écurie du roi, ce qui était fort agréable, mais un peu dispendieux.

Enfin, il n'y a honnêtetés et politesses qu'on

n'ait eues pour nous. On nous a montré une grande préférence sur M. le prince Dolgorucki et un autre officier russe, qui étaient aussi au camp.

Je suis,

Sire,

de Votre Majesté,

Le très-humble, très-dévoué et très-fidèle serviteur et sujet,

CURT V. STEDINGK.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI,

Paris, le 11 décembre 1778,

SIRE,

Le prince de Montbarey vient de me dire qu'il me regardait comme étant encore au service de France, et qu'il m'avait nommé au roi parmi ceux qui étaient en passe d'être avancés ; que Sa Majesté lui avait paru disposée de me comprendre dans la nomination des colonels qu'elle va faire incessamment. Je lui ai répondu que, quoique mon dessein avait été, en venant en France, de faire la guerre, que tout le monde avait regardée comme prochaine

et inévitable, je ne croyais pas pouvoir accepter un grade qui m'attacherait, par de nouveaux liens, au service de France, sans en avoir reçu auparavant l'agrément de Votre Majesté. Si on a le dessein d'ajouter des appointements à cette grâce, et je n'ai pas voulu m'en informer, pour éviter tout ce qui pourrait avoir l'air de solliciter des grâces qui me deviennent presque indifférentes, ne me venant pas de Votre Majesté. Quant à ma fortune, elle est entre vos mains, et j'attendrai avec patience que les circonstances mettent Votre Majesté à même d'y apporter quelque changement. Telle qu'elle est, elle m'offre une grande consolation, c'est que les biens qui depuis cinq cents ans étaient dans notre famille, n'en sont sortis que puisque mon père aima mieux s'exposer à une ruine certaine qu'à refuser à sa patrie les services qu'elle exigeait de lui : cet exemple sera peut-être mon unique héritage, et je suis bien résolu de le mettre à profit.

J'attends que les ordres de Votre Majesté me mettent en état de faire une dernière réponse au ministre. Si ce qu'on craint ici venait d'arriver, si une guerre de terre devenait inévitable, la grâce qu'on veut me faire pourrait me servir à me rendre plus habile au service de V. M. ; mais elle ne changera

rien aux sentiments que je viens de mettre à ses pieds.

Je suis, avec le plus profond respect, etc.

CURT V. STEDINGK.

La guerre que M. de Stedingk avait si bien prévue dans cette lettre, éclata effectivement peu après, et l'on vit, à l'étonnement de l'Europe, l'ancienne cour de France soutenir ouvertement une révolution républicaine, et allumer ainsi le feu qui devait la consumer elle-même bientôt.

L'enthousiasme était tel alors à cette cour pour la cause de la liberté républicaine, qu'on vit tout ce qu'il y avait de jeunes grands seigneurs solliciter la faveur d'y prendre part, et s'inscrire comme simples volontaires dans cette cause américaine.

C'étaient le duc de *Lauzun*, le marquis de *Coigny*, le marquis de *Talleyrand-Périgord*, le comte de *Noailles Vaudreuil*, *Vioménil*, *Ségur*, *Dillon*, *Melfort*, *Fleury*, *Vauban*, etc., etc.

Cet enthousiasme gagna aussi nos deux Suédois à la cour de France, le comte de *Fersen* et le baron de *Stedingk*; — ils sollicitèrent de l'emploi militaire dans cette guerre d'Amérique, et il leur fut accordé comme preuve marquante de la haute faveur dont ils jouissaient alors à la cour de Versailles.

Le comte de Fersen * fut placé dans l'état-major de M. de Rochambeau, combattit souvent, de concert avec le général Lafayette, se distingua à plus d'une occasion, et reçut des mains mêmes de Washington, l'ordre de *Cincinnatus*, comme récompense de sa belle conduite.

M. de Stedingk eut le commandement d'une brigade (deux régiments) d'infanterie, sous les ordres du comte d'*Estaing*.

* Ce fut le même comte Axel de *Fersen*, qui fut traîné dans les rues de Stockholm, par la populace de cette ville, pendant qu'il exerçait les fonctions de maréchal du royaume, massacré impitoyablement par elle et laissé tout nu sur le pavé; héros de la liberté en Amérique, victime de son effervescence en Suède.

Il s'embarqua, l'année 1779, sur la flotte du comte d'*Estaing*, qui unissait le commandement de terre et de mer dans ses mains.

La flotte fit voile premièrement vers *Rhode Island*, força par son arrivée sur les côtes d'Amérique le général anglais qui bloquait *New-York*, de lever ce blocus, pour se rendre au secours de Rhode Island, et rendit par là un éminent service à la cause américaine.

Le comte d'Estaing changea de plan alors, et se porta dans les Antilles anglaises, où il s'empara de l'île de Saint-Vincent, et se porta de là à l'île de *Grenade*, où il débarqua trois mille hommes, et attaqua vivement le morne fortifié de cette île.

Le comte d'*Estaing*, d'une grande valeur personnelle, voulait conduire l'assaut en personne; il avait formé son corps en trois colonnes, dont celle de droite était commandée par M. de Noailles, celle de gauche par Édouard Dillon *, et celle du centre par M. de Stedingk.

* Généralement appelé le beau Dillon à la cour de France, sa belle tête tomba quelques années plus tard sous le fer de la guillotine. Il avait toujours eu un singulier pressentiment de cette espèce de mort, qu'il avait souvent confié à son ami, M. de Stedingk, pendant la guerre d'Amérique.

(*Note de l'Éditeur.*)

Nous joignons ici la lettre que M. de Stedingk écrivit au comte de *Creutz*, ambassadeur de Suède à Paris, et qui donne la relation intéressante du brillant fait d'armes auquel il avait pris une part marquante.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU COMTE DE CREUTZ.

Grenade, le 12 juillet 1779.

Nous venons de prendre Grenade; cette prise, très-importante par elle-même, est encore relevée par la gloire dont les troupes se sont couvertes. Jamais, peut-être, il n'y a eu d'action plus vive et plus brillante. Qu'on se figure une montagne, haute et escarpée, isolée, elle domine sur le morne qui l'environne. Elle couvre la ville, la rade et le fort; elle est retranchée du haut en bas par un triple retranchement. Sur la crête était une batterie murée, garnie de cinq pièces de 36, qu'il fallait prendre avant d'arriver au sommet. Cette position paraissait si forte que milord Macartney la

jugeait imprenable. En conséquence, il y avait transporté ses effets les plus précieux; les habitants avaient suivi son exemple. L'attaque se fit sur trois colonnes; nous étions treize cents hommes. J'ai fait les fonctions d'aide-major général dans cette petite armée. J'ai marché avec M. de Dillon à la tête de la colonne du centre, celle qui attaquait la grande batterie et les retranchements du fond. Le point de vue que M. d'Estaing m'avait donné était la bouche du canon de la grande batterie. Je n'oublierai de ma vie la marque d'estime qu'il m'a donnée en cette occasion; mais sans préventions je lui dois le témoignage, qu'on ne peut montrer plus de valeur et d'intelligence qu'il a fait; aussi est-il adoré des troupes. Après avoir débarqué le 2 du mois dans une petite anse hors de portée du canon, les troupes se portèrent par des sentiers à travers des rochers et des montagnes à un centre commun d'attaque. Il n'était pas possible de monter à cheval, et très-souvent nous marchions à quatre pattes dans la boue et sur des pierres. Arrivés le 3, au point de l'attaque, après avoir rafraîchi les troupes, nous montâmes à l'assaut à trois heures de la nuit. La montagne était toute en feu; le fort et les bâtiments, qui étaient

dans le port, faisaient un feu continuel sur nous; les bombes et les grenades pleuvaient sur nous. Nous marchâmes sans tirer un coup de fusil; les palissades furent arrachées, les retranchements emportés les uns après les autres; on battait la charge, et les blessés et les mourants criaient encore : Vive le roi! On conçoit difficilement à quel point l'âme est exaltée dans ces moments, et combien l'homme est au-dessus de l'homme; chaque soldat était un héros. Comme je marchais à la tête de l'avant-garde, arrivé au pied de la batterie murée, je la trouvai si haute, que malgré mes efforts, je ne pus pas monter dans l'embrasure; mes forces étaient épuisées; je priai le soldat qui me suivait de m'aider, et je lui offris ma bourse. Non, me dit-il, je veux y monter le premier, je vous aiderai après. Il fut tué dans le moment, et son corps me servit d'échelle. Dans moins d'une heure la montagne fut emportée; le soldat s'est livré pendant quelque temps à toute la fureur d'un vainqueur irrité; mais j'ai eu le bonheur de sauver la vie à deux officiers anglais au moment où ils allaient être poignardés, au risque moi-même d'en être estropié. Le butin a été immense, et nous avons pris soixante bâtiments dans le

port. Le combat naval a été aussi vif. Biron est venu nous attaquer à la pointe du jour avec vingt et un vaisseaux de ligne ; il avait l'avantage du vent, et arrivait sur nous à toutes voiles dans le plus bel ordre, tandis que nous étions en calme et n'avions pas encore formé notre ligne. Il avait encore pour lui les courants ; il a manœuvré en perfection, et il s'est battu avec un acharnement vraiment anglais. Barrington s'est conduit en héros ; son pavillon a été trois fois abattu et trois fois relevé. A la fin de l'action il n'avait pas un canon qui ne fût démonté ; mais il faisait feu de ses gaillards et des hunets au défaut du canon. Malgré tout cela la flotte anglaise a été complétement battue, et elle ne nous est échappée qu'à la faveur de la nuit, et par l'avantage qu'elle avait d'être au vent. C'est uniquement à la supériorité du feu, à la célérité et à la justesse du service du canon, et à l'habileté des canonniers, que M. d'Estaing doit la victoire, et cet avantage sera, dans toute la guerre, du côté des Français.

Après ce beau fait d'armes, le comte d'Estaing se rendit avec sa flotte vers le midi des États-Unis d'Amérique, où les Anglais avaient porté leurs armes; aidé des Américains, il parvint à débarquer ses troupes près de la *Savannah* en Georgie. La forteresse occupée par les Anglais, déjà forte par elle-même, l'était devenue encore davantage par les forts détachés et les abatis qu'ils y avaient construits.

Le comte d'Estaing résolut néanmoins de la prendre d'assaut, malgré l'avis de Stedingk, qui regardait l'entreprise comme téméraire et impraticable.

Nous joignons ici la lettre que M. de Stedingk écrivit, lors de son retour en France, au roi Gustave III, et dans laquelle il fait la narration de la tentative du comte d'Estaing contre la Savanne.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Paris, le 18 janvier 1780.

SIRE,

J'avais demandé à Votre Majesté la permission de lui mander quelques détails sur notre dernière expédition, mais voyant qu'on n'en disait rien dans les feuilles publiques, et me doutant des raisons qui engageaient le ministre à n'en rien publier, j'ai été forcé de garder le silence puisque, malheureusement, on n'ose rien écrire qui ne soit vu et lu de tout le monde. Il a paru enfin une relation dans la *Gazette de la Cour*, qui est assez véridique, quoique fort en abrégé. J'y ajouterai,

cependant, que ce n'est ni le hasard, ni les coups de vent que nous avons essuyés, ni nos gouvernails rompus, qui, à ce que je crois, nous ont conduits en Georgie, mais un plan sage et réfléchi. Les Anglais semblent vouloir porter toutes leurs forces dans leurs possessions méridionales de l'Amérique. La conservation de ces provinces plus belles, plus riches, quoique moins cultivées que celles du Nord, leur tient extrêmement au cœur. Maîtres de la Floride, de la Georgie, il ne leur reste que Charlestown à prendre pour l'être des deux Carolines et peut-être de la Virginie. Ils ont un grand parti dans ces pays; les trois quarts des habitants y sont *torys*. Prévoyant d'ailleurs qu'ils seront obligés d'abandonner quelque chose à la paix, ils préféreront céder la Nouvelle-Angleterre, qui, bridée par le Canada et les provinces du Sud, sera nécessairement dans leur dépendance tant politique que de commerce. Ils avaient menacé Charlestown l'été dernier, mais trouvant cette place en état de défense, et ayant beaucoup à cœur la conservation de leurs hommes, ils se retirèrent sans avoir rien entrepris. Le comte d'Estaing prévoyait, que s'il pouvait détruire la petite armée du général Prevost, avant que les secours,

qui arrivaient de New-York, l'eussent joint, c'en était fait des Anglais dans cette partie de l'Amérique, où effectivement il ne leur restait alors que cent-cinquante hommes à Saint-Augustin. Entreprenant, actif, courageux, comme il est au plus haut degré, il passa par-dessus toutes les difficultés, les risques et les dangers qu'il trouvait dans son chemin. Le mouillage était dangereux pour la flotte, la saison avancée, les coups de vent fréquents, le débarquement accompagné de difficultés inouïes; mais il comptait d'un autre côté sur un puissant secours des Américains dans une cause qui les touchait de si près, sur la valeur de ses troupes, la bonne volonté de leurs chefs, et surtout sur la fortune, qui l'a très-souvent bien servi. Les Américains nous envoyèrent à peine deux mille hommes, encore étaient-ils si mal armés, si mal vêtus, et j'ose le dire, si mal commandés que nous n'avons jamais pu en tirer grand parti. Nous fûmes mal servis par les pilotes, et les gens du pays. En général, il semble que les Américains sont fatigués de la guerre. Leurs troupes ne sont presque plus composées que de déserteurs et de vagabonds de toutes les nations, et en faisant la comparaison de ces troupes et de

celles des Anglais, qui sont excellentes, acclimatées, aguerries et bien entretenues, on est étonné que l'Amérique n'est pas subjuguée depuis longtemps, et on a bien meilleure opinion des ministres Anglais que de leurs généraux. Nous fûmes quinze jours avant de pouvoir débarquer toutes nos troupes. J'ai passé trois jours et trois nuits dans une chaloupe sans pouvoir passer la barre, faisant eau au point que pour marquer notre détresse, nous fûmes obligés de tirer beaucoup de canon, quoiqu'à chaque coup nous courions risque de sauter en l'air, ayant plusieurs milliers de poudre à bord: plusieurs chaloupes périrent. Ces délais et le peu de connaissance qu'avaient les Américains de leur pays donnaient le temps à M. Prevost de réunir ses forces à Savannah dans des lignes très-fortes, et de monter plus de 120 canons en batterie. Ces lignes étaient formées alternativement d'une redoute fraisée et palissadée pour deux cents hommes, et d'une batterie en fer à cheval de 10 à 12 canons en embrasure; derrière cette première ligne et à demi-portée du fusil était une tranchée dans laquelle on avait pratiqué des batteries basses de pierriers et de pièces de 2. Les troupes se tenaient dans ces lignes et y étaient

à couvert de notre canon. Derrière cette tranchée étaient des places d'armes avec du canon et des chevaux de frise, où les troupes chassées des lignes devaient se replier, et sur l'éminence où était la ville il y avait trois batteries qui plongeaient dans les premières redoutes ; tout ce retranchement était entouré d'un abatis de bois de cèdre. La force de cette position et la solidité des ouvrages nous obligèrent d'ouvrir la tranchée et de commencer un siége en règle. Nous étions en bien petit nombre pour les travaux multipliés qu'il exige, n'étant en tout, y compris les Américains, que six mille hommes, encore manquions-nous de tous les accessoires et très-souvent de pain. L'ardeur et la hardiesse des troupes suppléa à tout. Nous établîmes notre camp à demi-portée de canon des lignes dans un bois qui nous couvrait un peu, mais qui ne nous garantissait pas des boulets des ennemis.

On ouvrit la tranchée à 120 toises, et dès la première nuit nos ouvrages furent poussés jusqu'à 60 toises des lignes. C'est là où l'on établit les batteries après y avoir monté du canon de 12 et 10$^{\#}$ de balles avec des peines infinies, étant obligé de le traîner dans des sables à force de bras sur

des affûts marins. Notre feu fit bientôt taire celui des ennemis, qui n'avaient que 6 pièces de 24, et le reste des pièces de 9. Dans toutes les sorties qu'ils tentèrent ils furent repoussés vigoureusement, enfin nous touchions au moment de recueillir le fruit de toutes nos peines, lorsque des temps affreux, le manque de rafraîchissements et les maladies qui s'ensuivirent parmi les équipages, incommodèrent beaucoup notre flotte; les lamentations continuelles des officiers qui la commandaient déterminèrent enfin le comte d'Estaing à s'écarter de son premier plan, à donner un assaut général et à sauter le bâton, comme il disait. On choisit pour cela un endroit fort éloigné de notre tranchée, où les ennemis avaient moins d'ouvrages, mais où il y avait des difficultés locales qui les équivalaient au moins; j'avais commandé pendant le cours de notre campagne la division du centre. Le comte d'Estaing voulut le jour de l'assaut me donner l'avant-garde, et me charger de l'attaque de la redoute d'où dépendait le succès de l'entreprise; j'osai le refuser et lui prédire l'événement de cette journée; je le priai de ne me charger de rien et de me permettre de marcher avec un fusil à côté de lui. Cette représentation

n'était pas faite pour plaire, surtout au comte d'Estaing ; je crus qu'il me laisserait sans commandement, mais au lieu de cela il fortifia ma colonne de 400 Américains et me chargea de l'une des principales attaques. Le comte Dillon commandait l'autre, le vicomte de Bétisi, l'avant-garde, le comte de Noailles, le corps de réserve. Nous y fûmes en gens résolus de vaincre ou de périr. Cet esprit avait passé dans les troupes. Nous traversâmes un marais où l'on enfonça jusqu'à demi-corps ; nous passâmes entre les redoutes et les batteries qui nous tiraient à mitraille à bout touchant, l'intervalle n'étant que pour 6 hommes de front ; enfin, nous parvînmes jusqu'au dernier retranchement, et j'eus le plaisir d'y faire arborer le drapeau américain ; mais les ennemis se renouvelèrent, et notre monde fut détruit par les feux croisés des ennemis. L'avant-garde ayant été chassée de la redoute qu'elle avait emportée, se replia sur la queue des colonnes et les mit en désordre ; on ordonna la retraite, il fallut repasser sous le feu des batteries. Je revins avec 20 hommes seulement, la plupart blessés. De 900 hommes de troupes d'élite, qu'était composée ma colonne, 400 hommes et 39 officiers furent tués ou blessés. Le comte Dillon en

perdit presqu'autant; j'avais été blessé au commencement de l'attaque, qui ne dura en tout que trois quarts d'heure; mais heureusement cela ne m'empêcha point de marcher. Le moment de notre retraite fut le moment le plus douloureux de ma vie, les cris des mourants me perçaient le cœur; tout nous avait réussi jusque-là, mes doutes avaient disparu, je crus notre attaque immanquable, et tout cet espoir était frustré; je désirais la mort, et je l'aurais trouvée peut-être, s'il n'avait pas fallu songer à sauver 400 hommes, qui presque sans officiers, sous le feu de l'ennemi, se trouvaient arrêtés dans leur retraite par un pont rompu; j'eus le bonheur de les rallier et de faire ma retraite en assez bon ordre, pour que l'ennemi qui était sorti sur nous ne pût pas nous entamer; je revins au camp, deux heures après tout le monde, emportant mes blessés.

Mais je crains, Sire, d'ennuyer Votre Majesté, par la longueur de mon récit : si j'osais me flatter qu'il pût l'intéresser un instant, je la supplierais de me permettre d'en reprendre le fil l'ordinaire prochain; dans ce moment-ci je me vois arrêté par un devoir bien triste, je vais conduire le corps de mon ami à la tombe, le pauvre Anton; sa mort

m'a navré le cœur ; combien de fois me suis-je entretenu avec lui des grandes qualités de Votre Majesté ! Il vous adorait, Sire, et je pleure en lui, mon ami et un bon et fidèle serviteur de mon roi.

Je suis, etc.

CURT V. STEDINGK.

Voici la copie d'une lettre qu'il écrivit plus tard au roi, et qui se rapporte à la dernière.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Paris, le 25 février 1780.

SIRE,

Je ne parlerai plus à Votre Majesté des opérations de notre campagne, tout ce qui y a rapport est connu et presque oublié à présent. Tant de personnes ont été intéressées à dire que nous n'avons rien fait, qu'on commence à le croire, et qu'on cesse de s'en entretenir. Le public pourtant est toujours enthousiasmé du comte d'Estaing ; quoique sa modestie l'engage à se dérober à ses regards, des acclamations le suivent partout où il se montre ; cela ne le

fera point employer, mais cela console et cela doit faire naître dans tous les cœurs le désir de se signaler ; c'est l'effet que cela produit sur moi, et l'accueil gracieux qu'on me fait à la cour y met le comble. Plus on connaît la famille royale, plus les hommages deviennent sincères, et l'expression du sentiment. Le roi a le désir le plus vif et le plus constant de rendre son peuple heureux ; il est instruit, appliqué, et dans son intérieur il est gai, parlant, et tout ce qu'il dit porte l'empreinte de la bonté et de la justesse. La reine, qui oserait entreprendre de faire son portrait ? c'est l'ornement de son sexe. Elle est en femme, si j'ose me servir de cette expression, ce que Votre Majesté est en homme. Si les bontés qu'elle daigne avoir pour moi se changeaient en disgrâce, mon sentiment là-dessus ne changerait point.

J'ai eu le bonheur de souper dans les cabinets ; on dit que sous ce roi aucun étranger n'y a soupé. On crie beaucoup contre cette prétendue nouveauté ; mais c'est le propos de l'envie. Les Dillons ne sont pas plus français que moi, et la reine qui a mis à cette faveur toute la grâce possible, dit publiquement que mes services m'ont naturalisé. Ces soupers ressemblent beaucoup aux petits sou-

pers de Votre Majesté; on y joue, on y cause, la gaieté s'assied sur le trône, et l'on ne remarque son élévation que pour nous rendre ses dons plus agréables et plus flatteurs. Heureux les rois qui savent être hommes! On regrette de n'avoir qu'une vie à leur sacrifier. C'est ce que j'ai senti souvent en voyant Votre Majesté. Quand je songe, Sire, que je serai pour longtemps, peut-être pour toujours, privé de ce bonheur, car on ne peut répondre des événements de la guerre, je me sens aussitôt plongé dans la douleur la plus amère. Il est alors une faveur que mon cœur ose ambitionner; et quand je vois le portrait de Votre Majesté dans les mains de quelqu'un, je me dis: il est bien plus heureux que moi; il me semble que cette faveur me rendrait plus content, plus fort, qu'elle me mettrait au-dessus des dangers, des événements de la guerre, et que je la ferais voir de si près aux ennemis qu'ils en trembleraient; pourquoi, Sire, les ennemis de la France ne sont-ils pas les vôtres? Mais non, régnez pour donner la paix et le bonheur à la terre! Que je porte ces traits où se peint votre âme, pour exciter l'amour et le respect en tous ceux qui les verront. Mais sous quel titre oserai-je prétendre à cette faveur? celui de vous aimer, Sire,

comme on n'a jamais aimé un roi, et d'être privé par les circonstances du bonheur de vous faire ma cour.

Je suis, etc.

CURT V. STEDINGK.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Versailles, le 5 mars 1780.

SIRE,

Il paraît certain, malgré les incrédules, qu'il y aura bientôt une nouvelle expédition en Amérique. Les régiments de Bourbonnais, Neustrie, Saintonge, Soissonnais, d'Anhalt et de Deux-Ponts ont reçu les ordres de se tenir prêts pour être embarqués dans le courant du mois prochain. Le marquis de Rochambeau les commandera.

Il paraît certain aussi, que les ministres n'ont aucune envie de m'employer, et que les Dillons et moi nous partageons le sort de notre brave gé-

néral. Il semble que notre aspect les fait fuir. Il m'est impossible d'en obtenir une audience, et les distinctions que je reçois à la cour, loin de me recommander, paraissent produire un effet contraire. Cependant les circonstances me sont extrêmement favorables. Par une ordonnance qui vient de paraître, les maréchaux de camp commandant les régiments allemands seront obligés de les quitter et six régiments vaqueront. J'en ai demandé un, par préférence celui d'Anhalt. J'ai écrit au prince de Monbarey plusieurs fois; mes lettres n'ont produit aucun effet, pas même une réponse, et la reine m'a dit hier à une petite fête chez la comtesse Jules (de Polignac), qu'elle ne pouvait faire entendre raison au ministre. Je n'y vois plus qu'un moyen, c'est que Votre Majesté me fasse la grâce d'écrire au roi et un mot à M. de Maurepas, cela serait décisif. On n'oserait point résister; mais si elle préférait écrire à la reine, cette princesse en serait charmée, et elle se sentirait plus forte avec une telle recommandation. Le plaisir de faire un heureux suffit à Votre Majesté pour l'engager à cette démarche. Cependant j'ose encore observer qu'un régiment étranger sous mes ordres offrirait un débouché aux Suédois, auxquels Votre Majesté

permettrait de servir en France, et qu'il serait très-facile de trouver un arrangement qui rendrait ce service plus utile à l'éducation de nos jeunes officiers, qu'il a été jusqu'ici. Quelque régiment étranger qu'on me donne, je suis sûr d'être bientôt embarqué. J'ai donné un mémoire au ministre pour prouver la nécessité d'envoyer par préférence des régiments étrangers en Amérique, et je crois que j'ai gagné du moins cette cause. Les Américains étant presque ruinés, tout le poids de la guerre tombera bientôt sur les Français, et l'on sera obligé de faire plus d'un armement. Quant à celui-ci, s'il ne part pas incessamment, on sera obligé de l'augmenter et Votre Majesté me donnerait peut-être encore dans cette campagne quelque occasion de me distinguer. C'est ainsi que je devrais tout, jusqu'aux grâces du roi de France, aux bontés de Votre Majesté, et elle sait combien je serais heureux de lui tout devoir.

Je suis, etc.

CURT V. STEDINGK.

Lors du retour de M. Stedingk en France, le roi le nomma chevalier de l'ordre du mérite (correspondant à celui de Saint-Louis, celui-ci pour es catholiques, l'autre pour les protestants), avec une pension à vie de 6,000 francs, pour sa belle conduite pendant la guerre d'Amérique. Cette pension fut enlevée à M. de Stedingk par la révolution française, et il eut la délicatesse de ne pas en réclamer la continuation après la restauration, ainsi que beaucoup d'autres l'ont fait, quoiqu'elle eût certainement été restituée alors, par suite des relations très-intimes que M. de Stedingk avait avec Louis XVIII, auquel il avait même eu l'occasion de rendre de très-grands services durant l'émigration, et par le crédit dont M. de Stedingk jouissait à la cour de Russie et à celle de Suède.

De retour à Versailles, Louis XVI s'approcha un jour de M. de Stedingk, et lui dit avec cette bonhomie qui lui était si propre : « Il fait bien chaud aujourd'hui, M. de Stedingk, mais pas autant qu'à la Grenade! »

Le baron Stedingk se rappelait avec plaisir plusieurs réponses des militaires français qu'il avait sous ses ordres. L'un d'eux, garde du corps qui s'était engagé comme volontaire dans l'expédition

d'Amérique, fut blessé à mort à la prise de Savannah. Le baron Stedingk le trouvant étendu à terre avec d'autres blessés, voulut s'arrêter pour ne point le fouler aux pieds; mais le mourant, rassemblant un reste de forces, lui dit : « Passez, mon commandant; trente hommes comme moi vous frayeront un chemin. » Un autre s'étant emparé d'un poste difficile et presque imprenable, on lui demandait comment il y était parvenu : « C'est que l'ennemi s'y trouvait, répondit-il. »

M. de Stedingk fut nommé, lors de son retour d'Amérique, colonel en second du régiment d'Alsace (infanterie, 1780), et, ce qui est fort singulier, fut nommé la même année colonel des dragons de *Carélie*, au nord de la *Finlande*, de manière qu'il était chef de deux régiments à la fois, l'un d'infanterie, l'autre de cavalerie, stationnés à plus de mille lieues l'un de l'autre.

Il fut nommé la même année chevalier de l'ordre de l'*Épée* en Suède pour la manière distinguée avec laquelle il avait servi en Amérique.

M. Stedingk partageait son temps alors entre le commandement de ses deux régiments, et les plaisirs de la cour de Versailles. Il y a une lettre de lui au roi, datée de ce lieu de délices, qui

prouve combien peu l'homme peut prévoir les événements de sa vie. Elle contient une relation de la naissance du *dauphin*, et décrit l'enthousiasme que cet événement excita à la cour de France. C'était ce même enfant qui, quelques années plus tard, devait mourir chez un abominable savetier.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Versailles, ce 22 octobre 1781.

SIRE,

Je n'ai pas osé profiter de la permission que Votre Majesté m'avait donnée, tant que je n'avais à l'entretenir que de moi ou d'affaires dont Elle est mieux instruite par son ambassadeur; mais l'heureux événement dont je viens d'être témoin est trop intéressant pour que je n'espère pas que Votre Majesté en recevra les détails avec sa bonté ordinaire. La reine est accouchée d'un dauphin, aujourd'hui à une heure vingt-cinq minutes, après midi. La veille elle se portait à merveille, jouait

comme à l'ordinaire le soir du dimanche, et causait beaucoup à son cercle. Ce matin, à neuf heures, après une nuit fort tranquille, elle se mit au bain, et après y être restée un peu plus d'une heure, elle sentait quelques petites mouches, mais très-légères. On avertit madame la duchesse de Polignac à onze heures et demie. Le roi était au moment de partir pour la chasse avec Monsieur et monsieur le comte d'Artois. Les carrosses étaient déjà montés, et plusieurs personnes parties. Le roi passa chez la reine; il la trouva souffrante, quoiqu'elle ne voulût pas en convenir. Sa Majesté contremanda aussitôt la chasse. Les carrosses s'en allèrent. Ce fut le signal pour tout le monde de courir chez la reine; les dames, la plupart, dans le plus grand négligé, les hommes comme on était. Le roi cependant s'était habillé. Les portes des antichambres furent fermées, contre l'usage, pour ne pas embarrasser le service, ce qui a produit un bien infini. J'allai chez la duchesse de Polignac, elle était chez la reine; mais j'y trouvai madame la duchesse de Guiche, madame de Polastron, madame la comtesse de Grammont la jeune, et madame de Deux-Ponts, et monsieur de Châlons. Après un cruel quart d'heure, une femme de la

reine, tout échevelée, toute hors d'elle, entre et nous crie : Un dauphin, mais défense d'en parler encore. Notre joie était trop grande pour être contenue. Nous nous précipitons hors de l'appartement, qui donne dans la salle des gardes de la reine. La première personne que j'y rencontre est Madame, qui courait chez la reine au grand galop. Je lui crie : Un dauphin, Madame, quel bonheur! Ce n'était que l'effet du hasard et de mon excessive joie ; mais cela parut plaisant, et on le raconte de tant de manières que je crains bien que cela ne servira pas à me faire aimer par Madame. Elle n'avait point été dans la chambre de la reine, parce qu'on la croit grosse de trois mois. Il n'y avait dans la chambre que Monsieur, monsieur le comte d'Artois, les ministres, à l'exception de M. de Castries, qui était à Paris, et les grands officiers en petit nombre, tout le monde étant à la chasse. Madame la comtesse d'Artois est malade depuis trois semaines. M. le duc d'Orléans arriva le premier. Il chassait aux environs de Versailles. M. le prince de Condé après, et M. le duc de Chartres sur le soir. L'antichambre de la reine était charmante à voir. La joie était au comble, toutes les têtes en étaient tournées. On voyait rire,

pleurer alternativement, des gens qui ne se connaissaient presque pas. Hommes et femmes sautaient au cou les uns des autres, et les gens les moins attachés à la reine étaient entraînés par la joie générale.

Mais ce fut bien autre chose encore quand, une demi-heure après la naissance, les deux battants de la chambre de la reine s'ouvrirent, et qu'on annonça M. le Dauphin. Madame de Guémené, toute rayonnante de joie, le tint dans ses bras, et traversa dans son fauteuil les appartements pour le porter chez elle. Ce furent des acclamations et des battements de mains qui pénétrèrent dans la chambre de la reine, et certainement jusque dans son cœur. C'était à qui toucherait l'enfant, la chaise même. On l'adorait, on la suivait en foule. Arrivé dans son appartement, un archevêque voulut qu'on le décorât d'abord du cordon bleu, mais le roi dit qu'il fallait qu'il fût chrétien premièrement. Le baptême s'est fait à trois heures après midi. Le grand nombre de personnes de qualité, le grand ordre qui s'observa, et surtout l'attendrissement et la joie de tous les assistants, rendaient cette cérémonie très-belle et très-auguste. Après que les princes et le roi étaient entrés et avaient pris leur

place au milieu de l'église, madame de Guémené apporta le dauphin par la grande porte de la chapelle. Les battements de mains recommencèrent. Malgré les gardes, elle eut de la peine à se faire place, tant la foule des curieux était grande autour d'elle. M. le cardinal de Rohan fit la cérémonie, décoré de ses habits pontificaux, qui étaient d'une grande richesse. Le roi était d'une joie parfaite. Pendant tout le temps que dura le baptême il avait toujours les yeux sur cet enfant, et il le toucha souvent pour mieux s'assurer de son bonheur. M. le comte d'Artois prouve qu'il aimait mieux le roi et la reine que son intérêt et celui de ses enfants. Tout en lui annonça la joie et le contentement. La contenance de Monsieur et de Madame fut parfaite. Elle était assise sur un carreau pendant la cérémonie, à cause de sa prétendue grossesse. Ce furent Monsieur et madame Élisabeth qui furent parrains pour l'empereur, et madame de Piémont. Après la cérémonie, tous les princes et princesses du sang qui s'y trouvèrent signèrent l'acte de baptême. On chanta le *Te Deum* en grande musique, et toute la cour se transporta chez M. le Dauphin. On entrait librement dans sa chambre, et l'on y restait tant qu'on

voulait. Comme je suis fort lié avec madame de Guémené, j'y ai passé tout mon après-midi, parce qu'on y voyait toute la France, et pour mieux satisfaire ma curiosité. Celle qui me parut la moins satisfaite était la petite Madame, fille du roi, qui est la plus belle enfant que j'aie vue de ma vie; elle paraissait un peu piquée de ce qu'on s'occupait si peu d'elle, et se donna beaucoup de peine pour attirer un peu d'attention sur elle. Les gens qu'elle connaissait, elle les présenta au dauphin à sa manière. M. le Dauphin est grand et fort; il n'a pas du tout crié encore, signe certain qu'il ne souffre pas. En général, on n'a guère vu des couches plus heureuses : on l'attribue au bon régime que la reine a tenu, et aux bains qu'elle a pris presque tous les jours pendant sa grossesse. M. Vernon, qui en cela s'est écarté de la route ordinaire, m'en a paru tout glorieux. On n'était cependant point sans crainte de l'événement, vu les accidents qui étaient survenus à la reine à ses premières couches. La reine elle-même craignait. Avant de se mettre sur le lit de douleur, elle embrassa la duchesse de Polignac, en pleurant : « Retirez-vous, lui dit-elle, vous souffririez trop de mes peines. » La duchesse elle-même est au moment d'accoucher. On l'em-

mena dans un cabinet voisin, où le roi lui-même lui porta le premier la nouvelle. On n'avait pas osé dire d'abord à la reine que c'était un dauphin, pour ne pas lui causer une émotion trop vive. Tout ce qui l'entourait se composait si bien, que la reine, ne voyant autour d'elle que de la contrainte, crut que c'était une fille. Elle dit : « Vous voyez comme je suis raisonnable ; je ne vous demande rien. » Le roi, voyant ses inquiétudes, crut qu'il était temps de l'en tirer. Il lui dit, les larmes aux yeux : « M. le Dauphin demande d'entrer. » On lui apporta l'enfant, et ceux qui ont été témoins de cette scène disent qu'ils n'ont jamais rien vu de plus touchant. Elle dit à madame de Guémené, qui prit l'enfant : « Prenez-le, il est à l'État, mais aussi je reprends ma fille. » C'est que la reine ne voyait presque jamais cet enfant qu'en cérémonie. Mais il est temps que je finisse ce bulletin : je demande très-humblement pardon à Votre Majesté, du désordre qui y règne. On me dit que le courrier part, et je n'ai pas le temps de le mettre au net. Je ne veux absolument pas laisser passer cette occasion de me mettre aux pieds de Votre Majesté : il y a si longtemps que rien ne me rappelle à son souvenir. Hélas! si j'avais le malheur d'en être

oublié. Mais non, sire, Votre Majesté connaît mon cœur ; elle sait que, depuis mon enfance, il a l'habitude de la chérir et de l'adorer. Ces sentiments me suivront jusqu'au tombeau, et mon unique bonheur est de penser que Votre Majesté n'en doute pas. J'écris ceci chez M. le prince de Poix. Il se met aux pieds de Votre Majesté, de même que madame de Deux-Ponts, la mère, et Edouard Dillon.

Je suis avec respect, etc.

CURT V. STEDINGK.

LETTRE DU ROI A M. DE STEDINGK.

Datée de Stockholm, le 10 décembre 1781.

Les détails que vous m'envoyez sur l'accouchement de la reine de la France m'ont fait un plaisir infini. Personne ne pouvait s'y intéresser plus que moi, et je vous assure qu'on a eu autant de joie à Drottningholm de la naissance du dauphin, qu'on en a pu avoir à Versailles. Vous m'avez transporté un instant dans ce dernier château, et votre récit m'a rappelé un moment pareil et aussi heureux pour moi, il y a trois ans. Je n'ai pu m'empêcher de rire de la manière galante avec laquelle vous avez annoncé à Madame que son mari avait perdu

l'espérance d'être roi de France. Il est si naturel d'être attaché à la reine de France, et elle vous a si particulièrement comblé de bontés, que vous ne pouviez moins vivement partager un événement si heureux pour elle, sans manquer à la reconnaissance que vous lui devez, et comme Suédois, et comme particulièrement honoré de sa bienveillance. Madame de Boufflers m'a écrit à votre sujet; elle m'a demandé pour vous une pension de 6,000 francs, pour que vous puissiez rester encore quelque temps en France. Vous connaissez trop nos usages ici pour ne pas savoir qu'une pareille pension est bien difficile à accorder sans s'attirer les plaintes de tous ceux qui en demandent journellement. M. de Sparre vous aura, sans doute, mandé, il y a un an, que je m'étais occupé de vous, et je tâcherai encore de voir ce que je pourrais faire; mais je dois vous dire avec franchise que je m'occuperais avec beaucoup plus de plaisir des moyens de vous établir dans votre patrie que de ceux qui vous fixeraient dans l'éloignement où vous êtes dans ce moment. Vous ne devez pas être fâché de ce sentiment de ma part; d'ailleurs, si vous réfléchissez au solide et à la perspective de l'avenir, vous trouverez qu'avec un

moindre numéraire, vous pouvez vivre en Suède avec plus d'aisance qu'avec les appointements dont vous jouissez maintenant en France, et qui vous assujettissent à des dépenses qui les excèdent. Je sais bien que les agréments de Paris, les bontés de la reine de France, les plaisirs de la plus aimable société, sont un attrait bien vif et bien séduisant; mais aussi, d'un autre côté, depuis que vous n'êtes plus employé en Amérique, la perspective pour vous en France devient bien bornée par votre qualité d'étranger et par votre religion. Et puis, au fait, un homme de condition est toujours mieux chez lui que dans l'étranger. Réfléchissez à tout cela, et mandez à M. de Sparre vos vues relativement à votre patrie, et, si je puis vous aider, je m'y prêterai avec plaisir, d'autant plus qu'ayant fait la guerre, et ayant été blessé, vous reviendrez avec des mérites qui me donneront toutes les facilités possibles de vous favoriser.

La paix ayant été faite entre la France et l'Angleterre, qui avait reconnu l'indépendance des États-Unis d'Amérique (1783), et le nouveau président de cette république, l'illustre Washington voulant donner des preuves de reconnaissance à ceux qui s'étaient distingués dans cette guerre, avait institué les *Cincinnatus* (commencement d'une noblesse américaine), et avait nommé le comte de *Fersen* et le baron *Stedingk* membres de cette association.

Le roi Gustave III, fort mécontent de ce que ces messieurs avaient accepté cette décoration, signe d'une révolution républicaine heureusement achevée, envoya l'ordre à son ambassadeur à Paris, de défendre à MM. de Stedingk et de Fersen de porter le Cincinnatus.

Lors de cette communication, M. de Stedingk écrivit la lettre suivante au roi.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Paris, 2 mars 1784.

SIRE,

Le baron de Staël * m'a communiqué les ordres de Votre Majesté, qui défendent au comte de Fersen et à moi de porter les marques de l'association de *Cincinnatus*, formée par le président Washington pour désigner les officiers supérieurs qui ont eu le bonheur de se distinguer pendant cette guerre, tant Américains qu'étrangers.

Je dois avant tout avouer à Votre Majesté que

* Ambassadeur de Suède à la cour de France, gendre de M. Necker.

je porte déjà cette marque avec tous mes compagnons d'armes en France. Si en cela j'ai commis une faute; si j'ai eu le malheur de faire une chose qui ait pu déplaire à Votre Majesté, j'en serais au désespoir, et je lui en demande très-humblement pardon ; mais j'en appelle à sa justice, m'était-il possible de le craindre où de le prévoir? Les Cincinnatus ne forment point un ordre, puisqu'il n'y a parmi eux, ni grand maître, ni réception, ni serment, ni même jamais de nouvelle nomination. C'est une société, comme la croix le prouve, de personnes distinguées, qui ont voulu se donner un relief dans un pays dont la constitution est fondée sur l'égalité; ils ont obtenu du congrès que cette distinction serait héréditaire dans leurs familles. Ils y ont associé leurs frères d'armes étrangers. Si elle devient un jour un titre de noblesse pour les Américains, elle ne peut jamais être pour un Suédois et un Français, que la marque qu'ils ont servi en Amérique, avec l'agrément de leur souverain. Cela est si vrai qu'il n'y a pas eu de permission de donnée du roi de France, de porter cette décoration, et à ceux qui ont parlé au ministre, il a été répondu qu'on n'avait pas besoin d'une permission pour la prendre, puisque ce

n'était pas un ordre. A ces considérations se joignait une autre, bien puissante sûrement sur l'âme de Votre Majesté. Une des premières institutions des Cincinnatus a été de se cotiser pour former un fonds destiné à subvenir aux besoins des veuves et orphelins des officiers tués à la dernière guerre. Le moyen de se refuser à un bienfait aussi juste et aussi nécessaire? Enfin en prenant la décoration des Cincinnatus, je n'y ai vu qu'une occasion de faire une bonne action, et qu'une nouvelle preuve des bontés de Votre Majesté, qui m'avait procuré, pour moi et mes descendants, une marque honorable de mes services. Oserais-je ajouter, que Votre Majesté m'avait permis d'accepter dans ce pays-ci, tous les avantages que je pourrais obtenir et qu'il n'était pas même en mon pouvoir de refuser celui-ci? Si Votre Majesté m'ordonne de ne point porter cette décoration, mon nom sera toujours parmi les Cincinnatus, à moins qu'elle ne m'ordonne d'écrire à monsieur Washington de le faire rayer sur la liste et de communiquer aux autres membres les raisons qui m'y obligent. Mais quelle que soit la volonté de Votre Majesté à cet égard, j'ai la ferme confiance qu'elle me jugera avec sa bonté ordinaire, et qu'elle est bien per-

suadée que je suis incapable de manquer à mon premier, au plus chéri de mes devoirs, celui de n'avoir jamais d'autre règle de ma conduite, que la volonté de Votre Majesté. Me sera-t-il permis d'espérer qu'elle daignera me prescrire la conduite que je dois tenir, et qu'elle fera cesser bientôt l'inquiétude où je suis d'avoir agi contre ses intentions?

Je suis, etc.

CURT. V. STEDINGK.

Gustave III répondit avec cette bonté et cette amabilité extrême envers ses amis, qui caractérisent ce roi, de la manière suivante :

LETTRE DU ROI A M. DE STEDINGK.

Rome, le 26 mars 1784.

M. de Stedingk ! Je viens de recevoir votre lettre du 2 de ce mois. L'aveu que vous m'y faites avec franchise de la faute que vous avez commise, en vous décorant sans ma permission de l'ordre de Cincinnatus, me prouve la confiance que vous avez en moi, et mérite aussi de ma part l'indulgence que mon amitié pour vous m'aurait également inspirée. J'aurais pu vous dire, qu'ayant déjà mon ordre de l'Epée, et étant Suédois, vous ne deviez pas ignorer que par les statuts de l'ordre, et par les lois du royaume, il est également défendu

de se décorer d'aucune marque d'honneur, sans la permission du grand maître et du souverain. Mais à tout pécheur miséricorde. Mon ambassadeur a dû vous notifier mes intentions, et je ne doute pas que vous ne vous y soyez conformé, en quittant sur-le-champ les marques cincinnatiennes, que vous n'auriez jamais dû accepter. Je ne me suis pas mépris à la dénomination : le nom ne fait rien à la chose, mais quel qu'il soit, ou de société ou d'ordre, il n'est ni de mon intérêt, ni de ma sagesse, de permettre à mes sujets, et surtout à des personnes distinguées par leurs places et par mes sentiments particuliers, de porter et de se croire honorées par une marque publique du succès d'une révolte de sujets contre leur souverain légitime, et surtout d'une révolte, dont la cause et les motifs étaient si injustes et si peu fondés. Je sais bien qu'aujourd'hui l'Amérique est regardée comme indépendante et même mon alliée, mais le succès qui a pu légaliser cette entreprise, ne peut cependant la justifier. Trop nouvellement sortis nous-mêmes de nos troubles, pour qu'il n'existe, sans doute, encore des germes de nos anciennes divisions, il est de mon devoir d'écarter tout objet qui peut réveiller de pareilles idées. Telles sont les raisons

pour lesquelles je vous ai fait défendre, ainsi que je l'ai défendu au comte de Fersen, de recevoir et de porter cette marque et cet ordre de l'armée américaine, et c'est dans ces termes que j'ai déjà fait prévenir le roi de France par le cardinal de Bernis, de mes intentions sur cet objet. J'ignorais alors que vous fussiez les deux seuls de mes sujets qui aviez reçu cette marque. Je vous aurais fait part alors par mon ambassadeur de mes motifs, dans la certitude que vous n'en abuseriez pas; mais cette confidence ne pouvait avoir lieu pour tous. Vous devez être tranquille maintenant sur l'impression que votre précipitation a pu faire sur mon esprit. Je vous assure qu'elle vous est très-fort pardonnée, et que je suis bien fâché du petit désagrément qu'elle vous cause, en vous mettant dans le cas de quitter une décoration que vous avez portée. Mais cela ne changera jamais rien aux sentiments d'amitié avec lesquels je prie Dieu, etc.

M. de Stedingk quitta la France en 1787 pour ne plus revoir ce beau pays, qu'après les phases sanglantes de la révolution. Il y revint, comme nous le verrons plus tard en 1814, comme ambassadeur de Suède près de Louis XVIII.

Lors de son audience de congé de la reine *Marie-Antoinette.* Elle lui dit : « Rappelez-vous, M. de Stedingk, que *rien ne peut vous arriver*, » entendant par là que sa puissance était assez forte pour pouvoir le protéger dans toutes les circonstances de la vie, tandis qu'Elle-même, hélas! périt sur l'échafaud peu d'années plus tard.

Marie-Antoinette avait selon le témoignage souvent répété du comte de Stedingk, le caractère le plus noble et le plus élevé, l'esprit juste, le cœur bon et généreux. Les conseils qu'Elle donnait au roi étaient toujours sages et modérés. On ne saurait citer une reine plus dévouée à l'honneur du nom français, plus attachée au bonheur de son peuple que ne le fut Marie-Antoinette, qui devait périr par les mains du bourreau au milieu de sa capitale, funeste exemple du vertige dans

lequel un peuple peut être entraîné par des passions démocratiques.

M. de Stedingk, de retour en Suède, fut frappé de l'animosité qui régnait alors contre le roi, que peu d'années avant il avait laissé si aimé de son peuple. Ce fut peut-être ce changement dans les esprits qui fit désirer au roi une guerre, afin de donner une autre direction à l'opinion publique, et pour stimuler le patriotisme de la nation.

Il y avait d'autres raisons aussi pour faire désirer au roi une guerre contre la Russie. Cette puissance, beaucoup moins forte alors qu'elle ne l'est aujourd'hui, se trouvait en guerre avec la Porte Ottomane, État très-considérable alors, et la Pologne existait encore, et semblait renaître au sentiment de sa nationalité. Les frontières de la Russie contre la Suède étaient tellement dégarnies de troupes, par ces motifs, qu'on pouvait s'attendre à de grands succès dans une guerre entreprise sous de tels auspices, et d'autant plus que la flotte suédoise était égale en nombre de vaisseaux, et supérieure en bons matelots à celle qu'avait la Russie. C'étaient des raisons politiques puissantes pour faire désirer au roi une guerre contre la

Russie. Raisons peu honorables cependant, car rien ne pouvait excuser une agression faite en pleine paix et nullement motivée par notre voisin.

Le roi ne commença ses préparatifs qu'au mois de mars 1788, et ils se firent avec lenteur.

L'armée était mal exercée et mal disciplinée ; la faute en était en grande partie au roi même, qui regardait exercice et discipline comme pédanterie et caporalisme, tandis que l'armée la plus brave en elle-même, et commandée par le plus grand général, finit cependant par être battue, si elle ne possède pas ces qualités éminentes. Le matériel de l'armée était délabré ; il fallait s'emparer de plusieurs forteresses, et l'on n'avait ni canons de calibre, ni munitions de guerre de ce genre. On manquait également de fusils de réserve, de personnes entendant le service des vivres et fourrages, de chirurgiens, et de l'attirail nécessaire pour former des hôpitaux.

Malgré ces défauts d'organisation, et le peu de préparatifs qu'on avait faits pour cette guerre, elle aurait immanquablement réussi, si le roi, au lieu de perdre du temps devant quelques mauvaises forteresses (Fredrikshamn et Viborg) mal garnisonnées et hors d'état de se défendre, eût brusqué

leur prise, ou bien, en les masquant, s'il eût marché au delà, rien ne l'empêchait avec les forces très-supérieures dont il disposait, de se rendre maître de Saint-Pétersbourg, et d'y dicter la paix à l'impératrice.

Mais Gustave III était novice dans l'art de la guerre; il fit cependant des progrès rapides dans cet art, comme le prouva la campagne de 1790, infiniment mieux menée que les deux précédentes. Ce ne fut qu'au mois d'août 1788 que le roi commença les hostilités contre la Russie dans le midi de la Finlande, par le blocus de Fredrikshamn, tandis qu'avec un peu d'activité il aurait pu le faire au mois de juin.

Ce sont ces retards qui donnèrent le temps aux officiers de l'armée finlandaise de former ce qu'on appelle l'union d'*Anjala*, conspiration infâme, où des officiers, sous prétexte que le roi avait transgressé les formes de la constitution, qui ne lui permettaient pas de commencer une guerre sans le consentement des états généraux, refusèrent en pleine guerre de marcher contre l'ennemi, et s'adressèrent, pour comble de honte, à l'impératrice même, contre laquelle on marchait, comme étant garant de la constitution de 1720, — constitution

abolie par celle de 1772, qui avait été jurée par toute la nation avec enthousiasme, ainsi que par l'armée même.

Mais revenons au baron de Stedingk. Il s'était rendu dans le Savolax, pour prendre le commandement de son régiment, sous les ordres du baron de *Hastfer*, commandant en chef dans cette province. Le commandement de M. de Hastfer était important, par la position stratégique de cette province, dans une guerre offensive contre la Russie; en voici les raisons. La frontière entre la Finlande russe et suédoise de ce temps, formait un demi-cercle qui s'étendait depuis l'embouchure du fleuve de Kymène, dans le golfe de Finlande, jusqu'à *Peljärvi* en Carélie. Les provinces de *Savolax* et de *Carélie* formaient la partie supérieure de ce demi-cercle, sa péripherie d'où l'on pouvait agir concentriquement, et se porter sur la ligne d'opération de l'ennemi qui suivait les côtes du golfe de Finlande.

Cette opération pouvait s'effectuer sur quatre routes, savoir :

1° Celle qui conduit de *St-Michel* à *Savitaipal*.

2° Celle du défilé de *Pumala*.

3° Celle de *Nyslott*.

4° Celle qui, de la Carélie, conduit à *Sordevalla*, sur le lac Ladoga.

Selon les ordres du roi, la brigade de Savolax devait suivre la route de Nyslott, et s'emparer de ce fort situé sur une île dans le lac de Saimen. Quelques canons de gros calibre auraient suffi pour faire tomber la forteresse, mais 6 pièces de 3 étaient tout ce qu'on possédait dans le Savolax. Au lieu de faire le siége de cette place, l'on fut réduit à en faire le blocus, que M. de Hastfer abandonna sans ordres et sans raison vers la fin d'août, laissant à l'ennemi les défilés contigus de ce fort.

La campagne de 1788 dont le résultat aurait pu être la prise de Pétersbourg, se réduisit ainsi à l'attaque manquée du fort de *Nyslott*, et à celle, non moins manquée, de la forteresse de *Fredrikshamn*.

L'impératrice Catherine croyait elle-même que les Suédois s'empareraient de sa capitale; elle en convint depuis avec M. de Stedingk, mais ajouta : « Après m'être retirée de St-Pétersbourg, j'aurais livré bataille à *Novogorod*, et puis à *Moscou*, et puis à *Casan*, et puis à *Astracan*, et ensuite nous aurions vu ; croyez-vous que votre roi aurait pu me suivre ? »

Après l'*esquisse* que nous venons de donner ici de la campagne de 1788, en Finlande, nous laisserons parler M. de Stedingk dans ses lettres au roi sur cette campagne, ainsi que le roi lui-même dans ses réponses.

LETTRE DE M. STEDINGK AU ROI GUSTAVE III.

Datée d'Helsingfors, ce 30 mai 1788.

SIRE,

Je suis arrivé ici sans avoir rencontré aucun Russe, mais beaucoup trop lentement pour mon impatience : je languis après St-Michel, comme en d'autres temps j'aurais pu désirer de revoir Paris. Sur ma route j'ai trouvé les Finois fort effrayés des apparences d'une guerre ; ils ne rêvent que Cosaques qui mangeront leurs enfants, et les dames craignent la brutalité de ces messieurs : c'est la suite du mauvais succès de nos armes dans des temps malheureux, dont j'espère que

Votre Majesté est destinée à effacer jusqu'aux moindres traces. On dit ici que les Russes craignent beaucoup d'être attaqués, et que, dans ce moment encore, ils ne sont point préparés à nous faire une grande résistance; tout paraît tranquille sur la frontière, et l'on n'aperçoit aucun mouvement de troupes ni d'autres préparatifs. Le plus grand obstacle que Votre Majesté trouvera à ses desseins est le manque de vivres dans ce pays-ci, et la disette totale qui règne dans quelques provinces. Svéaborg est en état de défense; la flotte de Svéaborg sera prête en partie dans quinze jours et en totalité dans un mois; mais l'artillerie de campagne manque des choses les plus nécessaires, et tout ce qui regarde les hôpitaux est à peine commencé. Svéaborg ne me paraît pas propre pour cet objet, vu l'humidité de l'air et le peu d'emplacement. Avec la constitution de l'armée de Votre Majesté, il faut compter au moins sur un quart de malades, la première campagne. Le général m'a annoncé qu'il gardait deux escadrons de mon régiment et le petit bataillon d'Ellimé ici, ce qui réduira encore mon commandement. Dieu veuille que je puisse être utile à Votre Majesté dans un pays que je ne connais pas, et avec une petite troupe

dont je ne sais pas la langue. Je suis animé du zèle le plus pur pour le service de Votre Majesté, je veux sa gloire et son bonheur aux dépens de mes jours, mais je crains de ne pas pouvoir faire assez bien selon mes désirs. La permission que Votre Majesté m'a donnée de lui écrire, m'est un grand encouragement, et une vraie consolation d'être si loin d'elle. Je m'en servirai, Sire, pour vous dire les choses telles que je les vois. Je puis me tromper, mais l'intention me servira d'excuse auprès de Votre Majesté, et ma volonté sera toujours aussi soumise que mes actions aux ordres qu'il lui plaira de me donner.

Je suis, etc.

CURT V. STEDINGK.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Saint-Michel, ce 15 juin 1788.

A six heures du matin.

SIRE,

Je crains que je me suis trompé de date dans ma dernière relation. La malheureuse affaire de Kyro était le 11, et celle qui a sauvé ce pays et peut-être la Finlande pour quelque temps le 13*. Le corps russe qui est à Christina est fort de quatre mille hommes d'infanterie et de mille ou mille deux cents Cosaques. L'infanterie russe est superbe; il y a surtout le régiment

* Combat de Pumala.

des grenadiers, du corps de deux mille hommes, qui est de toute beauté. Nous en avons enterré cent quarante qui étaient des hommes superbes. Les officiers prisonniers avouent sept cents hommes de tués et blessés, mais comme ils disent aussi qu'ils étaient cinq mille à l'attaque, le compte de quatre à peu près, qui restent, s'y trouve. Ce qui me fâche, c'est qu'ils n'abandonnent pas leur dessein de pénétrer ici. Ils auront un régiment de renfort ce soir, si Votre Majesté ne dérange leur dessein. Il faut nécessairement envoyer ici un bon régiment ou faire une puissante diversion, ou tous les deux à la fois. Si je vis, je les arrêterai encore deux jours, à moins qu'ils veuillent sacrifier beaucoup de monde, mais si je suis tué, Sire, les affaires iront mal et seront perdues. Il n'y a que l'exacte vérité et mon zèle pour Votre Majesté qui peut me faire dire une fatuité pareille ; mais sans la connaissance du pays, sans la volonté la plus déterminée, on est abattu ici par les obstacles qu'on éprouve. Je dis tout cela à Votre Majesté pour la convaincre de la nécessité de jeter les yeux sur un bon sujet qui puisse me remplacer, en cas de besoin.

Après notre victoire nous sommes au pain et

à l'eau. Tous les habitants se sont sauvés dans les forêts avec leurs bestiaux ; ils en reviennent, pour me tenir de longues harangues, que je ne comprends pas ; mais ils y retournent toutefois, et tant que l'ennemi sera à Christina, ils n'ont pas tout à fait tort.

Je suis, etc.

CURT V. STEDINGK.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Saint-Michel, ce 24 juin 1788.

SIRE,

C'est toujours de St-Michel, que j'ai l'honneur d'écrire à Votre Majesté. Je voudrais que ce fût de Wilmanstrand ou de Nyslott. Si je n'avais pas craint de donner une fausse joie à Votre Majesté, j'aurais pu dater ma lettre de ce dernier endroit. Je viens de faire une visite au commandant de Nyslott. J'en demande très-humblement pardon à Votre Majesté, mais je le croyais absolument nécessaire à son service. Nous n'avions ni plan,

ni information de l'état de cette place, et je pense qu'à la guerre il faut, quand on le peut, ne se fier qu'à ses propres yeux. Sous le prétexte de visiter la frontière, je me fis accompagner d'un officier de génie nommé Müller qui était connu à Nyslott, mais qui ne connaissait pas non plus le château. Après avoir couru la province quelques jours, je changeai d'habit, et je passai la frontière sous le nom emprunté d'un capitaine français du régiment de Royal suédois. Je fus dîner chez le curé de Saminge à une demi-lieue de Nyslott, le jour de leur Pentecôte. Tous les officiers de la garnison y étaient invités ; j'appris que M. de Bruce était en grande hâte à Wiborg, que depuis quatre jours, on était fort sur ses gardes à Nyslott, sur des nouvelles apportées par un courrier de Pétersbourg au commandant. L'officier commandant le génie à Nyslott, nommé Torket, Suédois d'origine, me prit en grande amitié. Je trouvais plaisant de me faire accompagner par lui. Il l'accepta d'abord, mais sur quelques soupçons qu'il prit, il refusa ensuite. Ce fut l'uniforme de M. Müller, qui passait pour mon oncle, qui lui en imposa, à ce que je crois. Un major russe, nommé Pistol Korsf, nous accompagna et se mit au gouvernail. Il nous

fit aborder fort loin du château. Nous fûmes entourés de la garde russe. Je demandai à parler au commandant qui demeure dans l'intérieur du château, et que je savais être malade dans son lit. A ce nom sacré, les Russes se prosternèrent, et un sergent alla chez le commandant chercher sa réponse. J'étais trop poli et trop empressé pour l'attendre, et je me mis à marcher à grands pas, passant toutes les sentinelles et plusieurs ponts jusque dans la cour intérieure du château à la porte du commandant. Il fut surpris apparemment de ma visite, car sa réponse tarda longtemps, ce qui me donna le loisir de tout examiner. En attendant on ferma les barrières, je me crus pour un moment en Sibérie. Je commençais à penser à ma dernière ressource qui était un grand couteau, dont je m'étais muni. Le commandant est un galant homme, à ce qu'on dit, et si j'avais pu le forcer à me donner sa parole de me relâcher, il l'aurait tenue, mais il n'en fut pas besoin. Le sergent sortit, les barrières se baissèrent, l'humeur du commandant s'était communiquée à toute la garde. On nous cria *stoupay* de tous les côtés et nous nous en fûmes sans avoir pu voir le commandant. Restait à voir l'île et les environs, je crus

plus sûr d'aller seul, et je chargeai M. Müller de faire plusieurs emplettes dans la ville pour mon voyage de Tornea, que j'avais annoncé comme le sujet de mon arrivée à Nyslott. En attendant je parcourus toute l'île accompagné d'un domestique finois qui se mourait de peur, parce qu'un honnête bourgeois de la ville vint nous dire de ne pas rôder ainsi, qu'on pourrait très-bien nous jeter dans un kibick et nous mener en Sibérie, que les Russes en agissaient ainsi ; mais il ne nous arriva aucune rencontre fâcheuse. De retour de ma promenade, un capitaine russe avec deux sergents, un qui savait l'allemand et l'autre le finois, entrèrent subitement dans ma chambre, ce fut encore un mauvais moment, mais leur commission n'était autre chose que de nous dire de la part du commandant de venir le voir, si nous avions des choses importantes à lui communiquer. Nous ne jugeâmes pas à propos d'accepter cette invitation, et nous partîmes, bien aises d'en être revenus. Ce qui m'enhardit beaucoup, ce fut la vue de ces pauvres prisonniers d'État qui sont à Nyslott, et qui n'y seront plus longtemps s'il plaît à Dieu et à Votre Majesté. L'aîné des soi-disant princes italiens m'accosta, nous causâmes

ensemble assez longtemps, sans qu'il voulût me dire son nom; c'est un homme d'esprit et rempli de connaissances.

Je suis, etc.

CURT V. STEDINGK.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Saint-Michel, ce 27 juin 1788.

Enfin, Sire, l'épée est tirée, il ne nous reste plus qu'à vaincre ou à périr. J'espère que ce sentiment passera dans tous les cœurs. Notre petit corps est en mouvement de tous les côtés. Il nous a été impossible d'agir plus tôt, encore ne sommes-nous équipés qu'à moitié, c'est la suite d'une longue paix qui fait négliger les affaires de la guerre et celle de l'extrême misère qui règne dans ces contrées. Nous partons ce soir, M. d'Hastfer et moi, pour notre expédition, chacun de notre côté. Si ces gens n'ont pas reçu de renfort, nous

les prendrons, sinon, nous ferons diversion. L'assiette de la place est très-forte. Elle ne peut être prise que par du canon que nous n'avons pas, ou par un coup de main. Le grand point ensuite pour nous est d'agir de concert avec la grande armée. Il faut regarder le théâtre de la guerre comme coupé en deux par le Saimen Voxen, dont ce côté-ci nous appartient de droit. Si nous pouvions nous approcher du Ladoga, prendre Sordewalla, Kexholm, nous deviendrions fort incommodes pour l'ennemi; mais nous sommes trop faibles pour embrasser un si grand terrain, et il nous faut du renfort. Votre Majesté prendra ou le chemin le long de la mer où elle a des forteresses à prendre, ou celui de Keltis, Davidstad, Willmanstrand, qui est ouvert, mais où il sera difficile de subsister. Dans les deux cas, nous avons un pays immense à couvrir. Notre recrue va lentement. Les gens aisés sont bien fidèles et attachés à Votre Majesté, mais la faim ôte au peuple les forces et le courage; il est vagabond, pillard, fainéant et plus Russe que Suédois. A la dernière revue, il y avait quantité de soldats et de cavaliers qui demandaient leur congé. C'est une autre espèce d'hommes que celle de Nyland et d'Abo.

Si nous avons du succès, cela changera peut-être.

Les deux lettres de Votre Majesté m'ont fait un plaisir extrême. C'est de bon cœur que je vais combattre pour un si bon roi. Puisse le ciel couronner les entreprises de Votre Majesté du plus heureux succès, et lui donner de bons alliés, beaucoup d'argent, et une armée dont tous les individus lui soient aussi attachés que je le suis de cœur et d'âme !

Je suis, etc.

CURT V. STEDINGK.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Saint-Michel, 28 juin 1788.

SIRE,

Nous avons été obligés de changer quelque chose à notre premier plan d'opération, qui était d'attaquer Willmanstrand et Nyslott en même temps. Nous avons appris que les ennemis s'étaient renforcés considérablement à ce dernier endroit. Nous y marchons avec toutes nos forces. Je me suis chargé de l'attaque des défilés, et des ponts, pour ouvrir le chemin à M. de Brunow, qui conduit les forces qui viennent par terre. L'inexpérience des officiers et des soldats rend les commencements

bien difficiles. On est arrêté sur les moindres bagatelles, et la troupe est fatiguée inutilement, mais il ne faut pas se rebuter et tout ira bien avec la grâce de Dieu.

CURT V. STEDINGK.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Ville de Nyslott, ce 8 juillet 1788.

SIRE,

J'ai eu l'honneur de recevoir par M. d'Essen la lettre de Votre Majesté. Nous sommes tous dans la joie de notre cœur de la savoir heureusement arrivée en Finlande, et dès ce moment nous ne doutons plus du succès et de la vigueur avec laquelle les opérations vont être poussées. Nous avons pour nous la surprise des ennemis, et les premiers moments sont précieux. Notre blocus dure toujours par terre et par mer. Ceci pourra devenir le siége de Gibraltar, à l'exception que les ennemis ne

recevront ni renfort ni provisions, à ce que j'espère, et qu'on n'y tire pas de canon, nous parce que nous n'en avons pas, et l'ennemi, à ce qu'on dit, pour ne pas être le premier; cela est fort ennuyeux. Nous aurions pu faire beaucoup de choses, si nous n'avions pas été arrêtés. Mais comme la grande armée n'est point encore en mouvement, il vaut mieux ne point tant avancer. En attendant, nous sommes ici dans une bonne position, on ne nous forcera pas facilement. M. d'Hastfer est en avant pour garder les passages qui mènent ici.

Dans ce moment on commence à faire un feu très-vif de la place.

Ce 10 juillet.

Nous avons été sous les armes tous pendant deux fois vingt-quatre heures. L'ennemi n'a pas cessé de tirer. Toutes les maisons sont criblées, et dans ce moment on tire beaucoup sur notre corps de garde, d'où j'ai l'honneur d'écrire à Votre Majesté. Nous y répondons par le feu de notre mousqueterie, et par un petit canon que nous avons trouvé moyen de placer à couvert sur un rocher de l'autre côté du château, qu'ils n'ont

pas encore pu démonter, et qui leur tue du monde. Soldats et officiers ont été un peu troublés par les premiers coups de canon; mais comme nous n'avons encore perdu que peu de monde, malgré tout le feu des ennemis, ils commencent à se rassurer; mais nous sommes bien fatigués tous. Nous avions laissé nos tentes en arrière pour marcher plus lestement, et on ne peut presque point tenir dans les maisons. Nous alternons, M. de Brunow et moi, et un de nous reste toujours avec la grande garde sous le feu de l'ennemi. L'inexpérience des officiers rend cette précaution nécessaire, le soldat veut être encouragé. Heureusement nous avons à manger. Nous avons pris à l'ennemi près de mille coulis ou tonneaux de blé et de farine, ce qui nous mènera jusqu'à la moisson; nous n'avons de l'embarras que pour la cuisson. Ayant eu avis qu'un transport de blé arrivait pour la garnison par eau, M. de Brunow alla en bateau à sa rencontre et l'enleva. Nous trouvâmes trois cents tonneaux de farine et d'avoine; il fit cinq prisonniers. Malgré cela les ennemis ont encore du blé dans le château pour trois mois. Ils n'ont exactement que du seigle et de l'eau, mais il n'en faut pas davantage pour vivre. Le commandant nous

fit demander quelques rafraîchissements pour ses prisonniers, le même jour qu'il commença à tirer en mémoire de la bataille de Pultava, à ce qu'on prétend; mais comme nous ne voulons pas demander un pourparler, ils n'en ont pas eu.

Nous recevons des avis de tous les côtés, qu'on marche sur nous en force, ce qui provient de l'inaction de la grande armée que nous cachons avec soin à nos troupes, mais nous n'en souffrons pas moins intérieurement. Nous sommes informés par des espions sûrs, qu'il n'y a pas encore mille hommes en toute la Finlande russe. Il n'en faut pas tant pour nous écraser, mais c'est bien peu contre l'armée *.

S'il faut en croire les nouvelles qui nous parviennent de l'armée, les régiments finlandais ne sont pas bien disposés pour la guerre; on dit aussi que le Danemark se déclare contre Votre Majesté, en cas de guerre contre les Russes.

Je l'ai toujours pensé, mais si cela est, il n'y a que *la promptitude et les succès* qui feront cesser les clameurs, et donneront des alliés à Votre Ma-

* Savoir, le grand corps d'armée sous les ordres directs du roi en Finlande.

jesté. Pardonnez, sire, à un soldat qui écrit à Votre Majesté sous le feu de l'ennemi, et qui peut-être dans un instant ne pourra plus lui dire combien il lui est tendrement attaché; mais il est de la plus grande importance, *ou d'agir sur-le-champ*, ou de *nous désavouer et de faire la paix* *.

* « *Nous désavouer* » prouve évidemment que le roi avait ordonné à MM. de Hastfer et de Stedingk, de commencer les hostilités contre la Russie du côté de Savolax *avant* que la guerre fût déclarée, pour faire considérer celle-ci comme une guerre *défensive*, la seule que la constitution de 1772 permettait au roi de faire.

(*Note de l'Éditeur.*)

LETTRE DU ROI A M. DE STEDINGK.

Pejpola, le 18 juillet 1788.

Chrinstolpe m'a apporté avant-hier votre lettre, mon cher Stedingk, dont je vous remercie. Nos premières armes ont été heureuses. Mon frère a pris deux belles frégates russes, qui combattent en ce moment contre leurs compatriotes. Armfelt est déjà à un quart de lieue de Frédrikshamn, maître de ces défilés de Kymmene, si difficiles à franchir, et je passe ce soir le Kymmene à Anjala. Notre avant-garde occupe déjà tous les passages. On a tué ou pris beaucoup de Cosaques. J'attends à tout moment la nouvelle de l'issue de la bataille navale donnée par mon frère. Nous savons qu'elle

s'est donnée à la hauteur de Hogland, et les rapports nous sont favorables; cependant je n'ose pas me livrer trop légèrement à cet espoir. Vous avez maintenant du canon, de la bonne artillerie et de bons officiers, je ne doute pas que Nyslott ne soit pris. J'ai fort examiné la carte, et voici ce que je vais proposer : je dis proposer, car dans l'éloignement où je suis, je crois dangereux d'ordonner; nombre de petites circonstances ou d'accidents imprévus peuvent déranger le meilleur plan, et alors les ordres deviennent des obstacles qui peuvent être funestes à la chose publique. Les six mille Russes destinés pour la Méditerranée, mais qu'on a débarqués à Cronstadt pour agir contre nous, m'incommodent, et je voudrais les occuper. L'armée où je me trouve dans ce moment, campera ce soir à Likala, ayant sa droite à cinq werstes de Frédrikshamn, et sa gauche en avant de Keltis. Nous serons demain devant Frédrikshamn, et nous occuperons le général Michelson, qui sera plus embarrassé de nous, que nous de lui. La flottille, commandée par Rosenstein, ayant quatre galères, un turoma, quatre pojemas, un hemmema, et douze chaloupes canonnières, s'approche de Frédrikshamn, et sert d'a-

vant-garde à toute la flottille de galères et d'autres bâtiments armés. Vous n'êtes qu'à quinze lieues de Kexholm, vous avez du canon, et vous en trouverez à Nyslott. Mon idée est que vous marchiez droit sur Kexholm, en rassemblant toutes vos troupes dispersées. Si vous pouvez prendre cette place par la frayeur que votre marche rapide aura causée, ce sera tant mieux, et dès lors les chemins vous sont ouverts. Une fois arrivé à Kexholm, vous pouvez prendre votre parti selon les nouvelles que vous recevrez alors de l'armée de Finlande. Si dans ce moment elle est maîtresse de Frédrikshamn et de Vilmanstrand, vous serez le maître de vous unir à elle pour marcher sur Viborg, ou pour tourner cette place. Essen * a deux chevaux pour vous, qu'il fait aller à l'armée de Finlande. L'impossibilité de vous les faire tenir, est la seule raison pour laquelle on n'a pu vous les envoyer. Je suis obligé de partir, ainsi je finis en vous souhaitant mille bonheurs. Envoyez cette lettre au baron de Hastfer. Je lui écris en deux mots que ma paresse ne me permet pas de copier deux fois la même chose.

* Grand écuyer du roi.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Nyslott, ce 24 juillet, 1788.

SIRE,

Je n'attendais le courrier de M. d'Hastfer que demain. Il est arrivé cette nuit. Pour ne point l'arrêter, j'ai à peine le temps de dire à Votre Majesté combien j'ai été enchanté de la lettre qu'Elle m'a fait la grâce de m'écrire, et des projets qu'Elle daigne me communiquer. Dieu veuille que Votre Majesté ne soit point arrêtée dans ses grands desseins par les détails qui font avorter quelquefois les projets les mieux conçus. Nous péchons un peu par là dans l'armée, témoin l'af-

faire de Kernakoski, où monsieur d'Ehrenroth a été repoussé avec perte d'un canon et de cinquante hommes. Son rapport porte qu'il a été attaqué par toute la garnison de Vilmanstrand, par trois mille hommes. Il s'est parfaitement bien conduit dans cette affaire ; mais le lieutenant-colonel Aminoff n'a point suivi notre instruction, et M. le comte de Leyonostedt à Mendukarin (qui n'était qu'à quatre lieues derrière Kernakoski) n'a pas pu, apparemment, s'ouvrir une communication avec lui, car je connais son activité et ses talents. Tous deux furent avertis à temps par M. d'Ehrenroth qu'il allait être attaqué ; le malheur n'est point grand, puisqu'il n'a point été poursuivi ; mais il est hardi aux Russes d'avoir abandonné Vilmanstrand quand la grande armée s'en approche. M. de Boyé, adjudant de mon régiment, est le seul officier qui manque. Sa perte n'est point à regretter. M. d'Ehrenroth s'est retiré à Kyro, sur la frontière, un peu en avant de Christina. C'est un mauvais poste, mais le meilleur qu'il a pu prendre pour couvrir Saint-Michel. La communication entre nous et M. le baron d'Hastfer est entièrement sûre. C'étaient quelques bandits et déserteurs qui l'avaient inquiétée. Notre

Turc * continue toujours à nous faire du mauvais sang. Je commence à croire ce que j'ai lu dans une géographie, que Nyslott ne peut être pris que par l'argent, par surprise ou par famine. Les deux canons et les deux obus que Votre Majesté nous a envoyés, n'ont pas amené pour un jour de munitions; cependant nous travaillons nuit et jour à les mettre en batterie. C'est d'un ennui à périr chaque fois que je vois ces tours, elles me soulèvent le cœur. En attendant ce temps, ce temps si précieux se perd. Je remercie très-humblement Votre Majesté, des gazettes; en les lisant je me suis cru encore une fois sur la terre, par rapport aux événements de l'Europe. Nous sommes ici dans la lune; mais ma chère France, comme je la plains, combien elle serait heureuse si elle le voulait bien.

Je suis, etc.

CURT V. STEDINGK.

* Le commandant de Nyslott, né Turc.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Nyslott, ce 4 août 1788.

SIRE,

Le siége de Troie était sûrement plus varié que le nôtre, sans quoi les héros de ce temps-là n'y auraient pas tenu dix ans, surtout comme il ne se trouve ici d'Iphigénie ni de Briséis; l'or ne fera rien sur notre Turc, il n'y a que le fer et le feu qui pourront le réduire; il est vieux, il est riche, il couche entre deux esclaves toutes les nuits pour se consoler des maux du siége. Avis que nous reçûmes il y a trois jours, que l'ennemi rassemblait ses forces du côté de Kexholm et de Sordewalla,

et qu'il marchait à nous par la Carélie. Je fus à deux lieues d'ici avec un petit détachement pour lui disputer le passage, tandis que M. d'Hastfer lui barrait le chemin de son côté; mais nous sûmes qu'il n'avait voulu que nous reconnaître, cependant nous nous attendons qu'il fera quelque tentative pour dégager cette place qui est pour nous comme pour lui de la plus grande conséquence, et c'est par la Carélie qu'il doit venir. Je n'ai pas grande idée de la résistance qu'il y trouvera de la part des nouvelles milices, qui avec cela ne sont pas nombreuses; elles manquent surtout d'officiers et de bas officiers, à quoi nous ne pouvons remédier, n'en ayant point assez nous-mêmes. Si Votre Majesté consentait à rappeler à son service des officiers retirés, et même des bas officiers qui n'ont quitté que pour avoir leurs places bien payées, je crois qu'il en résulterait un grand bien, pourvu qu'ils fussent bien choisis. J'ai vu mourir ici quelques soldats de leurs blessures en héros. Tandis que Votre Majesté ne laisse pas le moindre service sans récompense chez l'officier, elle n'oubliera pas ces braves gens qui décident la victoire, que l'officier ne fait que préparer. Une médaille pour les vivants, un tonneau de blé ou

l'équivalent pour les veuves et les orphelins feraient bénir le nom de Votre Majesté et faciliteraient les enrôlements.

Je suis, etc.

CURT V. STEDINGK.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Nyslott, ce 5 août 1788.

SIRE,

Votre Majesté est trahie indignement. Elle l'a été par ses conseillers, qui lui ont fait voir l'état de son armée et de sa flotte autrement qu'il n'est effectivement. Elle l'est présentement par son armée finoise qui prend occasion de tout ce qui lui manque en effet pour couvrir son abandon et son mécontentement. Les chefs des régiments de Finlande ont député ici un officier, qui arriva hier en même temps que notre courrier pour nous communiquer la résolution qu'ils avaient prise de ne

point passer la frontière, et pour nous engager de faire cause commune avec eux *. Leur découragement est au comble, et la peinture qu'ils font de la situation de l'armée et des affaires est sûrement exagérée. Notre flotte enfermée à Svéaborg, manquant de tout ce qu'il faut pour se réparer; les Russes maîtres de la mer, et nous barrant la communication entre la Suède et la Finlande peu sûre; l'armée manquant de vivres, de munitions, d'habillements, d'officiers; ils ne voient d'autre ressource, d'autre sûreté, que de demander la paix n'importe comment. Je m'époumone pour démontrer que notre salut dépend de notre fermeté, qu'il est impossible de se fier aux promesses d'un ennemi irrité, qu'on les trompe pour gagner du temps, et qu'ils auront la honte de s'en aller avec un passe-port de la Russie et le bâton à la main, comme cela arriva il y a 46 ans. Tout est inutile; ils croient pouvoir obtenir de la clémence des ennemis, ce qu'ils désespèrent de gagner par leurs épées. Ou je me trompe, ou il y a déjà quelques négociations secrètes d'entamées avec les généraux russes par quelqu'un des officiers Finlandais.

* Conjuration d'Anjala.

L'ambassade que M. de Guntzel * nous a envoyée ici me le confirme. En attendant, le découragement gagne notre petite troupe, qui avait montré jusqu'à présent le plus grand zèle. Elle se croit abandonnée au milieu du pays ennemi, et dévouée à une perte certaine, ce qui, joint à l'attachement que le soldat finois a pour son *poerte* **, me fait craindre d'en être abandonnés si nous sommes poussés un peu vivement. Il ne faut pas non plus nous éblouir sur notre situation, elle était bonne quoique un peu hasardée tant que l'ennemi était occupé ailleurs, elle devient critique en ce moment; nous sommes sous le canon de la place, morcelés en mille endroits pour en former le blocus. Si nous sommes attaqués par des forces supérieures, nous risquons d'être enlevés; M. le baron d'Hastfer est trop éloigné pour pouvoir nous joindre; s'il est attaqué en même temps que nous, sa retraite sera en Carélie. Nos levées de recrues vont mal et sont mal entamées. Tant en Carélie qu'ici, c'est un rebut du genre humain qui nous arrive tout nu. La Russie donne ou promet 20 ru-

* Général russe.

** Cabane.

bels, et nous 2 riksdalers. Le secret de notre expédition de Pumala* n'a pas pu être si bien gardé qu'il n'en soit pas transpiré quelque petite chose. Ainsi les officiers se croient dévoués à la vengeance particulière de la Russie.

Quant aux opérations de guerre, je crois que toute l'attention de Votre Majesté doit être tournée en ce moment sur la flotte pour reprendre la supériorité sur mer, ou du moins pour réduire les choses à l'égalité. Toute la nation criera si le commerce est détruit et l'armée courra risque de mourir de faim. Votre Majesté ne tirera plus grand parti des troupes finlandaises, si ce n'est pour défendre leurs foyers; le découragement est trop grand, et je n'aurais jamais cru un changement aussi prompt possible, comme celui que je remarque dans ces troupes depuis vingt-quatre heures. Il n'y a que la considération qu'ils ont encore pour leurs chefs qui les retient ici. On ne parle que de retraite, et sans quelques-uns d'entre nous, elle serait déjà faite.

On se plaint ici que toutes les lettres qu'on écrit

* C'était l'attaque du baron d'Hastfer, *avant* la déclaration de la guerre que le roi avait ordonnée.

d'ici en Suède et à l'armée ou qui en viennent sont ouvertes et souvent égarées. Je voudrais savoir si une lettre au comte de Fersen avec une autre pour la reine de France, dont j'avais chargé notre avant-dernier courrier, ont eu le même sort; c'est un pauvre homme, il n'a jamais pu me dire s'il avait remis cette lettre à Votre Majesté, au quartier général de Hussula, ou s'il l'a mise à la poste d'Heinola.

Je finis cette longue lettre en priant le ciel de conserver Votre Majesté, de lui inspirer ce qui peut servir à son avantage et gloire, et de donner un cœur comme le mien à tous ses sujets.

Je suis, etc.

CURT V. STEDINGK.

LETTRE DU ROI A M. DE STEDINGK.

Högfors, le 11 août 1788.

Je viens, mon cher Stedingk, de recevoir votre lettre du 4 août. J'ai bien partagé votre indignation de la lâcheté des officiers finlandais; ma douleur est profonde de voir une nation si valeureuse se couvrir d'une honte éternelle. La ville de Stockholm a manifesté son indignation d'une manière d'autant plus énergique que la douceur et la tranquillité du peuple rendent ces sortes d'événements plus remarquables. Le peuple a insulté des officiers finlandais qui sont revenus, les a appelés poltrons, et a porté le même esprit et la

même fureur contre des personnes qui ont voulu les apaiser. J'écris à Hastfer ce qui s'est passé. Si j'avais été aussi bien secondé par tout le monde que par vous et lui, l'impératrice eût déjà demandé la paix, mais l'ascendant de sa fortune est plus fort que toutes les combinaisons possibles. Je suis content de voir S*** entrer à mon service; s'il se rend à votre corps, il sera le bienvenu. Dans un temps où les officiers quittent leurs drapeaux, il est bien naturel de recevoir ceux qui veulent servir.

Les troubles de France continuent. Les dix députés de Bretagne ont été mis à la Bastille, et le duc de Praslin, M. de la Fayette et un autre seigneur dont le nom m'échappe, ayant signé la requête de la noblesse bretonne, ont été privés par le roi de leurs pensions et de leurs charges. Voici des gazettes que je vous envoie. Elles ne sont pas complètes; peut-être qu'à force de voyager il y en a quelques-unes d'égarées, mais à Nyslott j'imagine que tout ce qui vient du midi est intéressant.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Nyslott, ce 16 août 1788.

SIRE,

L'obéissance aux ordres de Votre Majesté est bien douce pour moi, le cœur la dicte et la raison en est d'accord. Nous ne devons point abandonner ce poste, tant que nous pouvons nous y maintenir. Ce sentiment n'est point celui du plus grand nombre, mais je crois être sûr des officiers de mon corps, ils n'oseront point me désobéir. Je ne réponds point du régiment de Savolax, l'autorité de M. d'Hastfer ne les contiendra pas. Il est arrivé

ici, cet après-dîner, M. de Glansenstierna et M. de Ramsay major ; le premier est beau-frère de M. de Sprengtporten, je me défie d'eux et de leur commission. L'esprit de mécontentement gagne tout le monde, et l'abattement, ceux qui sont le plus attachés à Votre Majesté. Les nouvelles qui nous arrivent de toute part y contribuent. Au nom de Dieu, Sire, songez à votre sûreté et à votre conservation. Les Russes, maîtres de la mer, vont infester vos côtes et intercepter toute communication avec la Suède. Elle est remplie de mécontents, et le comte de Raoumofski qui y reste toujours, à mon grand étonnement, est un tison ardent, parmi des matières combustibles. On parle déjà de rendre la Finlande indépendante, de convoquer les États irrégulièrement et de beaucoup d'autres horreurs. Ils ne veulent point voir, ces gens-là, qu'ils courent à leur perte, que la Russie les flatte pour les asservir, qu'une fois le lien rompu, qui les attache à une autorité légitime, la Russie décidera ces querelles quand elle aura eu le temps de rassembler ses forces. Ils croient qu'en se retirant du pays ennemi, et en gardant leurs frontières, la Russie ne viendra point les y troubler. Quelle illusion ! Ce qu'il y a de sûr, c'est que de la

part de l'armée finlandaise, il y a une négociation entamée avec les généraux russes.

Je suis, etc.

STEDINGK.

LETTRE DU ROI A M. DE STEDINGK.

Kymmenegard, le 19 août 1788.

Je viens de recevoir vos deux lettres, et le comte de Fersen a reçu votre paquet. Non, je ne baisserai pas la tête sous le joug de l'impératrice. Toute négociation dans ce moment est impossible que par une cour tierce, et s'il faut que je sois accablé, j'aime mieux l'être par mes sujets que par mes ennemis. Je ne regarde pas les choses comme désespérées. Il faut se tenir à Nyslott tant qu'on pourra, tout comme je tiens ici malgré tout le monde. Pour vous, mon cher Stedingk, il ne faut pas nous abandonner. La dernière des fautes

est de désespérer de la patrie, et si vous quittez la Finlande, ce doit être pour nous amener des Allemands qui savent obéir. Les grands états ne se détruisent pas, et vous verrez que du sein des maux il sortira un bien. En tout cas l'honneur exige de rester ferme tant qu'on le pourra, et je dirai comme François Ier : tout est perdu, hors l'honneur. On pense d'ailleurs trop bien en Suède, pour y avoir le mauvais esprit qui règne ici. Le comte Razoumofski est parti le 8. A la fin il a fallu qu'il obéît. On a envoyé de Lovisa de l'argent qui vous sera arrivé avant ma lettre.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Nyslott, ce 19 août 1788.

SIRE,

Vôtre Majesté verra par la lettre de M. de Güntzel, que les choses vont de mal en pis. L'ancien projet de M. de Sprengtporten, d'ériger la Finlande en république, projet si dangereux pour la Suède, si favorable à la Russie, fait tourner toutes les têtes finoises. Il y a dans la liberté un appât qui trompe les plus clairvoyants et fait sur tout le monde, ici, l'effet de la tête de Méduse. Votre Majesté ne fera plus la guerre avec ces gens-là. Je ne vois qu'un moyen, Sire, pour ar-

rêter les progrès du mal, c'est de vous mettre à la tête des Finois, et d'écouter leurs griefs; dans le fond ils haïssent les Russes, mais le nouveau cadastre les a fortement indisposés contre le gouvernement. La plus grande partie des habitants doit des restes de contributions, qu'ils espèrent ne jamais acquitter. Je suis presque certain, qu'en leur remettant leurs dettes à la couronne, en leur donnant la fabrique de l'eau-de-vie sans imposition, et en les dédommageant des frais que leur ont causés les arpenteurs, Votre Majesté aura tout le peuple pour lui. Les gens de qualité seront obligés de céder. Notre brigade finlandaise serait décampée hier si je n'avais point prévenu ce coup.

Je suis, etc.

CURT V. STEDINGK.

LETTRE DU ROI A M. DE STEDINGK

Kymmenegard, le 23 août 1788.

Je sens vos inquiétudes et j'y compâtis, mon cher Stedingk; mais le mal n'est pas encore général. La déraison est plus grande à Anjala que la trahison, et on y crie tout haut contre ceux qui veulent accuser ceux-ci d'idées de séparation d'avec la Suède. Ce qui arriva chez vous est l'ouvrage de *** : s'il revient, il faudra l'arrêter. En attendant je reconnais votre fidélité et celle de mes vrais serviteurs. Tâchez de tenir ferme où vous êtes, je vais envoyer un régiment suédois à votre secours. L'idée de séparation révolte les Suédois,

et a fait un bon effet. Pour moi je suis décidé à soutenir mon caractère jusqu'au bout, et à ne point céder à la fortune. Adieu. Ne doutez pas de mon amitié.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Randasalmi, le 28 août 1788.

SIRE,

Notre retraite de Nyslott s'est faite le 21. M. le baron d'Hastfer a eu l'honneur de détailler à Votre Majesté les raisons qui l'ont engagé à l'ordonner. Le major Sandels, qui s'est fort bien montré dans toutes les occasions, pourra rendre compte à Votre Majesté de tout ce qui s'est passé chez nous depuis que nos affaires ont pris une tournure défavorable; il pourra lui dire qu'elle a encore parmi nous des serviteurs fidèles, mais le nombre en diminue tous les jours.

Je suis, etc.

CURT V. STEDINGK.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Randasalmi, le 2 septembre 1788.

SIRE,

Je ne me console point de notre retraite de Nyslott, et je m'applaudis de l'avoir constamment combattue presque seul contre tous. Il est certain que ceux qui la voulaient ne manquaient pas de bonnes raisons. Les secours que Votre Majesté nous promettait n'arrivaient point et ne pouvaient point arriver, puisque les troupes avaient pris la résolution de ne point passer la frontière. L'argent nous manquait, et les provisions devenaient rares;

mais je comptais sur la bonté de notre position, et sur la fortune ; j'étais attaché à mon ouvrage, et j'étais au désespoir de l'abandonner presque achevé. Le poste que nous occupons à présent est faible comme tous ceux qu'on peut prendre de ce côté - ci. Nous avons contre nous un général-major baron Schultz, avec quatre régiments et la séquelle ordinaire de Cosaques. Il nous faudrait une campagne entière, avec plus de force que nous n'en avons, pour reprendre nos avantages.

Nous avons eu ici une nouvelle ambassade d'Anjala, avec une déclaration mal écrite et mal conçue, signée des chefs et des officiers de ce corps. Cette Excellence m'a demandé la permission de demander *forklaringen* des officiers des chasseurs et des dragons, comme il l'avait eu du régiment de Savolax. Sûr de mes officiers, du moins du plus grand nombre, je n'ai point hésité de l'accorder. Je ne suis pas content de ma réponse ; il fallait dire à ces messieurs, par écrit, ce que je ne cesse de dire à tout le monde, que je désapprouve leur conduite. Mais Votre Majesté elle-même n'a point encore fait publiquement cette déclaration, qui, je crois, aurait été du meilleur effet. Enfin, je me

perds en tout ce que je vois et que j'entends. Le baron de Hastfer reste fidèlement attaché à Votre Majesté.

Je suis, etc.

CURT V. STEDINGK.

LETTRE DU ROI A M. DE STEDINGK.

Drottningholm (château royal, près de Stockholm), le 7 septembre 1788.

Les armements du Danemark m'ont forcé à revenir en Suède; j'ai laissé le commandement de la Finlande à mon frère, le duc de Sudermanie. C'est un fort mauvais présent que je lui ai fait, dans la destruction totale de tout ordre, tant civil que militaire, dans le bouleversement de l'État. Je ne puis cependant voir qu'avec plaisir votre zèle et votre fidélité. Je vais faire tous mes efforts pour résister aux malheurs qui menacent l'État; mais, sans être soutenu, secondé, je n'aurai d'autre consolation que d'avoir fait mon devoir.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Lovisa, ce 4 octobre 1788.

SIRE,

Il y avait si longtemps que nous n'avions pas reçu des nouvelles de Votre Majesté, que je n'ai pas pu y tenir, et que je suis venu ici pour en apprendre. Les ennemis de l'État avaient semé les bruits les plus étranges sur le compte de Votre Majesté. Les émissaires des factieux parcourent le pays pour répandre l'alarme et l'effroi de la puissance russe; mais, jusqu'à présent, le ciel soit loué, ils ne gagnent rien sur le peuple; il les appelle hautement poltrons et traîtres. J'ai eu

l'occasion de m'en convaincre sur toute ma route, depuis notre malheureuse retraite devant Nyslott et la scission dans notre petit corps qui l'a occasionée. On a su que j'étais resté fidèle à mon roi et à mon devoir, j'en ai reçu des louanges et des bénédictions sur mon passage. Les habitants m'ont assuré qu'ils quitteraient un chacun leur demeure pour défendre la personne de Votre Majesté. Il y en a qui m'ont suivi ici pour, au nom de leurs cantons, informer Son Altesse Royale de cette résolution; c'est une ressource bien faible, mais qui doit faire plaisir à Votre Majesté, et ranimer les bons citoyens. Elle en a une plus solide dans les talents et la conduite sage et ferme du duc de Sudermanie. Il a réussi à réunir les esprits en grande partie. Il m'a paru que les factieux commençaient à se repentir et à voir clairement que la Russie n'a voulu que nous amuser et nous tromper. Dieu veuille qu'elle puisse trouver des ressources et de l'*argent surtout*, sans avoir recours aux États!

Je pars d'ici demain ou après-demain, et je retourne à mon triste Savolax; Votre Majesté sait *pourquoi*. Lovisa m'a paru une Capoue en comparaison de Randasalmi; mais, ce qui m'en déplaît

surtout, c'est que nous nous sommes mis à la merci des Russes, et que nous y sommes dans une impossibilité presque entière de nous défendre ou d'attaquer; enfin, il faudra voir. Mais, ce qui est décidé, c'est que je sacrifierai tout pour prouver à Votre Majesté ma fidélité et le tendre et respectueux attachement que je lui porte depuis de longues années. Si je ne perds point la vie en la servant, j'ai la ferme confiance qu'elle ne m'abandonnera point, et qu'elle prendra soin de mon avenir. Les premiers temps de ma jeunesse furent embellis par la protection et la tendre bienveillance de Votre Majesté. Mais, Sire, le Savolax est une triste demeure pour quelqu'un que vous affectionnez et qui a joui longtemps de la vie de Paris, et il ne vaut point la peine de m'y laisser languir, dès que je ne pourrais plus y être utile à Votre Majesté. Ce sera toujours la première règle de ma conduite; j'y mets mon ambition, mais quand on ne peut point la satisfaire, il faut vivre pour le repos; l'état mitoyen me paraît le pire de tous.

Je suis, etc.

CURT V. STEDINGK.

LETTRE DU ROI A M. DE STEDINGK.

Gothembourg, le 4 décembre 1788.

J'ai reçu, mon cher Stedingk, votre lettre du 15 novembre, et une autre que le sénateur Sparre m'a envoyée, du 13 du même mois. Je sens, comme je le dois, votre attachement, et encore plus vos sacrifices ; c'en est un bien grand que de rester où vous êtes. Nous sommes délivrés des Danois. Je n'ai pas tiré un seul homme de la Finlande, et si l'armée de ce pays-là avait obéi, les opérations de la Russie n'auraient été dérangées en rien par l'invasion des Danois. Elle n'a servi qu'à réveiller l'esprit national et à me procurer des

troupes que le pays m'a fournies. J'écris au baron de Ruuth et au sénateur Sparre, pour vous faire avoir des souliers, des habits et du blé. M. de Toerne, dont vous me parlez, nous a instruit de bien des choses : il en a en horreur des trames formées contre sa patrie. M. de Sparre vous en parlera avec plus de détail. Sur tout ce qui s'est passé, mon avis est qu'il faudra arrêter les chefs, et publier une amnistie générale pour le reste. Il y aura beaucoup de régiments vacants, et je ne vous oublierai pas en les donnant. Mandez-moi seulement lequel vous désirez, à condition cependant de finir la campagne dans le corps où vous êtes, puisque vous pouvez y rester plus longtemps et acquérir plus de gloire que dans le commandement d'un régiment où vous ne seriez que simple colonel. Je crois vos nouvelles de Russie un peu exagérées, n'étant guère possible que l'impératrice ait tant de troupes contre nous, pendant que les embarras de la Pologne et le roi de Prusse doivent l'obliger d'entretenir de grandes forces de ce côté-là. Pour moi, qui, dans les moments les plus critiques, n'ai jamais désespéré un moment, je me crois bientôt au-dessus de mes affaires, et j'y serais déjà sans la maladie funeste et inattendue du roi

d'Angleterre, qui y a causé du retard. Vous savez sans doute que le prince Potemkin revient, à ce qu'on dit, à Pétersbourg, après avoir perdu cinq cents hommes à un assaut infructueux d'Oczakow. On dit aussi que le général Romanzow a quitté l'armée. Je ne vous dis rien de cette pauvre France, qu'on anglise d'une manière si étrange. Pour commencer à la guérir de ses maux, on lui a donné la fièvre des notables, et l'on va lui donner le transport au cerveau par les états généraux. Le tiers état et la noblesse sont aux prises en Bretagne, et c'est encore pis, dit-on, en Guienne. Voilà bien des subversions, mon cher Stedingk, et lorsque nous nous reverrons un jour, vous ne reconnaîtrez plus rien en Europe, que mon amitié, que je vous conserverai toujours.

LETTRE DU ROI A M. DE STEDINGK.

Gothembourg, le 9 décembre 1788.

Quoique je vous aie écrit, mon cher Stedingk, avec le lieutenant Lang, je ne veux pas laisser passer cette occasion sans vous assurer de mon amitié. Je vous envoie, pour vous désennuyer, les discours tenus à l'ouverture de l'assemblée des notables. Il semble déjà que le crédit de M. Necker baisse. On a voulu faire revenir le cardinal Bernis de Rome, pour le faire présider au clergé, mais il s'en est excusé. Je joins à ces discours toutes sortes de pamphlets et d'écrits qui vous délasseront un moment. Je vous prie de ménager ces écrits républicains, qui ne sont pas de saison chez vous.

LETTRE DU ROI A M. DE STEDINGK.

Gothembourg, ce 19 décembre 1788.

Je reçois à l'instant votre lettre du 28 octobre, dont je vous suis bien obligé, surtout pour le manifeste de l'impératrice Élisabeth. Je connaissais cette pièce de réputation; mais elle était devenue si rare que je ne l'avais pu trouver. Elle me sera utile dans ces circonstances. L'impératrice a rejeté avec hauteur la médiation des trois alliés. Elle doit récapituler dans sa réponse tous les services rendus à la Prusse par la Russie, et puis la diatribe contre moi, semblable à peu près au manifeste déjà publié. Vous pouvez montrer celle-ci au baron de Hastfer, pour lui dire que je suis con-

tent s'il donne la croix aux deux officiers dont vous me parlez, au cas qu'ils se soient distingués d'une manière remarquable. Je suis très-chiche de croix ; c'est une affaire d'opinion, et par conséquent il faut être extrêmement avare d'une monnaie pareille. Adieu, mon cher Stedingk. Portez-vous bien, et ennuyez-vous aussi peu qu'il sera possible.

LETTRE DU ROI A M DE STEDINGK.

Stockholm, le 29 décembre 1788.

La lettre que vous m'avez écrite, mon cher Stedingk, m'a sensiblement affligé. Après avoir passé les plus belles années de ma vie dans la paix et la concorde que j'avais cru rétablies, je me vois tout d'un coup au milieu des factions des temps de ma jeunesse, et presque environné de la guerre civile et de trahison que, même dans ces temps malheureux, on ignorait. C'est surtout quand je vois des personnes qui m'avaient bien servi, et qui appartiennent aux plus illustres de mes sujets, oublier à la fois tout ce qu'elles se doivent à elles-mêmes, à leur patrie et à leurs parents, que mon

cœur est le plus vivement affecté. Mais aussi, plus leurs fautes sont grandes, plus elles relèvent la vertu et la fidélité de ceux qui, comme vous, sont restés inébranlables dans leur devoir. La douleur du comte de Wachtmeister et du comte de Bonde de la conduite de Hastfer est extrême, mais elle est telle qu'elle doit être chez des personnes d'une vertu éprouvée comme la leur. Ce sont eux-mêmes qui, par leurs prières, ont fait décider l'ordre que vous porte le major Sandels d'arrêter le baron de Hastfer, et que je vous prie d'exécuter avec toute l'exactitude possible, surtout pour les papiers qui découvriront enfin certainement la trame entière. Je vous envoie en même temps l'ordre de prendre le commandement, et vous n'avez besoin pour cet effet que d'ouvrir le paquet cacheté que je vous remis ce printemps. Je joins à celle-ci un ordre à M. de Hastfer que vous lui remettrez après qu'on l'aura arrêté. Je vous autorise à prendre les lettres de chevaliers, qu'il a entre ses mains et qui sont en blanc, et à les remplir des noms de ceux qui se seront distingués, et qui n'ont pas signé l'écrit d'Anjala. J'espère cependant que vous y mettrez l'économie qu'une pareille distinction exige. C'est au mérite militaire et non à l'âge

que j'ai pour principe de les donner, lorsque je ne fais pas une promotion générale. Sandels, que vous m'avez envoyé, pourra avoir une croix, si vous l'en trouvez digne. Il m'a témoigné beaucoup de zèle; comme il désire de venir à Stockholm, il pourrait en même temps y conduire Hastfer. Ce prisonnier ne pourrait être confié en de plus sûres mains. M. de Sparre s'occupe à arranger tout ce qu'il faut pour vos troupes. Je suis de retour ici depuis vendredi, et ne puis assez m'étonner de l'honorable réception qu'on m'a faite. Je vous envoie des croix de l'ordre de l'Épée, en cas que vous n'en ayez pas assez. Dès que Hastfer sera arrêté, vous m'enverrez un courrier. Il faut vous dire encore qu'il y a une affreuse émeute à Grenoble. On a levé la hache sur la tête du duc de Clermont-Tonnerre qui y commandait, on l'a forcé de se mettre à genoux, et on a voulu le pendre à son lustre, après avoir saccagé sa maison. En Bretagne, même histoire. Le clergé se déclare pour les parlements, tout est dans la plus grande confusion. Les troupes suisses et allemandes sont en marche. Voilà ce que c'est que de n'avoir pas secouru la Hollande.

Adieu, mon bon ami.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Saint-Michel, ce 12 janvier 1789.

SIRE,

Les ordres sévères de Votre Majesté sont exécutés, mais jamais il ne m'en a tant coûté de lui obéir. Pourquoi, Sire, ne point suivre les mouvements de votre cœur, plutôt que tous les conseils possibles. Éloigner M. le baron de Hastfer de ce commandement-ci * eût suffi à la justice de Votre Ma-

* Le baron de Hastfer commandait en chef dans le Savolax. Le baron de Stedingk eut le commandement après lui, ce qui rend sa conduite, de défendre Hastfer, d'autant plus estimable.

jesté, sans blesser sa bonté. Ce n'est point dans une tête comme celle du baron d'Hastfer qu'entre une trame de trahison, et, j'en suis sûr, son cœur en est également éloigné ; mais si cela était possible, on n'en pourrait rien découvrir par ses papiers, ayant eu un mois de temps pour se préparer à cet événement. J'espère que la rigueur même que Votre Majesté a employée, servira à la justification de M. le baron d'Hastfer. Il m'a prié d'envoyer sa lettre ci-jointe à Votre Majesté, et de la supplier très-humblement de le voir lorsqu'il arrivera à Stockholm, faveur qu'elle ne refusera point à son malheur. L'officier qui aura l'honneur de présenter cette lettre à Votre Majesté, est M. Jaegerhorn, celui qui est devenu célèbre parce qu'il commandait à Pumala, au commencement de cette guerre. C'est un homme d'esprit rusé, adroit et fort entendu dans son métier. Je l'avais donné au baron d'Hastfer, et il en fit son aide de camp général, place à laquelle il est fort propre. En allant ici, pour arrêter le baron d'Hastfer, je le rencontrai en chemin pour Stockholm, avec la permission du baron d'Hastfer, et une lettre pour Votre Majesté. Je l'ai fait revenir avec moi, et m'étant assuré qu'il n'avait point de papiers suspects, je n'ai

point hésité de le laisser partir et de lui confier cette lettre, quoiqu'il soit frère de Haestesko, cousin de Jaegerhorn *, et premier aide de camp d'un général arrêté. Il est certainement attaché à la bonne cause, et il a trop d'esprit pour ne point l'être à présent. Sa présence pouvait être nécessaire à Stockholm pour éclaircir plusieurs faits qui regardent la conduite du baron d'Hastfer. Il peut être intéressant pour Votre Majesté de causer un moment avec lui sur l'affaire de Pumala et sur d'autres affaires touchant les menées et les intrigues dans ce pays-ci ; s'il ennuie Votre Majesté, par son trop parler, ou qu'il ne soit pas nécessaire à Stockholm, elle me le renverra au plus tôt. S'il fallait arrêter quelqu'un des aides de camp du brigadier, la préférence en était due au capitaine N. N. C'était un des fiers conjurés d'Anjala que nous avions ici, peureux de son naturel, à ce que l'on m'a dit (Dieu veuille que je ne lui fasse point tort), et qui, pour éviter la guerre et pour rester avec une jolie femme qu'il a, aurait volontiers fait signer leur manifeste à toute la Finlande, au

* Deux colonels membres de la confédération, ou mieux dit conjuration d'Anjala.

reste fort innocent et fort insignifiant, je crois.

J'aurai l'honneur d'écrire à Votre Majesté avec le major Sandels, et je finis pour ne point arrêter le courrier plus longtemps.

Je suis, etc.

CURT V. STEDINGK.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Saint-Michel, ce 13 janvier 1789.

SIRE,

Si quelque chose peut me rassurer, dans la situation difficile et embarrassante où je me trouve, c'est la bonté que Votre Majesté daigne me témoigner, c'est sa précieuse confiance. Puissé-je y répondre, et mes forces et mes talents égaler mon tendre et très-respectueux attachement pour Votre Majesté!

Les ordres que M. de Sandels m'a apportés m'ont extrêmement surpris et affligé. J'aurais désiré qu'on eût pu éviter tout éclat dans cette affaire,

ce qui eût été très-facile. Le sénateur Sparre me mande que c'était aussi la première idée de Votre Majesté qui vaudra toujours mieux que celle de son conseil. Je vais faire ma confession à Votre Majesté, sur tout ce que je pense de la conduite du baron d'Hastfer dans ce pays-ci. Avant le commencement de la guerre, lorsque je suis venu ici, je ne trouvai point les choses préparées comme elles auraient dû l'être, ni le secret d'une rupture avec la Russie trop bien gardé. J'en étais fâché et inquiet, mais je n'en attribuais point la faute au baron d'Hastfer seulement. C'était au reste l'homme du monde qui répondait le mieux aux vues de Votre Majesté. Avec de la valeur et de l'esprit, il est toujours dans le cas du soldat de Philippe, qui avait perdu sa bourse. Ces personnes sont précieuses dans un État. La guerre devenant nécessaire, notre entreprise sur Nylott le devint aussi. Le baron d'Hastfer, par sa strop grande facilité, partagea sa confiance entre Brunow et moi. Le premier voulait aller à Willmanstrand; sans rejeter ce projet je crus que la première entreprise, la plus facile, serait d'occuper Nyslott dans l'état où je l'avais vu. J'espérais pouvoir entrer de ce côté-là en Russie qui, Ny-

slott pris, me paraissait ouverte ; il résulta de tout cela et du manque total de toute espèce de préparatifs, une lenteur, qui nuisit beaucoup à nos opérations. A Nyslott il y avait bien quelques petites choses à redire sur les détails, mais en gros nous ne pouvions mieux faire que nous n'avons fait, et nous prenions Nyslott sans la terrible catastrophe de Frédricshamn*. Les négociateurs arrivèrent, et la tête tourna des premières à Brunow et par contagion à une partie de ses officiers. Je dois la justice au baron d'Hastfer, qu'il en était au désespoir. Il ne pouvait s'en tirer que par une extrême fermeté, qui n'est absolument point dans son caractère. Nous étions menacés pendant quinze jours de la hache du bourreau ou du glaive des ennemis, les secours promis n'arrivaient point, les sollicitations des parents, des amis achevèrent d'ébranler la constance de presque tout le monde. Un des malheurs du baron d'Hastfer fut qu'il avait choisi son poste à Tunansari, et non pas à Nyslott où, selon moi, il devait être. Il m'était impossible de quitter le siége un instant, dans la crainte que Brunow lèverait le piquet. Il jurait tous les jours

* Conjuration d'*Anjala*, situé près de Frédricshamn.

ses grands dieux qu'il partirait le lendemain ; mais comme il est faible, et qu'il m'aimait beaucoup, je le retins par mes sollicitations et par mes prières, d'un instant à l'autre espérant, ou la reddition de la place ou du secours. Sur ces entrefaites arriva l'ordre du baron d'Hastfer de se retirer. J'en fus attéré et je dois la justice à une grande partie des officiers qu'ils en étaient au désespoir, j'en ai vu pleurer de douleur, et le major Gahn, Sire, est du nombre. Mon intention était de désobéir et de m'emparer du commandement, quelque difficile qu'eût été cette entreprise, ne sachant point le finois, et ne pouvant point parler aux soldats ; mais on m'en avait ôté toute possibilité. Le baron d'Hastfer nous manda dans ses ordres, qu'il quittait le poste de Tunansari* où l'ennemi se rassemblait en force, et celui-là ouvert, c'eût été une folie de tenir à Nyslott, avec les forces que nous avions. Si j'avais été avec le baron d'Hastfer, je suis sûr qu'il n'eût point signé cet ordre. Il m'en témoigna ses regrets et son repentir, à la première entrevue que nous eûmes ; il avait cru garantir par là

* Défilé très-fort au delà de Nyslott d'où, seul, un corps russe pouvait arriver au secours de la forteresse bloquée.

ces provinces de l'invasion des ennemis. Il est certain, Sire, qu'il fallait avoir votre courage pour songer à des conquêtes en ces temps-là. Chez moi ce ne fut qu'entêtement, obéissance et désir de signaler mon attachement pour Votre Majesté.

Monsieur de Carpelan m'arrive en ce moment. Ma chambre est remplie de monde qui me persécute. Je ne finirai jamais cette lettre.

Depuis cette malheureuse retraite le crédit du baron d'Hastfer en ce pays-ci tomba, quoique son amabilité et son bon cœur lui conservèrent toujours un grand nombre d'amis. Les fidèles serviteurs de Votre Majesté se rallièrent autour de moi. Nous restâmes amis le baron d'Hastfer et moi, mais nous étions presque toujours séparés, et nous commandions en des endroits différents. Notre confiance n'était plus entière. Il m'avait fait un grand secret de son entrevue avec Sprengtporten, je la sus cependant, mais je l'attribuais à des raisons politiques, comme il fait lui-même. Votre Majesté sait le reste. Mais je ne puis m'empêcher de répéter encore ce que j'ai déjà dit plusieurs fois, que je suis intimement convaincu, que l'intention du baron d'Hastfer n'a jamais été de trahir Votre Majesté. Permettez-moi, Sire, de vous supplier à

genoux de ne point sévir contre le baron d'Hastfer, de ne point le confondre avec les traîtres à la patrie, et de ne pas vous priver des services d'une personne, qui connaît les affaires de l'État les plus cachées, et qui ne manque ni de capacité ni de volonté de vous bien servir. Les croix qu'il m'a remises, ainsi que celles que Votre Majesté m'a fait la grâce de m'envoyer par Sandels seront données le 24 de janvier. Plusieurs officiers ici méritent cette grâce, parmi lesquels le choix est difficile. Les quatre personnes que j'ai nommées à Votre Majesté en auront. Sandels* a déjà eu la sienne, pour pouvoir la montrer à Stockholm. C'est un officier rempli de zèle et de valeur.

Le ciel me fait la grâce de ne point songer à la France. C'est la plus forte preuve que je puisse avoir de mon attachement pour Votre Majesté. Qu'on anglise les Français, j'y consens, pourvu qu'on ne nous russifie point.

Je joins ici un rapport qui arriva hier au baron d'Hastfer. C'est, je crois, MM. de Klick et Enehielm qui sont évadés. Je voudrais voir tous leurs consorts passer le même chemin, cela épargnerait à

* Depuis feld-maréchal.

Votre Majesté le chagrin de ne pas pouvoir pardonner. Je supplie Votre Majesté, de me recommander auprès du baron de Ruuth*. Quand je dis moi, c'est de ma troupe que je parle. Si nous n'avions pas d'estomacs, les choses iraient à merveille. Notre cœur est content, et il ne nous manquera pas pour notre bon roi.

Je suis, etc.

CURT V. STEDINGK.

* Ministre des finances.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Lovisa, ce 12 mars 1789.

SIRE,

J'avais la fièvre, lorsque la nouvelle des grandes choses que Votre Majesté vient d'exécuter à la Diète, m'est parvenue dans mes déserts par le baron de Klingspor, et j'en ai été guéri. Mes pressentiments ne m'ont point trompé. Je n'ai jamais désespéré des affaires. Une longue expérience m'a prouvé que Votre Majesté n'était jamais plus grande ni plus forte, que lorsqu'elle avait de grands obstacles à vaincre. Tous les gens sensés conviennent, Sire, que vous avez saisi le

seul moyen qui restait pour sauver la patrie, mais les remèdes violents ont cela de fâcheux qu'on ne peut guérir le tout, sans blesser quelque partie. Ces blessures sont trop fraîches pour ne point saigner encore longtemps, il faudra la main habile et la sagesse de Votre Majesté, pour y appliquer les remèdes les plus convenables et pour déraciner entièrement les maux qui tourmentent ce pauvre pays, depuis des siècles. Il faut surtout dans ces heureux commencements ne point recevoir d'échec de la part des ennemis, qui feront l'impossible pour se procurer quelque avantage, afin de fomenter la division. Le ton de l'armée finlandaise n'est pas tel que je voudrais qu'il fût. Elle est consternée. Elle ne soupire qu'après la paix, et c'est le fruit de la constitution militaire.

Je suis venu ici hier, pour conférer avec le baron de Klingspor*, sur les préparatifs ordonnés par Votre Majesté pour le corps du Savolax. Il n'est point encore arrivé, et je mets ce temps à profit pour charger le baron de Cederstroem, qui aura le bonheur de voir Votre Majesté, de me mettre, moi et cette lettre, à ses pieds. Le comte de Meyer-

* Intendant général alors, depuis feld-maréchal.

felt m'a fait entendre, que je n'avais pas de grand secours à attendre de son corps d'armée qui, par la grande mortalité, occasionnée encore par le manque de soins des officiers, et par l'inexpérience, se trouvait diminuée et réduite à 10,000 hommes. Il faudra donc que je vive sur mes propres fonds. Rien ne manque, Sire, à mon zèle et à mon inviolable attachement à mon honneur et à mon devoir. Fasse le Ciel que mes talents et le succès y répondent. Le baron de Cederstroem me presse. Il part pour voir le meilleur des maîtres; il est né coiffé.

Je suis, etc.

CURT V. STEDINGK.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Pankula, ce 27 mars 1789.

SIRE,

Je reçois, comme une nouvelle preuve des bontés de Votre Majesté, et avec une reconnaissance infinie, la grâce qu'elle veut bien me faire de me donner le régiment du baron de Wachtmeister *, mais je suis affligé de voir un galant homme et mon ami **, se dépouiller et se priver de toutes ses ressources par obstination et par un faux point d'honneur. Ou je me trompe fort ou il s'en repen-

* Ce régiment porta depuis le nom de Stedingk.
** Le colonel Baron de Wachtmeister.

tira bientôt. Quelque sujet de mécontentement qu'on puisse avoir, comment peut-on quitter le service quand l'ennemi est aux portes? Les troubles domestiques ont cela d'horrible, qu'ils égarent les gens les plus sensés; au lieu que la guerre resserre tous les liens de la société, les discordes civiles les détruisent.

Je conçois facilement, combien il doit avoir coûté à Votre Majesté d'en venir à des extrémités avec des personnes qui étaient de sa société, et d'affliger madame la comtesse de Fersen et sa famille *. Les rois sont à plaindre, Sire, d'avoir si souvent à sacrifier leurs inclinations à la politique et à l'intérêt de l'État. Fasse le ciel que Votre Majesté puisse parvenir à concilier les esprits, et à rétablir l'ordre et la tranquillité sans être nécessité de recourir à des voies de rigueur, qui répugnent si fort à son cœur, qu'on puisse toujours dire d'elle ce qu'on a dit jusqu'à présent : Gustave a tout appris, il a tout pardonné : quelle gloire, Sire, serait comparable à la vôtre! Le plus fort est déjà passé. Vous avez toute l'autorité, vous la ferez chérir à vos sujets, et la rendrez respectable à vos

* Lors de l'arrestation du comte de Fersen.

voisins et à vos ennemis, en donnant vos soins à l'économie et au militaire. La paix sera nécessaire à Votre Majesté pour consolider ce grand ouvrage, mais il la faut sûre et solide. Le moment d'en avoir une brillante est peut-être passé, par la folie et par la trahison de quelques malheureux. Mais quand même elle ne ferait point de conquête, il lui resterait la gloire d'avoir sauvé la Turquie, et d'avoir rompu les projets ambitieux de la Russie.

Il ne paraît point qu'elle ait encore de grande force à nous opposer. J'ai envoyé un espion jusqu'à cinq lieues de Pétersbourg, qui est revenu avant-hier. Beaucoup de recrues qu'on a fait venir du fond de la Russie en Finlande, ont péri de froid et de misère, d'autres qu'on a enrôlés de gré et de force en Finlande ont, ou déserté ou remplissent les hôpitaux de Pétersbourg ou de Wiborg. Il n'y a que deux faibles bataillons de garnisonistes en ce dernier endroit. On a trié dans les régiments tout ce qu'il y avait de meilleur, pour l'envoyer en Pologne et en Turquie. Il n'y a que huit régiments vis-à-vis de moi, avec quelques troupes, que le baron de Sprengtporten a levées du côté d'Olonitz, mais par malheur ces gens sont couverts par des forteresses, par des lacs et une frontière formi-

dable. Ils ont de grands magasins. Ils agissent au centre, et nous à une grande périphérie. Ce qui me peine infiniment, c'est qu'ils construisent force de bateaux armés, de chaloupes canonnières, et même de galères dans le lac *Saimen*, ils me barreront tous les passages. J'aurai huit chaloupes de prêtes à la fin de mai, deux à Cuopio et six à Pumala. J'en fais mettre deux autres sur le chantier; mais je ne sais pas encore où trouver des officiers et des marins pour les armer, parce que la flotte de l'armée en manque elle-même et qu'elle ne peut pas m'en fournir, à ce que l'on dit. Je supplie Votre Majesté de donner les ordres pour qu'on m'en donne, du moins quelques-uns. Si je ne parviens point à nettoyer le Saimen, les opérations deviendront impossibles ici; je pourrai prendre des positions défensives, mais je ne pourrais point avancer parce que j'ai le Saimen devant moi, et qu'il faut le passer, pour pénétrer dans le pays ennemi.

Je montre les difficultés, Sire, et je n'en fais point. Je n'aspire qu'à la gloire de vous bien servir et de me montrer digne de vos bontés.

Je suis, etc.

CURT V. STEDINGK.

LETTRE DU ROI A M. DE STEDINGK.

Stockholm, avril 1789.

J'ai reçu vos deux lettres, mon cher Stedingk, dont l'une m'est venue par le capitaine Vadman, et l'autre par Sandels, qui est arrivé avec le baron de Hastfer. Vous savez, sans doute, les grands événements qui se sont passés ici, et les extrémités où je me suis vu réduit. L'union qui règne contre moi et les trois ordres, rend tout ce que j'ai été obligé de faire légal, et j'espère que vers le 15 ou le 20 la diète sera terminée. Ce qui regarde la guerre l'est déjà. On envoie aujourd'hui une grande somme, et dans quinze jours les

fonds seront tellement établis que l'argent ne manquera plus. Je suis fort de votre avis, de ne rien tenter avant que d'ouvrir la campagne entièrement, depuis que la diète a pris une tournure décidée, et que les États réunis ont résolu de me soutenir en tout, pour forcer l'ennemi à la paix. Je crois qu'en attendant il suffit d'être sur vos gardes, mais qu'il est superflu d'escarmoucher sans rien faire d'essentiel. Mais je ne doute pas que l'on ne vous attaque, si on le peut, et si les affaires de Pologne ne font pas trop de diversion. Veillez, en attendant, sur vos troupes, et si vous apercevez du mauvais esprit chez les officiers de quelque corps, tâchez de les disperser, et de mettre d'autres officiers à leur place, les temps des ménagements sont passés; il faut marcher droit à la besogne, et écarter les malveillants. Je ne sais encore quand je pourrai rejoindre l'armée; mais dès que la diète sera finie, je me hâterai de m'y rendre. Je ne puis vous envoyer des lettres de chevalier, Essen, qui est secrétaire de l'ordre, étant à la campagne. Envoyez-moi les noms de ceux qui sont nommés et reçus, et je vous ferai expédier leurs patentes. Adieu, mon cher Stedingk. Je suis si accablé d'affaires que mon style

se ressent du travail dont je suis surchargé ; mais mon amitié et ma reconnaissance pour mes bons serviteurs ne s'en ressentira jamais.

P. S. Voyez si le régiment Wachtmeister, qui vient de vaquer, vous accommode. Je n'en disposerai qu'après votre réponse, il n'y a rien à débourser pour vous.

LETTRE DU ROI A M. DE STEDINGK.

Haga, le 14 mai 1789.

Morian veut absolument que je vous écrive pour vous assurer qu'il n'a pas été du parti de l'opposition contre moi. Je lui ai dit que je croyais cela très-inutile, et que vous connaissiez déjà ses sentiments; mais enfin pour le satisfaire, je vous écris et vous le recommande, car, outre sa fidélité, il a le désir de vous aider à battre les Russes, aussi bien qu'il m'a souvent gagné aux échecs; il a été un de ceux qui ont bien voulu avoir encore la bonté de vivre avec moi. Vous vous rappelez les temps où cela était regardé

comme une grande faveur ; aujourd'hui c'est tout différent. Voilà comme les jours se suivent et ne se ressemblent pas. En vérité, j'ai honte de toutes les folies que je vous écris, surtout quand vous vous attendez à des ordres importants ; mais je vous les réserve par le courrier, et je ne veux en ce moment que vous rappeler Haga et ces lieux tranquilles où nous nous promenions gaiement autrefois. Je me crois délivré des Danois, et dès que je serai sûr d'eux par de bons parchemins, je me rendrai bien vite dans vos régions chercher l'hiver et les Russes. Battez-vous bien et tenez-vous gai ; ce sont les meilleurs conseils que je puisse vous donner. Je suis bien sûr que vous suivrez le premier point ; l'autre est plus difficile dans ce meilleur des mondes possibles. Adieu. bonsoir, car il est minuit.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Saint-Michel, ce 6 mai 1789.

SIRE,

Le manque total d'argent me coupe bras et jambes; M. de Meyerfelt me mande la même chose. L'officier n'est point payé chez moi depuis six mois, et le soldat depuis cinq; il est au pain et à l'eau pour toute nourriture, car on ne peut donner de la viande ici au soldat que les jours de fêtes, et la seule manière possible de l'entretenir, est de lui donner du pain et de l'argent. Aucun soldat de l'univers, si ce n'est le soldat russe, n'endurerait tant de maux avec patience; mais si ven-

tre affamé n'a point d'oreilles, il a encore moins de cœur. Je ne puis pas même tirer le soldat de ses quartiers, où il trouve à vivoter avec le paysan, et le faire camper, de crainte de le faire périr faute de nourriture ; l'ennemi connaît notre position, et malgré son infériorité nous brave. Je n'exagère point, Sire, je ne vois point noir. Mon attachement pour Votre Majesté me donne le courage et la force de lutter contre tant d'obstacles, Une bonne cargaison d'espèces peut les faire disparaître d'un instant à l'autre. Cette espérance, et la conscience que je fais tout ce que je puis, me rend gai et content ; mais comment est-il possible, Sire, que Votre Majesté me permette de lui faire cette question, que les fonds pour la campagne à faire ne soient point encore assurés et dans ses coffres, après qu'Elle a vaincu à la Diète, et qu'Elle est le maître absolu de l'État ? Le roi de Prusse a un trésor, le roi d'Angleterre du crédit. Un seul particulier en Angleterre et en Hollande peut avancer les fonds nécessaires pour les frais de cette campagne ; ils sont compris, à ce qu'on m'a dit, dans la dette nationale que les États ont garantie, et nous n'avons pas le sou. Cela me passe, et restera une énigme pour moi, tant que

Votre Majesté ne me fera pas la grâce de me l'expliquer.

Je crains bien que Votre Majesté ne soit pas aussi bien servie qu'Elle sert bien l'État et la patrie.

J'ai maintenant ici assez de bras et d'estomacs, et Dieu veuille que je puisse les nourrir, mais peu de têtes. Le régiment de Biorneborg a un colonel septuagénaire, et un major bon enfant, mais sans expérience; le régiment de Savolax quelques bons majors et un lieutenant-colonel, qui fait la guerre à son corps défendant, et qui voit toujours noir. La raison en est que tout son bien est engagé au service, et qu'il craint la misère pour sa veuve et ses enfants, s'il venait à périr. Je voudrais que Votre Majesté dégageât son armée de cette crainte, qui est si naturelle, en établissant que tous ceux qui périraient à la guerre soient remboursés par leurs successeurs, d'une somme équivalente à celle qu'ils ont donnée pour le grade qu'ils occupaient lors de leur décès. Le régiment d'Osterbotten, qui n'est arrivé qu'avant-hier à Heinola, et que je n'ai pas vu encore, n'a, pour cinq compagnies, qu'un lieutenant-colonel, M. de Nummers, que je crois bon officier sur parole, en

attendant que je puisse m'en convaincre. Ehrenroth, parmi les officiers supérieurs, est le meilleur sujet que j'aie, mais il n'a pas l'expérience et l'acquit nécessaires pour conduire toute la machine. Si parmi ces balles, qui ont chacune leur adresse, il y en avait une pour moi, il n'y aurait personne ici pour mener la besogne.

J'ai manqué d'être pris l'autre jour à une reconnaissance entre Sulkava et Randasalmi, de la manière la plus ridicule et la plus bête. Trompé par mes cartes, qui sont fausses presque toutes, quoiqu'elles aient coûté beaucoup d'argent à Votre Majesté, et par mes guides, je me trouvais au beau milieu des quartiers ennemis avec quatre dragons, monsieur de Doebeln, d'Adlercreutz, et mon valet de chambre, qui portait mon portefeuille; la nuit et le hasard nous sauvèrent. Cette aventure, dont l'ennemi fut instruit le lendemain, a fait donner beaucoup de coups de bâton aux Russes qui avaient été en patrouille cette nuit-là.

Mais quoique je désire que Votre Majesté puisse envoyer ici quelques officiers supérieurs pour me succéder en cas de besoin, j'espère bien de la revoir encore heureuse, tranquille, et comblée de

gloire, et cet espoir fait ma consolation et mon bonheur.

Je suis, etc.

CURT V. STEDINGK.

LETTRE DU ROI A M. DE STEDINGK.

Haga, le 20 mai 1789.

Votre officier, que je vous renvoie, mon cher Stedingk, vous apporte mes réponses officielles, par lesquelles vous voyez que j'ai accordé tout ce que vous demandiez. Je suis bien aise que le régiment que je vous ai offert vous convienne ; mais je serais bien fâché de vous tirer du commandement que vous avez, et dont vous vous acquittez si bien. — Je vous avertis que le comte Meyerfelt a eu ordre de commencer la campagne, et probablement vous aurez reçu l'ordre de commencer en même temps de votre côté. Si je ne

me trompe, vous avez huit mille hommes auprès de vous; les Russes ne sont pas plus forts. Le prince Potemkin, qui a été fait généralissime, tire toutes les forces de l'empire contre les Turcs, et vient d'obliger l'impératrice de faire rebrousser chemin à toutes les troupes de l'intérieur, qui étaient destinées contre nous. Notre flotte sera prête à sortir à peu près au même temps que l'année passée. Le grand ouvrage de l'intérieur est achevé ici. L'acte de sûreté est publié, et le corps du sénat entièrement dissous, quoique les individus soient conservés. La pauvre France éprouve toutes les commotions de la guerre civile. L'événement du 27 avril a été violent et sanglant. Les provinces n'ont pas été plus tranquilles; enfin elle commence de gaieté de cœur, à peu près où nous sommes prêts à finir. Adieu, le porteur presse, et je ne vous écris que pour vous assurer de mon parfait contentement et de mon amitié.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Ce 15 juin 1789.

SIRE,

J'ai eu une petite affaire à Porolsami avec les Russes, dont je joins ici mon rapport à M. le comte de Meyerfelt. Elle aurait pu être brillante si mon plan n'avait pas été dérangé, elle n'a été que hardie; pendant que j'attaquais les Russes chez eux d'un côté, ils m'attaquaient d'un autre à Sulkava, où ils ont été repoussés. MM. d'Ehrenroth, de Huty et de Doebeln se sont fort distingués le jour de Siemoniemi. M. Doebeln est un excellent officier, je voudrais que Votre Majesté en eût beau-

coup de pareils, mais malheureusement le nombre n'en est pas grand. Je sais que Votre Majesté chérit sa nation et qu'elle voit tout ce qui la regarde avec indulgence et du bon côté; mais je lui proteste, sur mon honneur, que l'ordre et la discipline sont perdus dans son armée, et qu'il faudra du temps pour les rétablir. Tous les hommes, Sire, sont poltrons de leur nature; il n'y a que l'honneur pour l'officier et la discipline pour le soldat qui puissent leur faire braver la mort. Je supplie Votre Majesté de faire Ehrenroth colonel et Sticht major; ils ont été sauvés tous les deux comme par miracle. Le premier eut des papiers qu'il portait dans une poche *, moulus par une balle qui entra du côté des boutonnières et sortit par le côté. Le dernier fut sauvé d'un coup mortel par une carabine qu'il portait sur le dos et qui fut fracassée d'une manière qu'il en reçut une forte contusion. Doebeln eut un cheval tué sous lui; pour lui je supplie Votre Majesté, pour son propre intérêt, de l'attacher d'une manière avantageuse à son service, et de me le laisser ici. M. de Cedergren, capitaine du

* Sur la mamelle gauche.

génie, le lieutenant Adlercreutz, et un jeune Stiernvall venu de mon régiment en France, se sont fort bien montrés. En tout ce n'est pas de la bravoure des officiers que j'ai à me plaindre, ce n'est que du manque de résolution et de fermeté avec le soldat dans les cas difficiles. La grâce que je demande pour MM. d'Ehrenroth et Sticht leur donnera le commandement sur beaucoup d'autres qui ne les valent pas. Votre Majesté ne voudrait-elle pas permettre que je fasse distribuer une gratification de trois à quatre riksdalers aux soldats blessés, qui le sont la plupart dangereusement, et accorder un grade aux officiers blessés, je crois que cet encouragement ferait le meilleur effet. Je ne dois négliger aucun moyen pour tirer parti de ma petite troupe. Les Russes se renforcent beaucoup de mon côté, soit qu'il leur vienne du secours, soit qu'ils détachent du côté de Frédricksamn, vu que la grande armée ne peut point agir encore. Je crois qu'ils auraient envie de m'écraser avant l'ouverture de la campagne, ce qui n'est point impossible s'ils s'y prennent bien. Je n'ai dans un terrain de vingt-cinq lieues que deux mille hommes de troupes réglées, mal pourvues d'officiers et de bas officiers. Le reste qui monte à mille

hommes sont des conscrits qui ne viennent que d'être assemblés et de nouvelles levées. Ce qui me gêne le plus et qui pourra faire mon malheur est la grande supériorité que les ennemis acquièrent sur le lac Saimen. Ils ont une escadre de dix vaisseaux toute prête, et une autre sur les chantiers. Je n'ai que six chaloupes à Pumala sur le chantier, dont le canon et l'attirail sont encore à Svéaborg. Les chevaux du pays sont crevés à force de transport et rien ne m'arrive; j'en ai la fièvre d'impatience, et le ciel m'est témoin que je fais tout ce que je puis, et que je vais au delà de mes forces, mais je ne puis pas faire l'impossible. Pour l'amour de Dieu, Sire, que cette diète finisse, sans quoi il en ira de cette campagne comme de l'autre, avec cette différence que les ennemis sont plus forts. Des mécontents recommencent déjà à lever la tête, et sans argent que peut-on faire? Je n'ai plus le sou.

Je reçois à l'instant le rapport que les ennemis font mine d'attaquer à Randasalmi avec six mille hommes, à ce que l'on dit; je n'ai là que dix-huit cents à leur opposer, encore sont-ils partagés en deux endroits à quatre lieues l'un de l'autre; j'y vole, heureux si je puis sceller de

mon sang mon tendre attachement pour Votre Majesté.

Je suis, etc.

CURT V. STEDINGK.

LETTRE DU ROI A M. DE STEDINGK.

Borgo, 17 juin 1789.

Mille compliments pour vos officiers et pour leur bravoure. Pour vous-même, je vous embrasse de tout mon cœur. Je ne vous écris que trois lignes; je ferai partir dans une heure un second courrier qui vous portera des lettres officielles. Vous connaissez dès longtemps mon amitié pour vous, et votre glorieuse journée de Porosalmi ne peut que la redoubler; je vous envoie un bataillon de Helsingois avec du canon et des obus. C'est avec un sensible plaisir que je vous ai nommé chevalier grand' croix de l'Épée. Vous êtes le pre-

mier de l'armée de terre qui recevez ce grade, mon frère* fut le premier de tous qui le reçut. Puissiez-vous le porter longtemps pour la satisfaction de vos amis et la gloire de la patrie ! J'y joins un brevet de pension de mille écus, mais dont je vous prie de me garder le secret encore quelque temps. Je voudrais vous donner davantage, mais le Béarnais est pauvre, quoiqu'il ait un bon cœur. La croix et le brevet vous seront apportés par le second courrier. Je fais donner une gratification aux soldats et aux officiers. Adieu.

* Grand amiral.

LETTRE DU ROI A M. DE STEDINGK.

Borgo, de la même date.

Voici, mon cher Stedingk, avec ce second courrier que j'expédie, une lettre en Suédois pour vous, que je vous prie de faire lire à vos officiers et aux soldats pour leur témoigner ma satisfaction. Vous avez sauvé le Savolax par votre valeur et votre bonne conduite. Quelle satisfaction pour celui qui, par sa place, son intérêt personnel et sa gloire, doit s'intéresser si vivement au succès des affaires, d'y joindre encore l'intérêt particulier qu'il a toujours pris à vous ! Les Helsingois sont en marche avec du canon pour vous renforcer.

Nous allons aussi nous mettre en mouvement de notre côté, et, pour peu que vous puissiez résister jusqu'à la fin de la semaine, je vous promets de vous délivrer. Mandez-moi ce que vous souhaitez pour vos officiers, j'y mettrai mon *bon*. Aminoff, mon aide de camp, va partir pour servir sous vos ordres, son attachement suppléera à son expérience. Je frémis de l'idée que vous me faites entrevoir de votre perte; mais comme malheureusement il faut tout prévoir à la guerre, j'ai pensé à beaucoup de monde et j'ai été bien embarrassé; mais je vous manderai dans peu le parti que j'aurai pris. J'espère toujours qu'il sera superflu et que j'aurai le plaisir de vous embrasser encore une fois, et de vous dire de bouche combien je vous aime.

P. S. Dites au vieux Gripenberg que tout lui est pardonné. Quand on se bat bien et qu'on se repent de ses fautes, il serait injuste et barbare à moi de m'en souvenir.

LETTRE DU ROI A M. DE STEDINGK.

Le camp de Korois, le 1er juillet 1789.

J'ai reçu deux jours de suite vos courriers, mon cher Stedingk, et je vous les renvoie ensemble. L'impossibilité de vous faire tenir mes lettres, m'a empêché de vous écrire. La rentrée de l'ennemi dans le Savolax, avec des forces supérieures, auxquelles le corps avancé de Morian ne pouvait faire tête, puisqu'il n'avait pas reçu les renforts promis, est un grand malheur, sans doute, mais qui ne doit pas nous abattre. Vous avez défendu cette province avec courage et intelligence ; vous

avez tout récemment battu des forces supérieures; vous vous êtes retiré en ordre, et vous avez sauvé votre corps entier. C'était tout ce qu'on pouvait demander de vous, lorsque l'armée qui devait vous renforcer et vous soutenir n'était pas en état d'agir, par une suite des dissensions qui ont mieux servi nos ennemis que leurs armées. Votre réputation n'en peut souffrir, et ma confiance pour vous n'en diminuera pas. Il s'agit maintenant de conserver ce qui nous reste, et voici ce que je crois devoir vous recommander : 1° de ne point séparer vos forces; 2° de harceler l'ennemi et de l'occuper, pour qu'il me laisse encore agir librement jusqu'à ce que je puisse devenir maître du poste de Hoegfors, et, s'il avance du côté de Heinola ou de Vilmanstrand, de tâcher de le suivre, pour inquiéter ses derrières. Nous avons passé le 25 la rivière avec l'armée, et, le 28, j'ai attaqué un corps de près de cinq mille hommes, qui venait de Davidstad, et, quoique nous n'en eussions que quinze cents, il a été battu, mis en déroute, et poursuivi jusque dans son camp. Si j'avais eu plus de cavalerie, la victoire eût été complète. Ils se sont retranchés à Kaipias. Le capitaine Loffman, qui vous en fera le détail, me trouva, au moment de la fin de l'ac-

tion ; sur le champ de bataille. Nous nous sommes emparés hier de Viala, et nous marchons avec le reste de l'armée. Dès que je serai maître de Hoegfors, je marcherai à votre secours. C'est sur l'immense artillerie que je mène avec moi que je compte le plus ; c'est elle qui m'a fait remporter la victoire à Uddismalm. Ceux qui vous apporteront cette lettre vous diront, d'ailleurs, la situation des affaires. Les troupes ici se conduisent à merveille et avec un courage très-distingué. On vous envoie de l'argent, et Armfelt vous aura déjà envoyé des officiers. Adieu, mon cher Stedingk ; ne vous laissez pas abattre, et souvenez-vous que la réputation se relève souvent par la mauvaise fortune, quand on a le courage de la braver. Remerciez de ma part les officiers de leur bonne conduite, et donnez-moi un mémoire de ce que vous souhaitez pour eux, ainsi qu'une relation de votre dernière affaire, pour la faire imprimer à Stockholm. Cette ville est pour vous ; car, pourvu qu'on se batte, on y est content. Portez-vous bien ; n'ayez pas la fausse modestie de ne pas porter l'ordre que je vous ai donné, et souvenez-vous de ce grand capitaine, qui disait tranquillement : « Je battis hier les ennemis, et

aujourd'hui je suis battu. » Je vous envoie un chiffre, dont cependant je ne me servirai pas avant que vous ne m'ayez mandé que vous l'avez reçu.

LETTRE DU ROI A M. DE STEDINGK.

Likala, le 11 juillet 1789.

Le comte de Meyerfelt vient de se rendre maître de l'île de Sutula, après une furieuse canonnade. Il ne lui reste qu'à prendre Kymmenegärd et Hoegfors, et voilà le nœud ; *mais il faut en faire deux pour que cela tienne*, comme dit Thibaut dans la comédie. En attendant, je suis bien aise de vous savoir hors d'affaire. Je regarde comme inutile de protéger le Savolax, déjà saccagé par les Russes ; il faut avancer si l'on veut des avantages, et c'est en attaquant qu'on s'acheminera vers la paix, que

je ne ferai cependant que de concert avec mes alliés. Il est donc nécessaire de ne pas séparer vos forces dans l'espoir de défendre une province déjà dévastée, dont les maux ne peuvent être réparés que par la paix, mais de seconder nos opérations de ce côté-ci. Si M. de Schultz est encore dans vos contrées, il faudra marcher contre lui, l'attaquer et le battre. S'il s'est retiré, vous devez marcher sur Saint-Michel, comme vous me le proposez, sans même attendre vos chaloupes. En laissant occupé le poste de Jorois, qui couvre la Carélie, vous mettrez les magasins de cette province en sûreté. En marchant sur Savitaipal, Davidstad, ou Vilmanstrand, vous ne risquez pas d'être coupé. Vous avez votre retraite sûre par Heinola, et vous pouvez, en poussant l'ennemi, qui est entre vous et le général Kaulbars, vous joindre à sa division. Mais vous pouvez compter que l'ennemi n'osera pas vous attendre. Si Pumala n'eût pas été évacué, je me serais avancé sur Davidstad après le gain de la journée de Uddismalm; mais, voyant l'ennemi si fort, et vous si éloigné, je n'osais pas quitter le bord de la rivière, et j'ai marché sur Frédrikshamn, pour aider le comte de Meyerfelt à reprendre Pyttis et Kymmenegärd, ce qui a réussi

en partie. J'attends ici un renfort de six mille hommes, qui sont partis de Stockholm hier. Ce sont de très-bonnes troupes; une superbe infanterie et des troupes allemandes les suivront immédiatement. Avec ce secours, je me trouverai plus fort que l'ennemi; en attendant, il faut faire le *Fabius cunctator*, rôle qui, comme vous le savez, m'impatiente beaucoup, et que je quitterai dès que j'en verrai le moment. Si, au lieu de marcher sur Christina et Savitaipal, vous préférez d'attaquer Pumala, pour prendre ensuite le chemin de Vilmanstrand, vous le pouvez; mais, outre que je crois l'autre chemin plus court, vous concentreriez plus mes forces en vous approchant du baron de Kaulbars, dont vous serez secondé. Je vous prie de m'envoyer la liste de ceux pour qui vous demandez des croix et des grades. Je vous répète que je suis très-économe de croix militaires, et, pour vous donner un exemple et une règle auxquels vous voudrez bien vous conformer, je vous dirai qu'à Uddismalm, où je commandais en personne, et qui fut ma première action de guerre, où les troupes essuyèrent un feu d'enfer pendant cinq heures, je n'ai donné qu'une croix et un grade par corps, et une croix de plus aux chas-

seurs, qui s'étaient beaucoup distingués; cette croix même fut donnée à un Brunow, célèbre par le procès d'Abo, où il fut inculpé. Vous voyez par là, mon cher Stedingk, qu'il ne faut pas régler votre promotion à la française, où l'on prodigue les croix; je ne les accorde qu'aux officiers qui se sont vraiment distingués, et aux chefs des corps qui ont donné. Pour les grades, c'est autre chose; comme c'est une affaire réelle et non d'opinion, on peut être plus libéral, mais il faut se souvenir que la guerre n'est pas finie, et qu'elle peut donner lieu à beaucoup de récompenses. Je ne puis vous procurer vos obusiers qu'après votre jonction ou approche du corps du général Kaulbars. Dans la dislocation de vos arrangements à Saint-Michel, je fis retourner le train d'artillerie qui vous était destiné à Heinola; j'ai eu une partie ici, et le baron de Kaulbars a le reste. M. d'Essen vous écrira à ce sujet, et M. de Klingspor sur les subsistances. J'expédie l'ordre à M. de Carpelan d'envoyer les troupes qu'il a à son frère en Carélie. Faites bien des compliments au lieutenant-colonel Gripenberg. Voilà un bien brave homme, et qui s'est distingué d'une manière bien honorable. J'ai reçu un livre publié par la comtesse de la Motte,

qui est la chose la plus terrible et la plus scandaleuse contre cette pauvre reine de France, qui vient de perdre le dauphin. Adieu, mon cher Stedingk ; je vous souhaite bien du succès.

LETTRE DU ROI A M. DE STEDINGK.

Likala, le 15 juillet 1789

Nos troupes sont d'une consistance et d'un courage merveilleux. Je les ai vues à Uddismalm conduire leurs camarades blessés aux chirurgiens, retourner après cela tranquillement au feu, qui dura cinq heures sans discontinuer. Nous n'avons pas besoin de serre-files, ni de personnes pour les faire avancer. A l'attaque de Likala les gardes ont manœuvré comme au Ladiegardsgerdet à Stockholm. Ils ont gravi une montagne en ligne, faisant feu de deux rangs et alignés comme à l'exercice. Le régiment de Kronoberg, qui les soutenait, a

fait de même : enfin il faut l'avouer, ils se sont comportés comme des gens accoutumés au feu. Notre cavalerie, malgré qu'elle soit un peu lourde, est cependant d'une bravoure exemplaire. Je m'attends maintenant que vous marcherez sur l'ennemi par le chemin de St.-Michel et Christina. Dès que M. de Kaulbars saura que vous vous approchez, il vous prêtera la main pour aller à Davidstad, et Vilmanstrand. Je souhaite que vous y mettiez la plus grande célérité. Quelques notions que vous puissiez en avoir, j'ai bien de la peine à me figurer que MM. de Reuterfelt et de Schultz aient plus de trois mille hommes à Randasalmi. Je commence à être tellement fait à l'amplification que les Russes ont le talent d'employer pour agrandir leurs forces, que je ne crois plus à la moitié de ce qu'on en dit. Nous en avons été dupes ici, mais nous ne le serons plus. Vous verrez par l'imprimé ci-joint, l'horrible confusion où va tomber la France. Voilà l'effet des conseils d'un ministre démocrate, citoyen d'une petite république, et qui croit que l'empire français peut être gouverné par les mêmes principes que la ville de Genève : principes qui cependant l'ont bouleversée elle-même. Le vieux Laudon, couvert des lauriers, qu'il arracha de

la tête triomphante du grand Frédéric, vient d'être trois fois battu par les Turcs. Il a tout d'un coup abandonné la Croatie, et s'est jeté par une marche forcée en Esclavonie. Le maréchal Haddick n'a guère été plus heureux à une reconnaissance où il a eu un cheval tué sous lui, et a pensé être pris. On assure encore qu'un autre général de l'empereur a eu un échec si considérable, qu'il a été défendu, sous peine de la vie, d'en parler. Le Grand Seigneur, dit-on, ira à l'armée; la neutralité du Danemark est sûre, et notre flotte, forte de vingt et un vaisseaux de ligne et de douze grosses frégates, est sortie avec un bon vent le 6 de ce mois, sous les ordres de mon frère. Comment se porte Morian? Faites-lui bien mes compliments, donnez-moi bientôt de bonnes nouvelles, et ne doutez pas de mes sentiments pour vous.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Parkumaeki, ce 28 juillet 1789.

SIRE,

Les troupes de Votre Majesté que j'ai l'honneur de commander, ont emporté hier une victoire complète sur celles du baron Schultz, postées à Puoiko-bro et Parkumaeki. Je me mis en mouvement avant-hier au soir. Le major Gahn, avec ma grosse artillerie suivit le grand chemin de Randasalmi à Puoiko-bro. Un capitaine avec deux cents hommes eut ordre de passer un gué qui m'était connu sur la droite des ennemis, et y faire une fausse attaque : moi-même je marchais avec envi-

ron deux mille hommes, par des chemins détournés et presque impraticables, par le village de Hildula; tournant la gauche des ennemis et portant avec moi (au pied de la lettre) quatre petites pièces de campagne; je fis en même temps attaquer Laita Silda par les chaloupes canonnières. Ma marche fut lente et pénible; je passais des chemins où cent hommes auraient pu m'arrêter, mais grâce à la Providence et au baron Schultz, je n'y trouvai de résistance qu'à un quart de lieue d'ici, et l'ennemi fut tourné complétement. Près de ce village étaient campés un bataillon de grenadiers et trois compagnies de chasseurs. Près de Puoiko-bro étaient le baron de Schultz et le lieutenant colonel Toll avec deux compagnies de chasseurs, de manière que toutes les forces des ennemis montaient à onze ou douze cents hommes. Les Cosaques qui avaient observé ma marche, trompés par l'allongement nécessaire de ma colonne, avaient rapporté que je marchais avec trois mille hommes par les bois. Cette nouvelle fit perdre la tête au baron de Schultz; il donna ordre de se défendre chacun dans son poste jusqu'à l'extrémité; et ces ordres furent bientôt exécutés; l'ennemi occupa ce village et le village attenant, qui sont situés

sur des hauteurs ; et nous trouvâmes une résistance si opiniâtre, que le régiment d'Oster-Bottn plia malgré tous mes efforts et ceux des officiers. Le lieutenant colonel Nummers et plusieurs officiers de ce régiment étaient tombés dangereusement malades à Jorois. Le major, comte Oxentjerna, et quelques autres officiers furent blessés au commencement de l'affaire. Je crus un instant l'affaire perdue ; mais resta de vaincre ou de périr, et secondé par mes braves officiers, notre opiniâtreté l'emporta sur celle des ennemis, qui prirent la fuite, nous abandonnant leur camp, leurs canons, une prodigieuse quantité d'équipages, enfin tout ce qu'ils avaient. Si j'avais eu un peu plus de cavalerie, il n'en serait pas échappé un homme, j'avais déjà fait plusieurs charges sur l'ennemi et même sur le village, de manière qu'ils étaient sur les dents. En attendant, le major Gahn avance contre Puoikolemo à trois quarts de lieue d'ici. L'ennemi qui se voyait attaqué en front et à dos, prit le parti d'évacuer Puoiko et de se retirer sur ce village, mais il était pris, et le major Gahn fit rétablir le pont de Puoiko, et poursuivit vivement. Le baron de Schultz prit la fuite et se jeta dans un marais, d'où cependant il a trouvé moyen de s'é-

chapper à l'aide des paysans et des Cosaques. Le lieutenant-colonel russe *Foll* se défendit longtemps, quoiqu'il n'y avait pas de possibilité d'échapper, et ne se rendit que lorsqu'il ne lui restait plus un homme de son artillerie. Plein d'admiration pour sa valeur et pour sa conduite, je l'ai traité, lui et ses officiers, avec la plus grande distinction, et je leur ai fait rendre tous leurs effets. Votre Majesté, j'en suis sûr, pardonnera au désordre qui règne dans ma lettre. Je n'en puis plus. Il faut, Sire, que je vous aime autant que je le fais, pour pouvoir soutenir les fatigues et les peines de toutes espèces que j'endure. Quant aux dangers, depuis la journée d'hier, où je n'ai pas eu une égratignure, je me crois invulnérable.

Je suis, etc.

CURT V. STEDINGK.

LETTRE DU ROI A M. DE STEDINGK.

Au camp de Varala, le 25 juillet 1789.

Le major Enchjelm est arrivé hier, mon cher Stedingk, et m'a apporté les bonnes et glorieuses nouvelles dont vous l'aviez chargé pour moi : ce n'est donc plus le malheureux Stedingk qu'on doit vous appeler, c'est le victorieux, et cela à d'autant plus juste titre, que vous êtes les premier, après le comte de Stenbock, qui enrichissez mon arsenal de trophées. Vous avez sauvé le Savolax, et vous avez imprimé à mes ennemis la terreur qu'ils avaient portée dans nos provinces. Vous nommer major-général, après un exploit si bril-

lant, c'est moins vous récompenser que vous mettre à même d'acquérir une nouvelle gloire. Si je n'ai pu répondre à vos deux lettres, c'est que j'ai été occupé ces jours-ci, et bien désagréablement. Depuis le succès brillant de mes affaires, et venant encore de reprendre Hoegfors, les fautes ou les malheurs étranges du général K.... auraient pensé me perdre avec toute l'armée, sans la faute des ennemis et la promptitude de nos manœuvres. Je n'ai ni le temps, ni le cœur de vous en faire le détail, mais je vous l'enverrai. J'attends un renfort de Suède sous les ordres de Taube, et qui sera porté à 17,000 hommes d'infanterie, ainsi je ne m'inquiète pas infiniment de l'embarras survenu, puisque je vais par Hoegfors pénétrer sans difficulté dans le pays ennemi, et je regarde même cette position comme avantageuse dans ce moment, puisqu'elle occupe l'ennemi et vous laisse les bras libres.

Vous avez été trop bon et trop galant, peut-être, de rendre aux officiers russes leurs équipages que vous auriez pu partager à vos troupes. Les Russes n'en usent pas ainsi. Ils brûlent de gaieté de cœur les maisons des particuliers, ils tirent sur mes trompettes, et ils dévastent inutilement les pays

par où ils passent. Au reste, l'impératrice me refusant jusqu'au titre de roi, comme elle vient de le faire par le manifeste de M. de Mouskin, il me semble qu'il faut bannir ces galanteries des guerres de chevalier, et des Anglais contre les Français. Après cette sortie, je dirai pourtant que peut-être, à votre place, j'aurais fait comme vous. Si la galanterie n'eût pas été méritée de leur part, elle eût été digne de moi. Examinez bien les papiers du général Schultz; peut-être y trouverez vous beaucoup d'éclaircissements et de vérités, et même sur l'affaire de Hastfer. En attendant de l'argent de Stockholm, je vous en enverrai de ma caisse particulière, dès qu'elle m'arrivera de Kymmenegärd, où je l'avais fait transporter avec mes voitures. Adieu, mon cher Stedingk. Nous avons fait chanter le *Te Deum* pour votre victoire, et elle va être célébrée dans toute la Suède.

LETTRE DU ROI A M. DE STEDINGK.

Kymmenegärd, le 29 juillet 1789.

J'ai reçu votre lettre du 24 juillet. A la manière dont vous y allez, je ne saurai bientôt quelles récompenses vous donner. Vous battrez les Russes plus facilement que vous ne leur apprendrez à vivre. Envoyez-moi une seconde liste pour vos officiers; j'ai perdu la première. Tous les renforts sont partis de Stockholm; il n'y a que le vent contraire qui les retarde. Je vous envoie de l'argent avec ce même courrier. Nous avons, l'ennemi et moi, chacun un bout du pont de Verele. Il faudra voir combien cela durera. Je vous en-

voie des jetons d'argent que j'ai fait frapper pour les distribuer aux soldats et aux bas officiers qui ont fait quelque acte de valeur. Veuillez y mettre beaucoup de sobriété, pour y attacher plus de prix. Lorsque, dorénavant, vous m'enverrez des courriers pour annoncer vos victoires, ayez soin, en même temps, de me mander si ces officiers se sont distingués eux-mêmes et s'ils ont mérité la croix. J'ai été incertain là-dessus à l'égard de celui que j'ai reçu. Je vous envoie copie de la relation officielle du général Michelson, de l'affaire de Kyro. Elle fait honneur à nos troupes. Cette relation n'a pas été surprise et je l'ai reçue par la voie ordinaire.

Les choses en France vont de mal en pis. Les gardes françaises et même les gardes du corps, ont fait une déclaration dans le goût de celle que fit l'armée finoise l'année dernière. On a cassé des gardes du corps. Le roi fait marcher toutes les troupes allemandes vers Paris et Versailles. Le maréchal de Broglie a été déclaré généralissime; avec tout cela on ne sait pas quel parti le roi prendra. Tantôt il suit les avis des princes ou de la reine, et tantôt ceux de M. de Necker. Le pis, dans ces occasions désespérées, est de ne

pas prendre de parti du tout, et c'est ce qui paraît que le roi de France fera. Tout cela me fait de la peine. Quoiqu'on m'ait abandonné, moi le plus ancien allié de la France, à la merci de mes ennemis, je ne puis quitter l'habitude de m'intéresser à ce pays et à son roi. Un sentiment entretenu pendant quarante-trois ans ne s'efface pas si vite. Adieu, mon cher Stedingk. Croyez que quelques désagréments qu'il y ait dans votre situation, il est plus heureux de combattre et d'acquérir de la gloire en Savolax que d'être à Paris dans ce moment.

LETTRE DU ROI A M. DE STEDINGK.

Kymmenegård, le 3 août 1789.

J'ai donné des ordres pour vos munitions et pour tout ce que vous avez demandé au comte d'Ehrensvaerd. Ici tout est tranquille. J'attends à tout moment mon renfort de Suède. La France se bouleverse de plus en plus. M. de Necker exilé, M. de Breteuil, principal ministre et président du conseil des finances, le maréchal de Broglie, ministre de la guerre, le duc de Lavauguyon, ministre des affaires étrangères, et un nouveau contrôleur général dant j'ai oublié le nom obscur. Avec tout cela, une émeute affreuse à Paris, le

feu aux quatre coins de la ville, l'arsenal pillé et les armes entre les mains du peuple, le tocsin de Nôtre-Dame sonne sur les troupes du roi, les Allemands campent au Champ de Mars, livrant bataille dans la ville où il y a eu beaucoup de monde tué: voilà ce que nous apprenons aujourd'hui par la poste. Je ne sais ce qui s'est passé aux états généraux à Versailles; c'était le moment du départ du courrier. Je crains bien qu'il n'y ait eu des scènes sanglantes, car les gardes françaises et même les gardes du corps sont démocrates. Voilà ce qu'on fait dans la délicieuse France; voilà le fruit de la faiblesse et de l'irrésolution. Adieu, portez-vous bien! J'espère bientôt vous consoler par de bonnes nouvelles. En attendant, tenez le général Schultz cerné, et ne vous laissez pas effrayer par les cent mille rapports qu'on vous fera. Lorsque mes renforts seront arrivés, j'aurai 20,000 hommes de bonne et nouvelle infanterie.

LETTRE DU ROI A M. DE STEDINGK.

Kymmenegärd, le 7 août 1789.

N'ayant pas de nouvelles à vous mander d'ici, je puis au moins vous donner celles que je viens de recevoir de la victoire de mon frère sur la flotte russe, sortie de Cronstadt, qu'il a remportée, le 26 juillet, à 12 lieues sud-ouest de l'île d'Oland. Il me mande qu'ayant signalé la flotte, le 25 juillet au matin, il l'avait vue se ranger en bataille, mais que le vent et le gros temps l'empêchèrent de l'attaquer. Il la vit toute la nuit jusqu'au lendemain 26 à une heure et demie, le duc

engagea la bataille avec son arrière-garde qui se trouvait à la hauteur de l'ennemi, et après six heures de combat, et que quatre vaisseaux russes furent désemparés, le désordre se mit dans leur flotte, et elle prit la fuite. Mon frère la poursuit à toutes voiles. C'est en la poursuivant qu'il m'écrit, et finit par me faire espérer de plus grandes nouvelles. Sa lettre est datée « du vaisseau amiral Gustave III, chassant la flotte russe entre la Courlande et l'Oland. » Cette nouvelle est arrivée à Stockholm six heures après celle de votre victoire de Parkumaeki. J'apprends par un courrier de Hangoe, l'arrivée des galères et du premier transport de mes renforts de Suède. Puissiez-vous vous maintenir encore quinze jours, et tout prendra une face nouvelle. Vous ne sauriez croire l'effet que vos succès ont produit ici sur l'armée. Vous ferez chanter le *Te Deum* chez vous, comme je le ferai demain ici.

Je viens de réjouir le général suédois : Je vais affliger le colonel français attaché à la reine et à la France; rien de plus affreux que ce qui s'y est passé du 12 au 15 juillet: les Invalides forcés, le canon et les armes employés contre la Bastille: cette forteresse prise

d'assaut, le gouverneur, M. de Launey, traîné par la populace à la place de Grève, décapité, sa tête portée en triomphe autour de la ville, le même traitement fait au prévôt des marchands, la formation d'une milice bourgeoise de 48,000 hommes, les gardes françaises et suisses réunis avec le peuple; M. de Lafayette proclamé commandant général de la milice parisienne, les cocardes bleues et rouges arborées au lieu des blanches, les États déclarant les ministres du roi et les agents civils et militaires de l'autorité responsables à la nation; le roi, enfin, seul, accompagné de Monsieur et du comte d'Artois, allant à pied, sans suite, au milieu de l'assemblée des États, faire presque amende honorable, et demander leurs secours pour apaiser les troubles; voilà ce qui s'est passé, et voilà comment la faiblesse, l'incertitude et une imprudente violence vont renverser le trône de Louis XVI. Des lettres de Hollande disent que Necker est rappelé. Je suis encore si affecté de ces nouvelles, que je crains que ma lettre ne s'en ressente. Adieu, mon cher Stedingk. J'attends avec crainte et impatience de vos nouvelles; mais si vous avez des revers, souvenez-vous qu'après votre retraite de Saint-Mi-

chel, vous avez battu les Russes à Parkumaeki, et que dans peu je vous dégagerai, pour la seconde fois, ce que j'espère pourtant n'avoir pas besoin de faire.

LETTRE DE M. STEDINGK AU ROI.

Aholax, ce 18 août 1789.

SIRE,

J'avais donné ordre depuis huit jours au colonel Gripenberg d'attaquer Pumala. Je croyais le moment favorable, puisque l'ennemi a eu l'imprudence de faire venir toutes ses galères ici. L'entreprise a manqué, mais elle est honorable et glorieuse. Nous avons fait des prisonniers, et enlevé deux obus de métal de huit livres aux ennemis, avec tout leur attirail et munitions. J'envoie les deux relations de monsieur de Gripenberg en original, à Votre Majesté. La perte des

ennemis doit être considérable, mais leurs ressources le sont aussi. Nous avons déjà détruit au delà de quatre mille hommes des troupes ennemies dans cette campagne, tués, blessés et prisonniers, et nous les voyons toujours remplacés par un nombre plus considérable. C'est la tête de l'hydre. Ce n'est pas de même avec nous, nous nous affaiblissons tous les jours, même par nos succès.

Je suis, etc.

CURT V. STEDINGK.

LETTRE DU ROI A M. DE STEDINGK.

Kymmenegård, le 25 août 1789.

Je ne dois pas vous laisser ignorer ce qui s'est passé ici. La flottille russe attaqua la mienne sous les ordres du comte d'Ehrensvaerd, hier, à dix heures du matin, et la bataille dura jusqu'à neuf heures du soir sans discontinuer. J'étais alternativement dans ma chaloupe, et sur un rocher qui couvrait notre aile droite. A sept heures l'escadre russe, venant d'Aspoe, et plus forte du double que la nôtre, était battue ; trois vaisseaux pris sous mes yeux, et le reste fuyant dans la plus grande confusion. — Les détroits qu'on avait

fermés avec des bateaux coulés, devaient empêcher l'autre escadre ennemie d'avancer sur nous, mais vers ce temps elle eut l'adresse ou le bonheur de passer les endroits fermés. Nous n'avons plus de munitions, deux de nos vaisseaux ont donné sur des fonds, et il a fallu abandonner nos prises. La nuit a séparé les combattants. Ne pouvant ainsi avancer de ce côté, je vais porter à votre secours toutes les forces qui m'arrivent de Suède. Ainsi tenez-vous ferme. Le 14 septembre je serai chez vous avec plus de dix mille hommes d'infanterie; je fais tous les arrangements nécessaires pour cela. Je vous demande le secret. Vous en sentez l'importance.

Que dites-vous des troubles affreux de Paris et de la France? Ce sont les proscriptions de Sylla. Voilà le baron de Besenval, le duc de Lavauguyon, et le prince de Lambesc entre les mains du peuple, et le vieux maréchal de Noailles massacré dans son château.

LETTRE DU ROI A M. DE STEDINGK.

Lovisa, le 19 septembre 1789.

Je vous ai écrit avant-hier, mon cher Stedingk, il ne s'est rien passé depuis. Le prince de Nassau s'est avancé hier avec sa flottille, jusqu'à Kungshamn. La grande flotte russe est devant Porkala, et le baron d'Armfelt a débarqué aujourd'hui à Strômsby avec 8,000 hommes. Ma flottille sera prête à sortir mercredi. Je ne crains guère celle du prince de Nassau. La tempête affreuse qu'il fait, et qui, selon l'expérience dans ces parages, durera quelques jours, le rend inactif, quels que soient ses projets. Cependant ce mouvement me

fait croire que le détachement qu'on disait envoyé contre vous, ou n'est pas aussi considérable qu'on le supposait, ou n'existe pas du tout, et que c'est un faux bruit que l'ennemi a fait répandre pour nous dégarnir ici. En tout cas, veillez à n'être pas surpris, et défendez le pays le plus que vous pourrez, en attendant que dans peu je puisse tenter une diversion.

LETTRE DU ROI A M. DE STEDINGK.

Lovisa, le 2 octobre 1789.

Une indisposition qui m'a retenu au lit pendant deux jours, m'a empêché de répondre plus tôt à deux lettres que j'ai reçues de vous. Je vois avec plaisir, mon cher Stedingk, que vous vous maintenez encore dans votre poste. Je suis absolument de votre avis qu'il faut prendre vos quartiers de cantonnement, et même vos quartiers d'hiver, dans le pays ennemi. Je vous ordonne donc de vous en occuper, et de faire cantonner et hiverner vos troupes aussitôt que vous le croirez favorable. Votre aile droite sera renforcée par les brigades

Dalécarlienne et Vermlandaise, dès qu'elles pourront quitter les rives d'Ingo et de Baresund qu'elles défendent contre les Russes, qui voulaient y faire des descentes pour brûler nos vaisseaux de transport. J'espère vous retrouver bientôt en bonne santé et en bonne humeur, et vous assurer de bouche, combien je suis votre affectionné ami.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Aholax, ce 10 octobre 1789.

SIRE,

M. Remskj Korsakoff, pour son coup d'essai a fait un coup de maître. La surprise que je craignais tant, vu la composition des troupes sous mes ordres, a eu lieu hier à deux heures après dîner, par un temps clair et superbe. L'ennemi qui n'avait pas bougé depuis quinze jours, commença par jeter des bombes vers midi, pour faire baisser la tête à nos sentinelles, en quoi il réussit parfaitement. Deux cents hommes étaient de garde aux batteries sur tout le front de Laita Silda, et un ba-

taillon du régiment de Bjorneborg campait à 250 pas des batteries de la gauche où se fit l'attaque. A la droite deux cents chasseurs étaient baraqués. J'avais été aux batteries un peu avant les deux heures, et trouvant peu d'officiers au bataillon de Bjorneborg, qui par surcroît étaient presque tous des enfants, j'en fus alarmé, et j'allai à toute bride au camp du régiment de Bjorneborg, qui était campé à un demi-quart de lieue de là, pour lui faire prendre les armes, de même qu'au régiment d'Osterbothnie. Les coups de fusil commençaient au même instant, et déjà la batterie de la gauche était emportée, où il y avait trois canons, deux de trois et un de six livres qui enfilaient le port. Cette expédition avait été faite par cinquante chasseurs en deux bateaux, qui abordèrent sur le flanc gauche de la batterie et grimpèrent la hauteur rude et escarpée sur laquelle elle est assise. La garde qui devait en défendre l'approche lâcha le pied, et on ne tira pas un coup de canon de la batterie. Les ennemis tournèrent aussitôt un pont qu'ils avaient construit à la sourdine, et passant dans le plus bel ordre bordèrent toute la hauteur de la gauche, et se servirent contre nous de notre propre canon. Les

batteries de la droite, qui prenaient l'ennemi en flanc et en revers au passage du pont, et au bas de la montagne de la gauche jouèrent pendant quelque temps, mais voyant l'ennemi passer en foule, nonobstant leur feu, et étant fort incommodé par le feu supérieur des batteries ennemies, l'officier retira le canon et le mit à couvert. Tout paraissait perdu. L'ennemi fit la faute de ne pas profiter assez de ses premiers succès. Les troupes arrivèrent au trot et chargèrent l'ennemi à la débandade avec la baïonnette en poussant de grands cris. Nous reprîmes la hauteur de la gauche et nos batteries. L'ennemi prit la fuite, et nous reprîmes nos canons sous le feu de vingt pièces de canon à bout portant. Les ennemis ont laissé trois cents hommes sur la place, dont quinze officiers. Les ennemis ont eu beaucoup de monde de blessé, à en juger par les gémissements que nous avons entendus toute la nuit, et par le nombre de chariots qui allèrent entre Nyslott et Laita Silda.

Je suis, etc.

CURT V. STEDINGK.

LETTRE DU ROI A M. DE STEDINGK.

Lovisa, le 14 octobre 1789.

Je viens, mon cher Stedingk, de recevoir votre lettre du 10; je me hâte de vous renvoyer le courrier et je pars pour vous rencontrer demain. J'ai ordonné au bataillon d'Ionkoping de marcher à St-Michel, afin que celui d'Elfsborg puisse vous renforcer. Le pont d'Anjala ayant été rompu par nous, et les Russes s'étant retirés de ce poste, j'ai pu détacher ces troupes du comte de Meyerfelt, mais il ne pourra être à St-Michel que le 29 de ce mois, ayant dix-huit lieues de marche à faire et des chevaux harassés. Je suis bien aise que vous ayez

repoussé l'ennemi, et je souhaite fort que vous mettiez tous vos soins à vous maintenir dans son pays. J'ai lieu de croire que la saison mettra fin aux projets du S^r^ Korsakov, qui, je crois, est frère d'un des anciens favoris de l'impératrice. Comme les gelées commencent, j'espère qu'il ne pourra rien effectuer davantage. Il est assez extraordinaire que les Russes aient surpris une batterie en plein jour, et qu'ils l'aient attaquée à une heure où tout est en vue. Voilà comme ils firent leur attaque sur Hervekoski. Cependant vous avez eu la gloire de les repousser; ne vous arrêtez pas en si beau chemin, et soutenez la besogne jusqu'au bout, comme je le ferai de mon côté. Je suis persuadé qu'en soutenant encore une campagne, la paix sera avantageuse comme elle l'eût été sans cette malheureuse bataille du 24. J'espère avoir bientôt le plaisir de vous voir et de vous assurer de bouche de mon amitié.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Pardala, ce 10 décembre 1789.

SIRE,

Il vient de m'arriver un revenant de Pétersbourg; ce M. Kobin qui avait été blessé et fait prisonnier à l'affaire de Parkumaeki, a été relâché sur sa parole de ne point servir, pendant cette guerre, contre la Russie ou contre ses alliés. Il doit cette faveur au comte d'Osterman et au prince de Nassau, qui l'a chargé, de même que la princesse Fée, d'aller me trouver et de me dire bien des belles choses de leur part; ce prince est en grande faveur à Pétersbourg depuis l'affaire du 24 août.

Tous les soldats et matelots qui ont assisté à cette affaire ont eu une médaille de la grandeur d'une pièce de 32 schellings, qu'ils portent à la boutonnière avec un ruban rayé jaune et noir. L'impératrice est prodigue de récompenses envers les officiers et les troupes qui servent contre l'armée de Votre Majesté; les moindres actions sont récompensées comme de grands faits d'armes, de manière que cela donne beaucoup de jalousie à l'armée qui sert contre les Turcs, qui n'est pas si bien traitée, quoique commandée par le favori. Il n'est question à Pétersbourg que de grand armements; on veut frapper de grands coups la campagne prochaine en Finlande, pour terminer une guerre qui commence à leur peser. On fait revenir une division de l'armée qui sert contre les Turcs, qu'on regarde comme aux abois; mais on dit en même temps que la peste, qui fait de grands ravages dans l'armée turque, empêche toute opération ultérieure de ce côté-là tant qu'elle dure. On soupire tout bas après la paix; mais on ne croit pas Votre Majesté disposée à la faire dans l'espérance d'entraîner la Prusse en cette guerre, ce qu'on redoute fort. L'argent est rare à Pétersbourg et ne s'obtient qu'en payant un agio considérable-

mais les billets de banque circulent en abondance, et, malgré la cherté des vivres et des marchandises, le luxe va son train. Une nouvelle conscription dans tout l'empire doit produire quatre-vingt mille recrues pour le mois de janvier prochain. Il n'a pas été question de la moindre révolution à Pétersbourg. Le peuple y est dans l'ivresse des succès de l'invincible Catherine contre les Turcs. L'impératrice a été indisposée pendant quelque temps, et ne quitte guère son appartement. La grande duchesse attire sur elle les regards du public, et se voit appelée à la succession par les vœux secrets de l'armée et des grands de l'empire. Les troupes qui ont filé vers Pétersbourg ont été mises dans des quartiers d'hiver commodes et fort étendus même jusqu'à dix lieues au delà de Pétersbourg. De ce nombre est un beau régiment de cavalerie qu'Itobin y a vu passer ; les gardes qui sont revenus avec l'escadre du prince de Nassau, sont fort amaigris et fort blêmes de leur campagne, composés d'ailleurs d'hommes faibles et de recrues.

Ce bulletin qui n'est pas encore fini vient d'être interrompu de la manière du monde la plus agréable ; un extra-poste m'apporte la lettre de Votre Majesté du 25 novembre. C'est la première que

j'ai reçue depuis son départ du Savolax, et elle m'a fait plaisir comme si c'était la première que j'avais reçue d'elle de ma vie. Je ne sais ce que je dois y admirer le plus, ou la bonté de Votre Majesté, ou la justesse de ses raisonnements, ou le charme de son éloquence.

Sans doute, Sire, il est glorieux de vivre dans l'histoire, et en s'attachant sur les pas de Votre Majesté, on peut espérer de passer à la postérité, comme la bordure d'un beau tableau qu'elle enserre; mais de même que les grands exploits, l'histoire expose les grands revers, et un jour a souvent terni cinquante années de gloire; il suffit à la mienne que Votre Majesté soit contente de moi. L'éloge de la bouche d'un grand homme fait taire l'envie et les détracteurs, c'est le *quos ego* de Neptune.

Je suis occupé en ce moment à passer les troupes en revue. Le temps ne permet pas encore de penser à Pumala.

Je suis, etc.

CURT V. STEDINGK.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Pardala, ce 18 décembre 1789.

SIRE,

M. de Jaegerhorn est gros de projets, il veut que je les appuie auprès de Votre Majesté à laquelle il m'a dit les avoir envoyés dès le mois d'octobre. Je me souviens de Descartes qui ne demandait que de la matière et du vide, pour créer un monde. Le grand art à la guerre consiste à saisir les occasions, il faut toujours être prêt à tout et la lance en arrêt, comme on nous peint les preux chevaliers de jadis dans les carrefours ou sur les ponts-levis de leurs châteaux. Votre Majesté connaît trop

bien son armée, l'étendue des quartiers qu'elle occupe, pour croire à la célérité, le secret, la combinaison des moyens, le concours de toutes les parties que demande un projet de la nature de celui de Jaegerhorn.

Je suis revenu malade de St-Michel, où j'ai passé le régiment de Ionkoeping en revue; mais comme je n'ai ni médecin ni remèdes, j'espère guérir bientôt.

Je suis, etc.

CURT V. STEDINGK.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Saint-Michel, ce 10 février 1790.

SIRE,

M. de Jaegerhorn est arrivé ici le 5 et m'a remis la lettre que Votre Majesté m'a fait la grâce de m'écrire le 20 janvier. Je vous proteste, Sire, que je suis sans rancune envers qui que ce soit. Mon cœur n'est point fait pour haïr. Si j'ai eu des ennemis, Votre Majesté m'a prouvé qu'ils n'ont pas pu me nuire auprès d'elle. C'est une obligation que je leur ai, et qui sert bien Votre Majesté est sûr de ma reconnaissance et de mon amitié.

Il faut tenter la fortune à la guerre, sans s'y

abandonner, et ne pas se livrer tellement à un projet qu'on ne puisse pas en prendre un autre. Celui de Votre Majesté est sage et bien conçu; Wilmanstrand est un point central pour les ennemis, il n'y a que des raisons majeures qui l'ont pu faire négliger par les généraux de Votre Majesté.

Il ne l'a jamais été par les ennemis; si l'on s'en empare, cela sera beaucoup de gagné; si on le manque il faut espérer qu'on pourra se soutenir au delà des défilés qui sont bien difficiles à franchir pendant l'été; mais Votre Majesté est trop clairvoyante pour ne pas voir tout ce qui peut déranger une surprise de cette nature faite de si loin (car il y a huit lieues d'ici *) dans un pays et dans un climat comme celui-ci. J'en demande pardon aux mânes des grands rois que Votre Majesté me cite, mais aucun d'eux n'a rien fait d'aussi hardi, cela n'en est que plus tentant; cependant une chute de neige, un déserteur instruit, une indiscrétion parmi dix ou douze personnes qui sont dans le secret, un froid de 32 degrés, comme nous en avons quelquefois, peuvent tout gâter.

* Vingt-quatre lieues de France.

La plus grande difficulté qui se trouve aux opérations d'hiver en ce pays-ci, c'est le manque de villages et de maisons, et l'extrême besoin qu'on en a.

Quoi qu'il arrive, la présence de Votre Majesté lèvera des obstacles, et nous fera tenter l'impossible. Tout ce dont je la supplie très-humblement, c'est de ne point regarder la surprise de Wilmanstrand comme assurée, et de ne pas trop compter sur la fortune et sur la faiblesse des ennemis. C'est le propre des grands hommes de croire tout possible ; l'ardeur de Gustave-Adolphe avait besoin d'être tempérée par la glace de son chancelier, et il est aussi agréable de gagner plus qu'on n'a compté, que le contraire est fâcheux.

On dit, Sire, qu'on va rayer du tableau tous les officiers français qui ne rejoignent pas leur corps au mois de mars prochain. Si ce malheur m'arrive, je perdrai 18,000 francs de revenu, et le fruit de vingt années de service. Il n'y a rien, Sire, que je ne consente à perdre pour un maître chéri, mais au moment de perdre mon existence en France, mon cœur gémit; j'étais fier du titre de Français que j'avais acquis, en l'unissant à celui de Suédois; faut-il donc que ce ne soit plus une

même chose! Et vous-même, Sire, n'y a-t-il plus rien dans votre cœur qui plaide pour cette belle France, quoiqu'elle ait à présent le transport au cerveau; hélas, je l'aime encore assez pour aller me noyer avec elle, si mon devoir et mon attachement pour Votre Majesté ne me retenaient aux lieux où je suis.

Je suis, etc.

CURT V. STEDINGK.

LETTRE DU ROI A M. DE STEDINGK.

Stockholm, ce 2 mars 1790.

Je vois par vos lettres et les rapports du comte de Hamilton, que les ennemis se renforcent du côté de *Pumala*. Je ne crois pas que c'est crainte de notre attaque, mais que c'est de ce côté-là que la campagne doit s'ouvrir, quoique je doute qu'ils pensent à la commencer avant le départ des neiges et des glaces, d'autant plus que, selon les avis de Pétersbourg, les commandements des armées viennent d'être décidés. Le comte de Soltikoff, que vous avez connu à Spa, commandera contre nous, ayant sous ses ordres le prince d'Anhalt Bern-

bourg et le général Igelstrom. Le prince de Nassau commande la flottille, ayant avec lui un corps de troupes séparé sous le général Numsen, et tout cela indépendant de M. de Soltikoff. Vous jugez combien un commandement ainsi séparé doit nuire au succès des opérations. De là je présume aussi que Soltikoff agira vers le Savolax et ses cantons, et que le prince de Nassau suivra la côte. Mais les généraux qui doivent commander, sont encore à l'armée du prince Potemkin ; ainsi il leur faudra du temps pour venir, et l'armada du prince de Nassau ne pourra agir avant la belle saison. Si l'ennemi se renforce de votre côté, c'est donc apparemment pour être plus sûr de Pumala ; ou si les mouvements qu'on dit qu'il a faits, et qui l'ont éloigné de Kymmene sont vrais, il paraît que c'est pour tirer ses troupes plus près de Pétersbourg, afin d'être à portée d'en détacher en Livonie, où les mouvements du roi de Prusse donnent de l'inquiétude. D'ailleurs ils n'auront pas de renfort, le prince Potemkin ayant non-seulement refusé de détacher un seul régiment de son armée, mais demandant encore de nouveaux secours pour lui-même.

Toutes ces considérations, et encore d'autres

que je ne puis vous communiquer en ce moment, m'affermissent dans la résolution de précipiter l'ouverture de la campagne, et de prévenir, par une attaque brusque, le rassemblement des forces ennemies. Je vous exhorte donc à mettre tous vos soins à cet objet; comme il y a eu un peu de contradiction dans les rapports de Savolax et de Borgo, j'envoie le baron Otto de Wrede pour m'éclaircir entièrement. J'espère qu'il me rapportera des connaissances parfaites de tout, après lesquelles je volerai pour vous joindre. Les affaires de l'Empereur s'embrouillent de plus en plus, et celles de la France vont encore plus mal. On a encore fait faire à ce pauvre roi une démarche fausse et honteuse, qui ne le délivrera pas plus de sa prison, et qui achève de lui faire perdre le peu de considération dont il jouissait parmi le petit nombre de partisans qui lui restait, et qui l'a totalement abandonné. Je gémis comme vous sur le sort de cette pauvre France, et je vous assure que mes anciens sentiments ne sont pas éteints; mais je les conserve au roi de France, à la France, et non pas plus au roi des Français qu'à l'assemblée démagogue du soi-disant peuple français, qui n'est qu'un peuple de cannibales. Pour ce qui

vous regarde personnellement dans ce pays, vous n'avez encore rien à craindre de votre absence; ce qu'on vous a écrit n'est pas vrai. On n'a encore rien statué sur les régiments allemands, et j'écris à mon ambassadeur de veiller à vos intérêts pendant que vous veillez aux miens. Mais quand même ces régiments ne seraient pas supprimés, il faudra vous attendre à un long retard de payement, les finances étant dans le plus affreux désordre. Vous vous plaignez de n'avoir pas eu part de mes desseins, lorsque j'eus le plaisir de vous voir cet automne; mais le plan n'a été formé qu'après mon retour à Borgo, et il était nécessaire de concentrer la formation des magasins dans un seul endroit, pour que les prix ne fussent pas enchéris par plus de concurrents. Le faible hiver que nous avons eu a sans doute retardé les transports, et c'est l'article des foins qui est le plus embarrassant. Ne peut-on pas nourrir les chevaux en Savolax avec du blé; comme les Iswoïschiki russes nourrissent les leurs à Pétersbourg? Vous savez sans doute la mort du sénateur Stockenstroem; il avait quatre-vingt-douze ans. Les prisonniers de Fredrikshof vont bientôt être jugés; à vue de pays, Haestsko paraît le plus coupable, et Hast-

fer le plus déshonoré. Le baron de Taube est toujours fort mal de sa contusion. Je vais m'informer de la vacance que vous me demandez pour votre chirurgien.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Saint-Michel, ce 10 mars 1788.

SIRE,

L'arrivée du baron de Wrede était, pour moi, ce qu'est l'apparition d'un saint pour un pauvre ermite dans les déserts, une communication avec tout ce qu'il aime et qu'il révère. Votre Majesté, quoique dans un grand éloignement, juge à merveille des événements de ce canton-ci. L'ennemi n'a pas eu le dessein de nous attaquer du côté de Pumala, et, après y avoir rassemblé beaucoup de troupes et s'y être morfondu quelque temps, étant entassé d'une étrange manière, il en a fait filer

une partie au delà du Voxen, ou pour Pétersbourg, ou pour faire la navette, et le reste, qui, d'après mon calcul, ne fait pas deux mille hommes, est à Pumala et aux environs. Dieu veuille que le roi de Prusse, qui est autant intéressé à cette guerre que qui que ce soit, veuille un peu moins aimer ses maîtresses, son repos et son trésor, qu'il se décide à prendre le parti que l'intérêt et l'honneur lui dictent. En tous les cas, le dessein de Votre Majesté de prévenir les ennemis et d'ouvrir la campagne avant le départ des glaces, est conforme à ses véritables intérêts. Le baron de Wrede lui dira ce qui a été fait ici pour remplir les vues de Votre Majesté. Toutes les troupes destinées pour l'expédition seront rendues à Kanyasniami et aux environs, le 21 de ce mois. Nos magasins sont fournis pour environ trois mois; il y a même un peu de fourrage. J'ai pris un arrangement qui nous procurera des chevaux de trait, sans que nous ayons à les nourrir jusqu'à ce qu'on s'en serve. Nous pouvons même compter un peu sur les magasins des ennemis, si l'entreprise réussit. Le moment de son exécution dépend du temps qu'il fera, c'est-à-dire du hasard. Jusqu'à présent, il n'y a eu rien de perdu. Il est tombé plus de neige ces derniers

quinze jours que pendant tout l'hiver, ce qui rend l'entreprise impossible pour le moment. Cela peut changer dans huit jours, plus tôt plus tard, mais, ce que je me fais fort d'assurer, c'est que les glaces, qui sont d'une épaisseur extraordinaire cette année, porteront jusque vers la fin d'avril. Nous avons toute glace d'ici là où nous voulons aller. M. de Wrede m'a fait entendre que la présence de Votre Majesté était nécessaire à Stockholm. Elle l'est partout, s'il m'est permis, Sire, de dire mon avis. Je prendrai la liberté de conseiller à Votre Majesté de ne partir de Stockholm que pour pouvoir être rendu ici vers le 20 ou 25 d'avril, de donner ses ordres à celui qu'elle voudra charger de la tentative projetée de se rendre sur les lieux ici, et de saisir le premier moment favorable pour l'exécuter; si elle réussit il faut qu'au même moment l'armée du Kymenne pénètre dans le pays ennemi, et s'approche de Wilmanstrand en ne laissant qu'un corps d'observation du côté d'Aborforss pour couvrir le Nyland. Si elle manque, ou l'officier chargé de l'entreprise sur Wilmanstrand pourra se maintenir au delà des défilés aux environs de Savitaipal, et en ce cas il faut encore que l'armée du Kymenne l'appuie et le seconde, ou s'il

est obligé de se retirer d'où il est venu, l'armée restera dans ses quartiers. M. de Jaegerhorn croit que, Wilmanstrand pris, Pumala sera évacué, cela ne me paraît pas démontré. Il resterait toujours aux ennemis tout le pays entre le Saimen, le Vuoxen, le Ladoga, et le Puruvesi; c'est plus qu'il ne faut pour se soutenir, quand même on ferait une diversion du côté de Sordevalla, par la Carélie: en tous les cas, jusqu'à la prise de Pumala, il faut laisser des troupes pour contenir l'ennemi à Pumala et à Nyslott. J'attends les ordres de Votre Majesté, et je mettrai mon bonheur à les bien exécuter.

Je suis, etc.

CURT V. STEDINGK.

LETTRE DU ROI A M. DE STEDINGK.

Borgo, le 3 avril 1790.

Je suis arrivé ici, mon cher Stedingk, hier au soir, et je compte aller vous voir mardi ou mercredi. J'espère vous trouver en bonne santé et les glaces sûres, comme vous m'en avez répondu, jusqu'au 24 avril. Badinage à part, je veux voir par moi-même si nous ne pourrons pas déloger ces maudits Moscovites de Pumala. Les arrangements sont pris pour faire une campagne vigoureuse. Comme le baron d'Armfelt sera probablement arrivé, vous appren-

drez de lui les bonnes nouvelles que nous avons de Constantinople. Je n'ose les confier au papier. Je vous prie de ne pas douter de mes sentiments.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Pertimaeki, ce 5 avril 1790.

SIRE,

La lettre de change que Votre Majesté m'a fait la grâce de tirer sur moi est bien loin d'être acquittée, et ne le sera vraisemblablement jamais. De la manière qu'elle y va elle ne laissera rien à faire à ses généraux, mais l'ennemi a fourni au petit nombre des troupes de Votre Majesté qui sont ici, une occasion de signaler leur valeur et aux officiers de se couvrir de gloire.

Je dois avant tout demander très-humblement pardon à Votre Majesté, d'avoir voulu entrepren-

dre une chose qui n'était pas fort raisonnable et très-hasardée, mais l'envie de ne pas rester les bras croisés pendant que d'autres se distinguaient, peut-être aussi la crainte de m'exposer à la critique si je ne me battais pas lorsque d'autres se battent, me fit donner au hasard plus qu'il n'était de mon devoir de le faire; mais l'ennemi, Sire, m'a épargné ce tort en venant m'attaquer, à deux heures ce matin. Cette position est, comme Votre Majesté sait, très-mauvaise, trop étendue pour une petite troupe, embarrassée de mauvais retranchements qui ressemblent aux murs chinois, et qui nous ont fait un mal horrible quand il a fallu en déloger l'ennemi qui s'y était niché. La suite de tout cela fut qu'avant une demi-heure nous fûmes entièrement cernés par les ennemis, et exposés à tout leur feu. Il semblait qu'ils craignaient que quelqu'un de nous ne leur échappât; mais l'intrépidité et le courage des officiers et de la troupe fit avorter ces projets.

Enfin, Sire, je suis flatté au delà de toute expression, de l'honneur de commander à de si braves gens, et, pour leur rendre justice, j'en devrais nommer un grand nombre à Votre Majesté. Je ne dois pas, cependant, passer sous si-

lence, ni le colonel d'Aminoff, mon second ici, ni l'honnête Adlercreutz, qui est toujours de toutes les fêtes *. Grâces à ces messieurs, Votre Majesté conserve encore ce poste, et après quatre heures de combat acharné l'ennemi a été repoussé avec perte et poursuivi. Malheureusement, Sire, il y en a eu deux cents de tués, parmi lesquels douze officiers. Le jeune Konou, qui aura l'honneur de remettre cette lettre à Votre Majesté, est venu de si bonne grâce me donner le conseil, pendant l'action, de charger l'ennemi avec la baïonnette de tous les côtés, que je lui ai promis sur-le-champ qu'il porterait la nouvelle de cette journée à Votre Majesté.

J'aurais besoin, Sire, de quelques médailles pour mes bas officiers et soldats. Votre Majesté n'oubliera pas les officiers, j'en suis sûr. Il ne manque à ces braves gens que l'honneur de combattre sous les yeux de leur bon maître.

Je suis, etc.

CURT V. STEDINGK.

* C'est le même Adlercreutz qui se distingua depuis par la belle défense de la Finlande, en 1808, qui fit la révolution de 1807, contre Gustave IV, qui prit part à la campagne de 1813 et 1814 comme chef d'état-major de la grande armée du Nord de l'Allemagne, commandée par le prince royal de Suède.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Pardala, ce 12 avril 1790.

SIRE,

J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté, par le major d'Utfall, mes idées sur la manière d'attaquer Pumala. La prise de cet endroit me paraît de la plus grande conséquence pour les opérations de cette campagne en ces cantons-ci; elle nous ouvre un bon chemin dans le pays ennemi, facilite toutes nos communications et intercepte celles des ennemis. La capture de tout le canon de ces chaloupes et de tout ce monde serait encore une très-bonne affaire. Je puis me trom-

per, Sire, et vous avez mille fois plus d'esprit que moi, mais il me semble que nous avons trop peu de forces pour les éparpiller ainsi. Au reste, Votre Majesté, comme tous les souverains du monde, est trompée souvent par les états qu'on lui présente, qui ne sont souvent qu'un ouvrage de l'imagination, et la réalité, si elle ne peut lui être agréable, lui reste cachée. C'est un reproche que je n'aurai jamais à me faire, à moins que je ne sois trompé le premier, ce qui peut m'arriver facilement.

Je suis, etc.

CURT V. STEDINGK.

LETTRE DU ROI A M. DE STEDINGK.

Saint-Michel, le 13 avril 1790.

Je vous envoie ce courrier, mon cher Stedingk, pour démêler une obscurité que j'ai cru trouver dans vos deux dernières lettres, et décider de la résolution définitive à prendre. Vous me marquez par votre lettre d'hier, que dans quinze jours l'expédition pourra se faire sur Pumala, et par le plan que vous m'avez envoyé aujourd'hui, vous me marquez que l'affaire pourra se faire quatre jours après l'ordre reçu. Je souhaite donc de savoir si vous comptez les quatre jours après les quinze, ce qui ferait dix-neuf, qui nous mèneront

au 1^er^ mai, ou si après quatre jours d'aujourd'hui vous pouvez attaquer, votre réponse décidera ma résolution définitive que je vous manderai par Utfall et Adlercreutz. Bonjour ! j'attends votre réponse pour régler ma marche.

LETTRE DU ROI A M. DE STEDINGK.

Saint-Michel, le 14 avril 1790.

Après votre lettre reçue, j'ai pris mon parti, qui est motivé surtout par la nécessité de me rendre la semaine prochaine à Sveaborg. Nous marchons cette nuit. Je vous remercie de la carte et de la note, qui nous seront d'un grand secours. Dans six jours le baron d'Armfelt vous secondera pour votre attaque, ou plus tôt même, si vous le voulez; nous ferons notre possible pour vous envoyer les pièces de douze, ainsi que des chirurgiens; et pour des bandages, il doit s'en trouver à Uleaborg, d'où vous pourrez les commander. Je

joins ici vos provisions pour le régiment de Gothembourg ; je souhaite que vous puissiez longtemps posséder ce régiment, et jouir du fruit des travaux que vous avez si courageusement soutenus. Le 15 mars, le traité entre la Prusse et la Pologne a été signé à Varsovie. Tout cela paraît préparer à la guerre. Adieu, mon cher Stedingk, je vous souhaite mille succès, et sur ce, je prie Dieu, etc.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Pardala, ce 15 avril 1790.

SIRE,

J'ai eu l'honneur de recevoir la nuit dernière par M. d'Utfall, la lettre de Votre Majesté, du 14, et j'ai expédié sur-le-champ les ordres pour faire avancer les troupes à Pertimaeki; elles y arriveront le 20 au soir ou au plus tard le 21, au matin : le 22 à la pointe du jour nous pouvons attaquer, si Votre Majesté l'ordonne et que le baron d'Armfelt avec 2,000 hommes puisse attaquer à temps de l'autre côté. J'avais ordonné aux troupes depuis longtemps de se pourvoir de clous afin de

pouvoir marcher sur la glace. Mais malgré toutes les recherches, les chefs n'ont pas pu se procurer le peu de fer nécessaire pour cet usage, tant il est difficile de faire la guerre dans ces déserts, et pour cette vétille, il faut que je change peut-être tout mon plan d'attaque de ce côté-ci.

Je joins ici deux rapports de M. d'Aminoff, et j'attends avec une inquiétude extrême des nouvelles de l'entreprise sur Savitaipal, d'où dépend celle de Pumala. Je fais les vœux les plus ardents pour que la victoire suive partout les traces de Votre Majesté.

Je suis, etc.

STEDINGK.

LETTRE DU ROI A M. DE STEDINGK.

Saint-Michel, le 16 avril 1790

Kaernakoski est pris avec deux canons de bronze, et un grand butin ; peu de blessés, aucun de tué. Ce sont les Dalécarliens, Tawast et Vegesack, qui se sont distingués le plus. Adieu. A vous le dé.

LETTRE DU ROI A M. DE STEDINGK.

Borgo, le 7 mars 1790.

J'attends, mon cher Stedingk, que vous nous payiez le service que nous vous rendîmes l'année passée. Les ennemis ont pénétré par Anjala, ayant surpris les batteries suédoises. Nous avons été forcé de quiter Valkiala, pour venir au secours du général Platen. Je me suis rendu ici pour monter sur la flottille qui est toute prête à sortir. Le général Pollet longeait hier la côte, il était à Keltis, et doit prendre les ennemis à dos. Votre bon ami le général Schultz avait pénétré par Hervekoski ; mais les Dalécarliens et le régiment

de la Reine mère, l'ont repoussé de l'autre côté de la rivière. Mon frère est sorti le 30 avec la grande flotte pour aller dans le golfe; voilà où nous en sommes. Vous voyez que la fortune balance, et que Pharsale n'a pas encore décidé cette grande querelle. Je souhaite qu'Armfelt fasse une diversion ; si vous ne pouvez pas à l'instant pénétrer vous-même dans le pays ennemi, mettez-vous sur la défensive et augmentez de tout ce que vous pourrez le corps d'Armfelt, pour qu'il puisse nous dégager. Dès que le vent le permettra, j'en ferai de même avec la flotte. Le baron de Wrede et M. de Carpelan ont ordre de venir vous secourir avec leurs troupes. Au reste je suis sûr que vous aurez mille mauvaises nouvelles qu'il ne faut pas croire. Vous connaissez ce pays-ci, et j'espère que vous inspirez votre propre courage aux âmes incertaines. Adieu, mon cher Stedingk.

LETTRE DU ROI A M. DE STEDINGK.

Borgo, le 9 mai 1790.

Rien ne pouvait venir plus à propos pour me consoler dans mes contrariétés, mon cher Stedingk, que la nouvelle de vos succès. Vous avez vu par ma dernière lettre ce qui était arrivé à Anjala, et que je croyais plus fâcheux que les suites ne l'ont montré. Les Russes ne feront guère de progrès ultérieurs, et leurs plus grandes forces seront jetées sur leur flottille. Lorsque les troupes du prince de Nassau seront embarquées, il faudra bien que le général Igelstroem détache de son corps pour couvrir la frontière, et aussitôt que par

ce moyen, Armfelt se trouvera en cas d'agir, les ennemis seront obligés à le laisser faire ou à se dégarnir contre vous. En attendant, l'action du 4 au 5 vous fait un honneur infini, ainsi qu'à vos troupes. Je vous prie de me proposer les grâces que vous souhaitez, et je vous envoie à vous-même une épée, que vous voudrez bien troquer contre une d'or, quand elle sera faite. Vous savez trop bien vous en servir contre l'ennemi, pour qu'un pareil présent ne soit pas bien placé entre vos mains. Puissiez-vous la porter longtemps pour mon service et votre gloire !

Le prince de Nassau a si bien persuadé à l'impératrice, qu'il nous écraserait sur mer, qu'on a négligé tout le reste. Cependant il n'aura en tout que 120 à 150 bâtiments, quand tout ce qu'on a construit à Viborg, Pétersbourg, Cronstadt et Revel sera rassemblé; j'en aurai 310 quand les miens seront réunis; il y en a ici 90, sur les lieux. L'escadre de Stockholm est déjà entre Hangoe et Helsingfors, celles de Gothembourg et de Stralsund sont sorties depuis longtemps et approchent.

Mon frère est sorti avec la grande flotte le 30 du mois dernier. Avec ces moyens j'espère tenir

tête à ma superbe ennemie. Vous aurez du renfort de la Carélie par M. de Carpelan, et j'espère que vous ne vous fâcherez pas de ce que je vous ai prié de renforcer Armfelt. Il n'est pas bon de fâcher un vainqueur comme vous, surtout après avoir été obligé moi-même de repasser la rivière; mais c'est la position d'Armfelt qui exige ce renfort, puisqu'il a déjà l'entrée ouverte dans le pays ennemi, au lieu que votre position vous empêche d'y pénétrer, ayant Pumala d'un côté, et Nyslott de l'autre. J'ai fait grâce à tous les officiers du régiment de Bjorneborg, impliqués dans l'affaire de la conjuration d'Anjala. Je vous envoie les croix et les épées avec des pouvoirs pour recevoir les chevaliers. Adieu, mon cher Stedingk. Tout me dit que cette campagne sera vive et glorieuse, et qu'au bout nous aurons la paix.

P. S. A propos : vous me demandez sérieusement pardon d'avoir voulu attaquer l'ennemi à forces inégales. Mais savez-vous bien, mon cher Stedingk, que votre action du 4, et celle de Kaernakoski du 30, rendent cette excuse extrêmement superflue ?

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Pardala, ce 14 mai 1790.

SIRE,

Qu'il me soit permis, Sire, avant tout, de mettre aux pieds de Votre Majesté, l'hommage de ma reconnaissance pour les grâces qu'elle vient de nous accorder à moi et aux officiers sous mes ordres. Cette épée, Sire, dont Votre Majesté vient de m'honorer, ne peut que me porter bonheur, et je prie le ciel qu'elle soit aussi redoutable aux ennemis de Votre Majesté, qu'elle sera toujours pour moi un gage précieux de ses bontés, et un signe heureux sous lequel j'espère de vaincre.

Je suis, etc.

CURT V. STEDINGK.

LETTRE DU ROI A M. DE STEDINGK.

Sur l'Amphion, à l'ancre, à Pitkepass, près de Viborg, le 28 mai 1790.

Après ma victoire du 15, je suis avancé jusqu'ici, et la grande flotte est sur mon aile droite. J'ai brûlé des magasins que les Russes avaient sur la côte, et fait sauter quinze pièces de 36, qu'ils charriaient de Viborg à Frédrikshamn. Nous savons par les prisonniers que les ennemis se dégarnissent du côté de Savolax, pour tirer leurs troupes à Viborg, dont je ne suis éloigné que de 6 lieues. Je souhaite que vous poussiez du côté de Nyslott. Vous masquerez simplement la garnison, et vous vous avancerez sur Kexholm ou sur Viborg, pour vous réunir, et agir de concert avec

le baron de Wrede. J'ose ajouter qu'il faut ici de la hardiesse, et non de la prudence. Laissez Pumala se morfondre ; marchez en avant avec ce que vous avez, et jetez les yeux sur la carte, voyez où je suis, jugez ce que je vais tenter, et calculez les embarras des ennemis. En un mot soyez un général de Charles XII. Il y a des occasions où la témérité même est une vraie prudence. Je suis peu éloigné de Viborg ; j'espère avancer encore. La grande flotte suédoise est sur mon aile droite entre Cronstadt et Hogland. Si vous n'avez pas à manger, il faut le chercher dans le pays ennemi. Adieu, mon cher Stedingk, marchez en avant.

LETTRE DU ROI A M. DE STEDINGK.

Sur l'Amphion, à la voile, entre Pitkepass, Viborg et Bjorko, à 15 lieues de Saint-Pétersbourg, le 2 juin 1790.

L'histoire de votre courrier est plaisante, mon cher Stedingk ; j'avais répondu à tous, excepté au vôtre, comptant le renvoyer le lendemain. Il ne se trouvait qu'un bateau, et mes aides de camp jugèrent spirituellement, que tous étant venus ensemble, ils devaient s'en retourner de même, de manière qu'à mon réveil je ne trouvai plus personne, et ne pus ainsi vous répondre. Le comte de Mejerfelt a eu ordre d'envoyer la nouvelle de la bataille * à toutes les directions avec l'ordre pour

* Bataille navale de Svensksund.

le *Te Deum*. Avec votre lettre j'en reçus une du baron de Wrede qui me mande qu'il marche pour vous joindre. J'aurais mieux aimé qu'il eût pu inquiéter les Russes sur Sordawalla et Kexholm ; mais dans l'état actuel des choses, je suis très-content que vous l'envoyiez au baron d'Armfelt. En formant ainsi un grand corps, nous nous réunirons à la fin. Vous voyez par la date de celle-ci que je suis bien avancé, ayant toujours la grande flotte à ma droite. Celle des Russes a paru me suivre, mais n'est forte que de dix-sept vaisseaux de ligne et de deux frégates. Celle du prince de Nassau est incognito. Nous ignorons si elle se cache à Viborg, à Cronstadt ou à Pétersbourg. Je vous suis bien obligé du renfort que vous avez donné à Armfelt. C'est me renforcer moi-même, car s'il peut dégager le Kymmene, je pourrai transporter sur les galères, des détachements de la grande armée, qui me rendraient assez fort pour faire des descentes. Vous enverrez donc ordre au baron de Wrede de joindre Armfelt. On dit que Pumala est presque évacué. J'ai tellement inquiété les ennemis sur les côtes, qu'ils ont été obligés de les garnir de troupes partout. Adieu, mon cher Stedingk. Je vous souhaite mille succès, et à nous tous la paix.

Ce pauvre roi de France s'est mis pieds et poings liés entre les mains de M. de Lafayette, et vient de signer un écrit, par lequel il s'engage à suivre aveuglément toutes ses directions, à condition qu'il lui procurera quelques prérogatives fort peu importantes en comparaison de celles dont on l'a dépouillé. C'est rendre véritablement M. de Lafayette maire du palais. Je vous envoie vingt médailles, pour les distribuer à vos bas officiers et aux soldats. Je crains bien que ma lettre ne se ressente des fréquentes interruptions que j'ai été obligé d'y faire, pour observer à tout instant le mouvement des flottes.

LETTRE DU ROI A M DE STEDINGK.

Bjorkosund, le 9 juin 1790.

Gyllenram qui m'a remis votre lettre, mon cher Stedingk, vous dira que je me porte bien, et que j'ai été remercier aujourd'hui mes houssards et mes dragons de s'être bien battus contre les dragons de Plezkow, à 50 verstes* de Pétersbourg. J'ai appris aujourd'hui que Savitaipal est pris par les nôtres, et que le baron d'Armfelt y a été blessé. Ma sensibilité l'a emporté sur toute considération de dignité, et j'ai écrit moi-même au

* Dix lieues de France.

comte de Soltikoff, pour le prier de faire passer par le plus court chemin, une lettre ouverte pour Armfelt, et que je puisse avoir de ses nouvelles. L'inquiétude terrible que je donne aux ennemis sur les côtes, les obligera à se retirer vers la capitale et cela facilitera vos opérations qu'il faut, je crois, pousser à présent à la manière de Charles XII. J'ordonne au baron de Wrede de se rendre à la brigade d'Armfelt, pour en prendre le commandement, en cas qu'il soit grièvement blessé. Je vous félicite de la victoire de vos chaloupes canonnières. Je ne connais pas d'arme plus dangereuse. Ici nous avons attaqué avec ces chaloupes des frégates et un vaisseau de ligne, qui ont perdu leurs mâts et leurs vergues. Je vous renvoie votre mémoire. Il est impossible de refuser, quand la demande et le motif sont aussi nobles que les vôtres. Adieu, mon cher Stedingk. Je vous souhaite mille prospérités, et de pouvoir vous rencontrer de ce côté-ci de Viborg.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Joua, ce 9 juillet 1790.

SIRE,

Ma joie ne peut pas s'exprimer de voir Votre Majesté sortie, à son honneur et gloire, du pas dangereux où son grand courage l'avait engagé*. J'ignore et je compte pour rien les pertes qu'elle a pu faire à cette occasion. De sa personne dépend le salut de l'État, c'est une vérité dont ses ennemis mêmes sont d'accord, et quand à de si

* Le roi était entré avec la flotte dans le golfe de *Viborg*, où elle avait été bloquée; ce n'est qu'avec une perte considérable qu'elle a pu sortir de ce golfe.

grands intérêts se joint le tendre attachement qu'elle m'a inspiré depuis mon enfance, il ne m'est pas possible de ne pas frémir en voyant Votre Majesté toujours prête à se dévouer pour le bien public, et à se précipiter dans le gouffre, pour sauver Rome. Malgré ces justes inquiétudes, je n'ai point partagé, Sire, la terreur où votre absence, la supériorité des forces ennemies et le prétendu blocus que Votre Majesté vient d'essuyer avaient plongé une grande partie des chefs et de l'armée. J'ai compté sur César et la fortune, mais je désirerais de tout mon cœur, que Votre Majesté y comptât un peu moins, qu'elle voulût bien ne pas croire possible tout ce que son courage lui fait imaginer tel.

Je suis, etc.

CURT V. STEDINGK.

LETTRE DU ROI A M. DE STEDINGK

Svinsksund, le 14 juillet 1790.

Vous savez sans doute déjà, mon cher Stedingk, par le comte de Mejerfelt, comment je me suis relevé de l'échec que les Russes se vantaient tant de nous avoir fait éprouver à notre sortie de la rade extérieure de Viborg. C'est une rude leçon donnée à la jactance du prince de Nassau, et pour ne pas tomber dans le même défaut que lui, je laisserai à M. de Charpentier à vous dire ce qu'il a vu : 300 officiers et 6,000 hommes prisonniers, plus de 50 vaisseaux, 1,400 canons : voilà, en peu de mots, le résultat de la bataille du

9 juillet. Je m'attends cependant à une nouvelle bataille, car le prince de Nassau ne voudra pas en rester à cette défaite. Si le bon Dieu favorise encore nos armes, je pourrai abandonner la mer et songer à la terre. En attendant, il faut bien prendre patience. Je n'en ai guère, car je souhaite ardemment la paix; mais elle est difficile; car quand je suis battu, je ne veux pas la faire, et le même sentiment anime l'impératrice. Cependant, si la flotte anglaise qu'on nous annonce, arrive, et si les Prussiens, comme des prisonniers nous le disent, sont déjà entrés en Courlande, il me semble que la paix est immanquable. Adieu. Je vous souhaite du bonheur, et vous prie de saisir le premier moment favorable, car je suis convaincu que les Russes ne sont pas aussi forts qu'ils cherchent à le faire croire.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Pertimaeki, ce 23 juillet 1790.

SIRE,

Monsieur de Charpentier, qui m'a apporté la lettre de Votre Majesté, du 14, est un bien mauvais nouvelliste. Il n'a pas pu m'apprendre le moindre détail sur la glorieuse journée du 9*, mais j'en connais assez pour savoir que de ce jour dépendait le destin de la Suède, qu'il fixe pour toujours la réputation militaire de Votre Majesté, et qu'il doit lui valoir auprès de la postérité le titre de

* Bataille de Swensksund.

sauveur et de conservateur de la patrie. Jamais aussi le *Te Deum* n'a été chanté de meilleur cœur que le nôtre d'avant-hier. Nous avons fait beaucoup de bruit, et notre joie a éclaté de toutes les manières que le séjour de Pertimaeki veut bien permettre.

Je fais des vœux, et j'espère que la victoire accompagnera partout les pas de Votre Majesté, et que le prince de Nassau soi-disant deviendra par vos soins le plus poli de tous les princes.

Je suis, etc.

CURT V. STEDINGK.

Gustave III avait déployé une grande énergie à cette occasion, et s'était montré héros à la force du terme. Lors du désastre de sa flotte à la sortie du golfe de Wiborg, et quand tout le monde avait perdu courage, et considérait que le Roi se-

rait obligé de se retirer avec sa flotte jusqu'en Suède, il s'arrêta à peu de lieues de l'endroit où il avait éprouvé cet échec (à *Swensksund*, sur la côte de Finlande, près de Sweaborg, dans un archipel de rochers), et déclara à ses amiraux et officiers, tout étonnés de sa fermeté, qu'il n'irait pas plus loin, et qu'à *Swensksund* on lui élèverait un monument ou une tombe. Il mérita le monument qui reste encore à lui élever.

La bataille de *Swensksund* contre une flotte supérieure à celle des Suédois, et où celle-ci captura cinquante-trois vaisseaux, avec quatorze cents canons de gros calibre, et fit prisonniers trois cents officiers, quatre cents sous-officiers, et près de six mille hommes, est une victoire tellement éclatante par ses résultats, qu'on n'en trouve même pas de semblable dans les annales du monde.

Une paix honorable en fut le grand avantage pour la Suède, qui après trois campagnes contre la Russie couronna l'œuvre par ce coup d'éclat.

Si le Roi avait commencé cette guerre légèrement, c'est à sa grande énergie et à son grand courage que la Suède doit le bonheur de s'en être tirée si bien, surtout lorsqu'on se rappelle que le Danemark était venu se joindre à la Russie

comme puissance auxiliaire, et que nous nous trouvions ainsi entre deux feux, attaqués de toutes parts, et sans un seul allié.

M. de Stedingk contribua aux résultats de cette guerre par la résistance opiniâtre qu'il offrit à l'ennemi pendant trois campagnes successives, et sur une ligne d'opération de plus de cent cinquante lieues de France. Son frère, l'amiral Stedingk, eut une part non moins glorieuse à cette guerre. Comme c'était lui qui commandait la flotte suédoise sous les ordres du Roi, à la bataille de Swensksund, et comme c'était lui encore qui ouvrit avec son vaisseau le passage à travers la flotte russe, quand celle des Suédois avait été enfermée dans le golfe de Viborg; il le fit d'une manière d'autant plus éclatante et même chevaleresque, qu'après avoir déjà percé la flotte russe il rentra de nouveau dans le golfe, à travers les feux croisés de plusieurs vaisseaux de ligne pour venir au secours des autres vaisseaux suédois, et à leur tête perça une troisième fois la flotte russe, tout étonnée d'une manœuvre aussi hardie. C'étaient ainsi les deux frères Stedingk, qui, après le Roi, étaient les véritables héros de cette guerre.

Nous approchons maintenant d'une nouvelle

phase de la vie de M. de Stedingk, celle de sa carrière diplomatique, non moins honorable pour lui que celle de ses armes. Elle fut amenée, sans son désir, par la lettre suivante du Roi.

LETTRE DU ROI A M. DE STEDINGK.

Au camp de Verele, le 13 août 1790.

Monsieur de Bury m'a apporté votre lettre, mon cher Stedingk. Au lieu de vous autoriser aux opérations que vous me projetez, j'ai une proposition bien différente à vous faire. C'est de me dire s'il vous conviendrait d'accepter l'ambassade de Saint-Pétersbourg. Elle sera très-agréable, vu le nouvel ordre que vont prendre les choses entre les deux cours, et comme vous avez de la douceur, beaucoup d'usage d'une grande cour, et que vous avez eu l'honneur de battre les Russes, vous serez également aimé et considéré. Je me ferai en

même temps un vrai plaisir de réparer en quelque manière ce que vous perdez par la suppression de vos pensions en France, et le séjour que vous ferez à la cour de l'impératrice ne me privera pas du plaisir de vous voir souvent. Tout ce que je viens de vous dire vous prouve que nous approchons du moment de la paix ; cependant, hier elle était presque rompue de nouveau, mais il faut espérer que tout s'arrangera au mieux. Cependant je vous demande le secret le plus absolu, et une prompte réponse à ma proposition. Je dois ajouter que, sans être convenu de la trêve, elle est tacitement établie entre nous ; ainsi vous ferez de même observer une parfaite tranquillité entre vos avant-postes. Le 25 juillet, la paix a été signée entre le roi de Hongrie et le roi de Prusse. Le roi de Hongrie rend toutes ses conquêtes aux Turcs, et une partie de la Gallicie à la Pologne. Le roi de Prusse renonce à ses prétentions sur Dantzick, et abandonne les Belges. Vous m'avouerez que l'empereur Léopold n'est pas un ambitieux de premier ordre, et qu'il professe dans toute son étendue une des vertus chrétiennes, l'humilité. Adieu, dans peu je vous donnerai de mes nouvelles.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Pertimaeki, ce 15 août 1790.

SIRE,

Rien n'est plus flatteur, mais aussi rien n'est plus embarrassant que la proposition que Votre Majesté vient de me faire au sujet de la mission de Pétersbourg. J'avoue que je suis effrayé en portant la vue sur la carrière tortueuse et pénible dans laquelle Votre Majesté veut me faire entrer. Je crains de n'avoir ni la force ni l'adresse qu'il faut pour la parcourir. Je me suis aperçu souvent que Votre Majesté avait trop bonne opinion de moi. Né faible, sensible, paresseux, je

n'avais aucune des qualités qu'il fallait pour les grands emplois, et mon goût m'a toujours porté vers la tranquillité et vers les vertus douces et faciles. Le sort qui se joue de la destinée des hommes m'a souvent mis en opposition avec moi-même, et si un sentiment profond de l'honneur m'a fait supporter quelquefois des fardeaux considérables, cela n'a été qu'en épuisant mon peu de vigueur et mes forces. A présent, Sire, que vous allez rendre la paix à la Suède et mettre le comble à votre gloire, je n'aspirais qu'à jouir tranquillement de vos bienfaits, qu'à revoir mes amis en France, qu'à partager le reste de mes jours entre le bonheur de voir Votre Majesté, de l'entendre, de m'éclairer par ses lumières, et celui de cultiver l'amitié des personnes auxquelles je suis tendrement attaché depuis longtemps. Au lieu de cette vie paisible et heureuse, Votre Majesté veut me transporter à la cour de cette Czarine superbe, qui se repaît de guerres, de faste et d'adulations, à cette cour où l'on trouve tout, excepté ce qui rend la vie heureuse. Ne vaudrait-il pas mieux, Sire, y envoyer un jeune homme, sémillant, vigoureux, riche, amoureux des plaisirs, qui possédât ces talents agréables de la persuasion dont il

ne me reste plus la moindre teinture. Voilà, Sire, mon sentiment, que je soumets à la pénétration de Votre Majesté, à ses bontés, et j'ose dire à son amitié pour moi. Si, après cela, elle persiste à vouloir m'exiler de sa cour, de la France, de ma patrie, je dirai *Seigneur, ta volonté soit faite*, et moyennant un secrétaire qui fasse les affaires, un bon maître d'hôtel, qui fasse aller la maison, et une bourse bien remplie, j'irai promener ma figure antique à la cour de la puissante impératrice, mais sans ces trois points, l'ambassade ira mal. Je ne sais pas quel traitement le baron de Nolken a eu à Pétersbourg, mais je sais qu'il s'y est ruiné. Si Votre Majesté voulait me donner quelqu'un qui prît tout mon revenu, qui payât la dépense de ma maison, et qui me donnât un petit écu par jour pour mes menus plaisirs, je serais fort content. J'attache un grand prix à n'être point dérangé, à ne pas avoir de dettes; en cela, comme en tout le reste, bien différent de plusieurs grands hommes de ma connaissance; et puisque me voilà sur l'article de la dépense, je demande la permission de représenter à Votre Majesté que mon traitement en France monte à 12,000 livres, et à près de 4,000 livres de pension; qu'en obtenant le

grade de maréchal de camp qui me revient de droit par mon ancienneté, ce traitement me reste en entier quand même je ne serais pas employé. Mais si je quitte le service, il me revient toujours la moitié de mon traitement ou 6,000 livres, et ma pension que la très-économique assemblée nationale, malgré ses vertiges, ne pourra jamais m'ôter * ! Que j'ai en outre trois années de bon, ou près de 50,000 livres, et que tout cela court grand risque de devenir à rien, si je ne puis point aller en France pour mettre ordre à mes affaires. Il serait fâcheux de perdre un revenu et une somme si considérable; il le serait encore davantage, d'aller s'abîmer de dettes sur les bords glaciàls du Néva. Je suis sûr que d'une manière ou d'autre, Votre Majesté me préservera de ce malheur, et je répète en toute confiance, ma prière de tous les jours: *Seigneur, ta volonté soit faite!*

Je suis, etc.

CURT V. STEDINGK.

* Quelle erreur!

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Pertimaeki, ce 22 août 1790.

SIRE,

Je viens de recevoir les ordres de Votre Majesté, et je me serais mis en chemin tout de suite, pour la féliciter de tout ce qui lui est arrivé d'heureux, si je n'avais pas invité à dîner demain tout ce qu'il y a de Russes à Pumala. Je partirai demain au soir ou après-demain au plus tard, et je serai à Verele jeudi. Je ne passerai pas par la Russie : ce chemin, quoique le plus court, serait allongé par la courtoisie russe, et je ne veux pas perdre un

instant pour avoir le bonheur de voir le héros, le bienfaiteur, et le pacificateur de ma patrie.

Je suis, etc.

CURT V. STEDINGK.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Borgo, ce 4 septembre 1790.

SIRE,

Le baron de Klingspor m'a remis, dimanche dernier, les ordres de Votre Majesté, avec les lettres pour l'impératrice ; il m'a dit, en même temps, que l'intention était que je rencontrasse M. de Pahlen en route. J'ai écrit à M. de Soltikoff, pour lui annoncer mon arrivée, mes ordres de partir au plus tôt, et le sujet de mon retard occasionné par les arrangements nécessaires pour mon voyage après trois années passées en Savolax. J'en ai reçu une réponse fort polie, mais pas un mot

sur le temps du départ de M. de Pahlen. On a dit seulement à M. de Gyllenram, que j'avais envoyé, qu'il partirait dans huit jours d'ici de Pétersbourg. Il y a 70 lieues * d'ici à Stockholm. Il me paraît que le meilleur endroit pour nous rencontrer serait ici, et que par ce moyen j'arriverai toujours avant lui au lieu de ma destination. Comme il y a de part et d'autre des courriers en chemin, avec des lettres de l'impératrice pour Votre Majesté, et de Votre Majesté pour l'impératrice, je pense qu'on doit observer une égalité parfaite, et qu'il ne convient pas que je sois arrivé à Pétersbourg avant que M. de Pahlen en soit parti. Ce délai me convient beaucoup. J'aurai le temps d'attendre mes instructions, et le secrétaire que Votre Majesté m'enverra. Mes effets pourront arriver du Savolax, car j'étais arrivé ici presque à franc étrier.

Je suis, etc.

CURT V. STEDINGK.

* Savoir, mille de Suède, à 3 par mille.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Saint-Pétersbourg, le 22 septembre 1790.

SIRE,

J'ai tant de choses à mander à Votre Majesté, que je ne sais par où je dois commencer. Si c'est par le commencement, je dois rendre compte à Votre Majesté que voyant que M. de Pahlen ne se mettait pas en mouvement, que le temps des réjouissances pour la paix approchait à Pétersbourg, craignant de mal faire, si je tardais plus longtemps, je suis parti de Borgo le 9 septembre, ayant à ma suite MM. de Virgin et le comte de la Gardie; arrivé à Frédricsham, le général Numsen

qui y commandait, m'a donné un grand souper, avec mon ami le baron de Schulz. Ce bon homme ne se possédait pas de joie de me revoir, et je me le suis attaché pour toujours. M. de Numsen m'a paru un homme de mérite, pénétré de respect et d'estime pour Votre Majesté. Le lendemain, fort avant dans la nuit, je suis arrivé à Viborg. Les chemins étaient exécrables et la fatigue de cette journée extrême. On m'avait préparé un logement dans la ville. Je fus complimenté le lendemain par le commandant de la place, qui, s'il n'est pas un coquin, est le plus galant homme du monde et bien bon Suédois. Ce qu'il y a de sûr, c'est que tous les prisonniers suédois s'en louent beaucoup. Un aide de camp du comte Soltikoff vint me complimenter de la part de ce général et m'inviter à dîner. J'y trouvai presque tous les généraux qui ont fait la guerre contre nous: MM. Denisoff, Bergmann, d'Apraxin, Suchtelen, le mentor du pauvre baron d'Hastfer, M. Güntzel, M. Euler et le vieux, l'honnête M. Dellwig, gouverneur de Viborg. De tous ces messieurs, Suchtelen et Euler me parurent les plus instruits; M. Bergmann, le plus bête; M. Denisoff, le plus gaillard; M. d'Apraxin, le plus poli; M. de Günt-

zel, le plus emporté, et M. de Soltikoff, le plus arrogant. J'oubliais MM. de Reck et de Rautenfeld, qui tous deux parlaient du métier en connaisseurs ; je ne compte pas un grand nombre de brigadiers et de colonels. Quant à M. Dellwig, c'est un charmant vieillard ; il avait les larmes aux yeux en parlant de Votre Majesté ; il n'y a sorte d'honnêtetés, que lui et M. d'Apraxin, qui a été général de jour pendant cette campagne, n'aient faite à nos prisonniers. Nous dînâmes à une table de près de soixante couverts, qui était servie splendidement. Quoique les équipages de M. de Soltikoff étaient déjà renvoyés en grande partie, madame de Soltikoff y était avec toute sa famille, ainsi que madame de Polofkin, femme du comte Polofkin (capitaine aux gardes), et passablement jolie. Les dames étaient polies et aimables, surtout la fille aînée du comte de Soltikoff. L'après-midi je fus rendre visite à tous les généraux qui étaient déjà venus en grande partie me voir le matin, et nous soupâmes chez madame de Soltikoff, où plusieurs femmes étaient rassemblées, entre autres l'épouse de M. de Güntzel, fille du général Siewers, qui, autant qu'il m'en souvient, est fort bien de figure. Les généraux ne paraissaient pas trop d'accord

entre eux, et il leur échappait des traits de médisance les uns contre les autres, mais tous se réunissaient à jeter la pierre au prince de Nassau. Tout le monde aussi rendait justice à la haute valeur et à l'activité de Votre Majesté, et parlait avec grand éloge de nos officiers. On croyait le soldat russe aussi bon que le nôtre, mais on cédait le pas aux officiers; en général, on était enchanté de la paix et l'on croyait à la guerre avec la Prusse. Le comte de Soltikoff me disait qu'il regrettait infiniment de n'avoir pas pu faire sa cour à Votre Majesté, mais la maladie qu'il prétextait ne paraissait pas, et il doit être un du petit nombre de ceux qui souhaitaient la continuation de la guerre. Lundi 13 septembre, de grand matin, je me suis mis en route pour Pétersbourg, après avoir vidé mes poches en étrennes, sous mille noms différents. Plus on approche de la capitale, plus les chemins deviennent exécrables; cela surpasse tout ce que j'ai vu en ce genre en Westphalie; et malgré que nous marchâmes toute la nuit, il nous fut impossible d'arriver avant quatre heures de l'après-dîner. Nous passâmes en route plusieurs retranchements et redoutes fraîchement faits. Tous les passages et défilés étaient for-

tifiés, même jusqu'à vingt verstes* de Pétersbourg, où l'on avait construit quelques redoutes et un fort assez considérable. En approchant de mon logement à l'Hôtel Royal, ma voiture fut arrêtée par un équipage dont je ne reconnus pas d'abord le maître : c'était le prince de Nassau, qui était dans l'enchantement de me voir; il me fit mille offre de services, et me dit qu'il se rendrait chez moi dans l'instant après avoir été chez l'impératrice, où il allait de ce pas; il vint effectivement une heure après, et resta longtemps chez moi; il me pria instamment de dîner chez lui le lendemain, et d'aller voir la princesse qui demeurait à la campagne, à trois verstes de Péterbourg, et qui était sur son départ pour la Suisse. Je lui dis rondement qu'il m'était impossible de commencer mon cours de visites par lui et la princesse, vu les termes où il était avec Votre Majesté; que ce n'était pas en ma qualité de représentant, mais en qualité de Suédois, que j'étais choqué des libertés qu'il avait prises dans sa réponse à Votre Majesté; il me répondit avec la noblesse et la franchise qui sont assez dans son

* Six lieues de France.

caractère : que son respect et son attachement pour Votre Majesté ne lui auraient jamais permis de servir contre Votre Majesté, s'il n'avait pas été engagé au service de la Russie avant la guerre, et s'il avait pu s'en dédire après ; que pour sa réponse à la lettre de Votre Majesté, elle avait été dictée et écrite par ordre de l'impératrice. Je lui dis qu'il eût été plus digne de lui de désobéir, mais c'est un mot qu'on ne connaît pas en Russie ; il me dit là-dessus toutes les particularités, mais il me pria en même temps que tout cela restât entre nous. Je n'ai pas de peine à ajouter foi à tout ce discours, vu l'acharnement dont était l'impératrice contre Votre Majesté. On m'a assuré que dans ce temps-là, elle avait écrit une comédie contre Votre Majesté, qui a été jouée dans l'intérieur. Je voudrais pouvoir procurer cette pièce à Votre Majesté, mais cela sera difficile.

Mercredi matin, j'écrivis à M. d'Igelstroem pour lui annoncer mon arrivée et le droit que j'avais de le rencontrer chez lui. Il me donna rendez-vous chez lui pour l'après-dîner, et me reçut à merveille : il était flatté de ce que je m'adressais à lui et me dit que l'impératrice m'avait attendu avec impatience, qu'elle était charmée de ce que

j'arrivais avant les fêtes, qu'elle voulait rendre mon audience aussi solennelle que possible, et que mon caractère d'envoyé extraordinaire pour ratifier la paix, détruirait tous les soupçons que la Prusse et l'Angleterre avaient voulu semer, que la réconciliation pouvait ne pas être aussi sûre et aussi sincère qu'on avait voulu le faire accroire. Mais quelle fut la surprise et l'étonnement de M. d'Igelstroem, lorsque je lui dis, que je ne venais ni comme ambassadeur, ni comme envoyé extraordinaire, mais comme un officier général envoyé de l'armée avec un compliment et une lettre pour l'impératrice! M. d'Igelstroem prit feu; il soupçonna ou fit semblant de soupçonner du mystère; il me dit que cela pourrait tout gâter, que l'impératrice était vive; qu'elle était enchantée de la paix (qu'elle disait avec complaisance être son ouvrage à elle seule); qu'il fallait profiter de la première chaleur, pour mettre Votre Majesté aussi bien avec elle que possible. Il me montra le traité, où il était dit, qu'on s'enverrait des ambassadeurs ou des ministres tout de suite après la signature, pour régler ce qui restait à régler, que M. de Pahlen était nommé en cette qualité, mais qu'un compliment en cette occasion était hors de saison.

et ne répondait pas à l'objet. Je n'avais pas de peine à répondre à tout cela. Le prompt départ de Votre Majesté de la Finlande, mon éloignement de sa personne, le malheur que j'avais eu de ne plus la trouver à Verele, l'impossibilité de recevoir ses ordres et mon instruction, enfin l'ignorance où nous étions tous les deux, M. d'Igelstroem et moi, de ce qui convenait ou se pratiquait dans ces occasions ou non, toutes ces raisons apaisèrent M. d'Igelstroem; mais ce qui surtout le mit de bonne humeur, ce fut ma déclaration, que, connaissant les intentions de Votre Majesté de prouver son amitié à l'impératrice et de lui faire plaisir en tout, je n'hésitais point à paraître devant elle, en telle qualité qu'il lui plairait, excepté celle d'ambassadeur. M. d'Igelstroem fut d'abord rendre compte de tout cela à l'impératrice, et vint me voir le lendemain de grand matin. L'impératrice avait pris les choses comme il fallait. Elle n'était pas étonnée de ce que je n'arrivais pas équipé de tout l'attirail ministériel, venant de Savolax et n'ayant pas trouvé Votre Majesté. Son envoyé était bien-venu de quelque manière qu'il vînt; j'aurais mon audience, le lendemain, ou vendredi après dîner; il fallait aller chez le comte

d'Ostermann à dix heures du matin. J'y fus conduit par M. d'Igelstroem, qui est bien aise de se montrer en tout ceci, le ton de la cour étant d'être bon Suédois. M. d'Ostermann me reçut en cérémonie; il me demanda si j'avais la copie des lettres de Votre Majesté. Après lui avoir dit ce qu'elle m'avait ordonné de lui dire, je la lui remis comme une marque de confiance. Il me dit beaucoup de belles choses sur le compte de Votre Majesté, et ajouta des choses fort honnêtes pour moi. Ce pauvre homme est extrêmement vieilli et cassé. Il me retint à dîner en petite compagnie. Dans nos entretiens il me répéta souvent de prendre toute confiance en lui, que la Suède et la Russie n'avaient rien à démêler ensemble, que ce serait une folie de croire que la Russie ambitionnait des conquêtes de notre côté, qu'il lui était indifférent si nous étions libres ou gouvernés par un souverain, que les temps avaient bien changé où il était nécessaire de combattre aux diètes un parti par un autre, et beaucoup de choses pareilles qu'il croit vraiment à présent, et dont je fis semblant d'être convaincu. Il est au reste si peu au fait de ce qui se passe, qu'il ne sut que le lendemain après que l'impératrice en avait reçu la

nouvelle, que la paix était signée (ce jour-là et tout le lendemain, l'impératrice avait été hors d'elle de joie). Le soir je fus à souper chez le comte d'Ostermann avec tout le corps diplomatique, et en très-grande compagnie. Le lendemain vendredi fut le grand jour. Un secrétaire du département des cérémonies vint m'avertir à cinq heures après dîner, de me rendre au palais pour mon audience. J'y fus en *Fiocchi*, ayant rendu mon équipage et mes livrées aussi magnifiques que le temps pouvait le permettre. Au défaut de tresses de livrée, j'avais pris de larges galons d'or, ce qui, avec le costume suédois à l'écarlate, a l'air très-élégant. Je trouvai beaucoup de généraux et les officiers de la cour, dans la grande salle. On me fit force honnêtetés, et après un quart d'heure d'attente, je fus introduit chez l'impératrice dans la salle d'audience où est le trône. L'impératrice superbement mise et rayonnante de diamants, se tint auprès d'une croisée dans l'enfoncement de la pièce, non loin du trône, ayant M. d'Ostermann un peu de côté, derrière elle. Le cœur me battait; cependant je vins à bout de mon compliment que joins ici. Pendant tout ce temps l'impératrice avait l'air le plus gracieux. J'oubliais de

lui baiser la main, mais M. d'Ostermann m'ayant fait signe, je réparai cela en appuyant d'autant mieux. L'impératrice répondit elle-même fort lentement et avec de petites pauses, qu'elle n'avait pas moins de joie que Votre Majesté, de voir finir une guerre qu'elle voudrait n'avoir jamais existé, qu'elle espérait que rien ne troublerait plus l'amitié et la bonne harmonie entre elle et Votre Majesté, qu'elle était fort aise du choix que Votre Majesté avait fait de ma personne, pour l'assurer de son amitié, ayant entendu dire beaucoup de bien de moi, et qu'elle désirait que je pusse me plaire à Pétersbourg et en trouver le séjour agréable. Après cela vinrent les questions sur la santé, sur le voyage de Votre Majesté, sur son arrivée à Stockholm, auxquelles je pouvais répondre, le bulletin que M. le comte de Duben m'a envoyé, m'ayant été remis à Viborg par un courrier. Elle me parla ensuite de la France, du régiment de Royal Suédois, de la bonne conduite qu'il avait tenue pendant les troubles, des fatigues que j'avais dû essuyer en Savolax, et qu'elle a dit depuis être écrites sur mon visage (remarque dont je ne me soucie pas infiniment). Après tout ce grand œuvre qui m'a plus coûté qu'une affaire

contre les ennemis de Votre Majesté, je fus conduit par le prince Galitzin, gentilhomme de la chambre, à l'Ermitage par les galeries de l'intérieur. Mes cavaliers m'y avaient précédé, et furent présentés à l'impératrice, par le comte d'Ostermann. L'impératrice s'arrêta pour leur dire quelques mots. En attendant, on me plaça, au spectacle, sur le banc où étaient les autres ministres, et comme j'arrivais le dernier, je tenais le haut bout sur le banc, quoiqu'il n'y ait point de rang à l'Ermitage, et que l'impératrice, qui arriva tout de suite après, se plaçât sur le troisième banc, ayant M. de Cobenzell, ambassadeur de l'empereur, qui est de sa société intime à sa droite et les princes Alexandre et Constantin à sa gauche. La salle est belle, agréable et commode. On donnait Tancrède, dont on a changé le dernier acte, en en ôtant la tuerie, que l'impératrice n'aime pas. Tancrède se porte bien et épouse Aménaïde. Ce rôle fut représenté par mademoiselle Soulier, qui est devenue bien bonne actrice depuis que je l'ai vue à Strasbourg. Ofrène n'était plus que l'ombre de lui-même, Tancrède médiocre, et tout le reste très-mauvais. Ce spectacle se donne ordinairement les jeudis, mais avait été remis à

vendredi, à cause de mon audience, à ce que l'on dit. Il finit à dix heures, et chacun s'en retourna chez soi. Tout le samedi fut employé en visites, qui ne finissent point ici. Le dimanche se passa comme il est dit dans le programme des fêtes, que je joins ici. Le secrétaire du sénat lut une harangue à l'impératrice en russe, qui dura un quart d'heure. Le vice-chancelier y répondit; ensuite vint la distribution des grâces. Les présents, les marques des ordres, et les autres gratifications étaient placés sur une table couverte d'une mousseline à la droite du trône, et le plus grand secret était gardé sur ce qu'on donnerait. Le vice-chancelier appela en russe les gratifiés, les uns après les autres; plusieurs étaient absents, ou ne purent pas percer la foule qui entourait le trône. Malgré cela cette distribution dura près d'une heure; il pleuvait des épées garnies de diamants, des plaques en diamants, des ordres, des croix, des brevets à paysans, et des brevets d'avancement. Les élus vinrent recevoir les grâces des mains de l'impératrice. Je n'ai pas pu me procurer encore une liste de tout ce qui a été donné, mais j'aurai l'honneur de l'envoyer incessamment à Votre Majesté. Le comte Soltikoff reçut les décorations de

Saint-André en beaux diamants, une épée en diamants d'un grand prix, et la place de lieutenant-colonel des gardes à cheval. Le maréchal Romanzow a la même place, et le prince Orlow l'avait eue. Le prince de Nassau reçut une épée enrichie de brillants magnifiques, et ne fut pas content parce qu'il s'attendait à quelque chose de mieux; M. de Numsen, une de moindre valeur et l'ordre de Sainte-Anne; M. Denisoff, 600 paysans; M. de Michelson, les marques de l'ordre de Sainte-Anne en beaux brillants. M. d'Igelstroem fut fait général en chef, reçut une épée magnifique, un remercîment du sénat; il a obtenu encore le commandement d'un corps d'armée à Riga et il va partir incessamment. M. de Besborodko, fut fait conseiller privé actuel, ce qui lui donne le rang de général en chef. M. de Markoff ne reçut rien, quoiqu'il s'attendît à beaucoup et se pavanât ce jour-là encore plus qu'à l'ordinaire. Enfin on ne finirait point, si l'on voulait tout marquer. Malgré cette prodigalité, il y aurait eu, à ce qu'on dit, le double de grâces de données, si un courrier arrivé la surveille, du prince Potemkin, n'y eût pas mis de l'empêchement, le prince ayant représenté, qu'en prodiguant si fort les grâces en cette

occasion, il n'y aurait pas moyen de contenter ses officiers lorsqu'il ferait la paix. Le lundi, jour de repos pour les autres fut un jour de fatigue pour moi, il fallut faire cent visites; hier matin je fus averti par le grand maître des cérémonies, que j'aurais mes audiences l'après-midi, avant le bal chez le grand-duc* et sa famille. Ce prince était arrivé samedi en ville, d'une terre qu'il a à quelque distance de Pétersbourg, où il a passé une partie de l'été. Je fus conduit à ses audiences avec les mêmes cérémonies que les ministres du second rang. Le grand-duc, après les compliments d'usage, me dit les choses les plus honnêtes et les plus affectueuses sur le compte de Votre Majesté, et mit à tout cela l'expression du sentiment. Il se rappela notre connaissance de Paris. Ce prince est devenu moins laid qu'il n'était, la grande-duchesse a beaucoup vieilli. Les jeunes grands-ducs sont beaux et grands et forts pour leur âge, surtout le prince Alexandre qui a bien bonne grâce. Leurs compliments, à eux, pour Votre Majesté, étaient fort bien tournés, ils y mirent le terme de beaucoup de respect pour Votre Majesté. L'impé-

* Empereur Paul depuis.

ratrice parut au bal dans la galerie vers les sept heures du soir. Les ministres étrangers furent faire leur révérence et leur baise-main. On nous avait distribué à tous de grandes médailles d'or, de la valeur de trente ducats environ. Il y en eut encore de plus grandes qui furent distribuées aux personnes du premier rang. Le bal commença par des polonaises, ou plutôt des promenades en cadence, ensuite quelques menuets. La princesse Alexandra dansa pour la première fois son menuet, avec le prince Alexandre, avec toute la grâce qu'on peut prétendre d'un enfant. L'impératrice, après avoir regardé la danse quelque temps, se mit à jouer au whist, je fus appelé à sa partie avec l'ambassadeur du roi de Hongrie, et le comte de Soltikoff. L'impératrice était de fort bonne humeur, causa beaucoup avec moi, et mit beaucoup de gaieté et de grâce en tout ce qu'elle me dit. On distribua des numéros pour le souper, et l'impératrice soupa à une table de quatre-vingts couverts, où moi et une partie du corps diplomatique fûmes admis : il y avait encore deux autres tables de quatre-vingts couverts chacune. La grande quantité de monde, la richesse des habits, l'excellente musique de Cimarosa, composée pour cette occa-

sion, la somptuosité des tables rendait cette fête fort brillante. Avant minuit tout était fini. Le favori d'à présent est un jeune homme d'une figure charmante, brun, fluet, peu grand, ressemblant à un joli Français dans le genre du chevalier de Puiségur, et ayant un faux air de M. de Lambert des gardes du corps, que Votre Majesté a vu à Versailles, d'ailleurs poli, bon et aimable ; il me fait force honnêtetés. J'ai été voir M. de Besborodko samedi dernier avec M. d'Igelstroem. M. de Besborodko me revient extrêmement ; ou je suis bien trompé, ou c'est un bien galant homme : il n'est pas complimenteur, parle peu et sans détour, paraît fort bien intentionné pour Votre Majesté, et se soutient toujours dans la plus haute faveur. Il est cependant difficile, à ce que l'on dit, de le suivre en ses plaisirs, puisqu'il aime beaucoup le gros jeu, la dépense et les femmes ; on dit qu'il aime assez vivre avec les gens du sous-ordre. M. Rall, conseiller d'ambassade de feu l'empereur, a gagné son amitié en se mettant de toutes ses parties, et sa cour lui en fournissait les moyens.

Malgré le bon accueil que je reçois, je prévois que lorsqu'il faudra traiter d'affaires, cela ne sera point sans beaucoup de difficultés ; la cour est di-

visée en factions et partis ; il suffit que l'un veuille quelque chose pour que l'autre le contrecarre ; il n'y a qu'un point où tous se réunissent, et c'est la haute opinion où ils sont d'eux-mêmes, de leurs forces, de leurs grandeurs, qui ne leur permet point de céder sur quoi que ce soit, et c'est aussi l'esprit de la souveraine : j'ai eu occasion de m'en convaincre en causant avec les gens en place. La seule manière d'obtenir quelque chose ici, est, à ce que je crois, de se mettre bien dans l'esprit de la souveraine, d'intéresser son amour-propre, sa générosité, même son sentiment. Il est certain qu'Elle est enchantée de la paix avec Votre Majesté, et qu'Elle fonde peut-être quelque espérance sur une liaison plus étroite encore avec Elle. M. de Potemkin est dans le même sentiment ; il vient d'écrire à l'Impératrice qu'il était au comble de la joie de la paix, qu'il n'avait pas eu une nuit tranquille, et qu'il avait passé ses jours dans l'inquiétude depuis le commencement de la guerre avec Votre Majesté, et de voir l'ennemi si près de la capitale. On peut juger cependant combien cela l'a inquiété, puisqu'il n'a pas voulu détacher un régiment de son armée, forte de cent mille hommes, et que les quatre régiments qu'on lui a arra-

chés à la fin n'ont servi qu'à transporter nos prisonniers sur leur retour à son armée.

Le comte de Pahlen va partir incessamment; on l'a fait rester pendant les fêtes, pour avoir sa part aux grâces, peut-être aussi pour voir de quelle manière je viendrai ici, et pour observer la parité. Si j'étais venu avec le titre d'ambassadeur, on aurait envoyé un ambassadeur. Je crois même pouvoir assurer qu'il ne tient qu'à Votre Majesté d'avoir un ambassadeur de cette cour, attitré et à demeure auprès d'Elle; ce qui me le fait juger, c'est que M. d'Igelstroem en a laissé tomber un mot dans la conversation, ajoutant qu'on aurait été fort aise ici que le choix de Votre Majesté, en ce cas-là, tombât sur moi: je n'ai pas pu découvrir si M. d'Igelstroem désire ou non d'aller en cette qualité à Stockholm, mais je suis sûr que le comte de Stackelberg l'ambitionne. Pour le comte de Pahlen, il ne restera pas à Stockholm; cependant il croit que sa mission durera quelques mois; c'est un homme tout rond, d'une grande droiture, sensible, honnête, un peu timide, sans prétention, comme moi peu au fait de négociations, et ayant encore moins que moi l'usage du grand monde. On l'appelle ici le brave Pahlen.

Ce 23 septembre.

Hier au soir, M. d'Igelstroem, qui est un peu malade, et qui garde sa chambre, me fit prier de passer chez lui. Après quelques détours, et beaucoup de compliments sur mes succès ici, il m'apprit que le neveu de M. le comte de Soltikoff était revenu de Stockholm, avec la nouvelle que M. de Hestesko avait été exécuté, et qu'on croyait que les autres condamnés subiraient le même sort. Il en parut affecté, pour la terreur et le mécontement que cela pourrait occasionner en Suède, et il me dit que M. de Soltikoff, qui s'empressait toujours à donner de mauvaises nouvelles à l'Impératrice, surtout en ce qui pouvait l'aigrir contre Votre Majesté, l'en avait d'abord avertie, et qu'Elle en était fort affligée, ayant toujours cru que Votre Majesté ferait grâce aux coupables en faveur d'une paix qui comblait les désirs des deux cours. Je lui répondis que cette nouvelle ne me surprenait point, que j'y étais si bien préparé, qu'ayant eu le fils de M. de Hestesko dans ma maison, pendant la dernière campagne, je l'avais prévenu de son malheur en prenant congé de lui ; que la grâce de son

père m'avait toujours paru impossible, malgré la répugnance extrême de Votre Majesté contre la rigueur et les partis violents, que tout son règne était une preuve de sa clémence, et du plaisir qu'Elle trouvait à pardonner, mais que je voulais bien lui dire en confidence que l'intérêt de l'État exigeait ce sacrifice, et qu'il fallait un exemple pour effrayer les mécontents, et assurer la tranquillité pour toujours. Il répartit que l'Impératrice ne pensait pas ainsi, et qu'elle se contentait d'enfermer les criminels d'État; que lui, M. d'Igelstroem, avait eu trois *Pierre III* dans son gouvernement, qui étaient enfermés et relégués en Sibérie; que de grands personnages avaient conspiré contre Elle, sans qu'Elle leur eût ôté la vie. Il finit par me montrer une grande lettre de la main propre de l'Impératrice qu'Elle venait de lui écrire, et m'en lut une partie, en me priant pour l'amour de Dieu de lui en garder le secret. Il était dit dans cette lettre, autant qu'il m'en souvient, que M. de Soltikoff venait de lui apprendre la catastrophe arrivée à Stockholm, et qu'elle en était vivement affligée; que tandis qu'on se livrait à la joie à Pétersbourg, on répandait la terreur à Stockholm en donnant un spectacle d'échafaud; qu'il

était toujours d'usage de faire grâce dans ces occasions, et de publier des amnisties; que la joie ouvrait ordinairement les cœurs à la pitié et à la clémence; elle concluait de là que la paix n'avait pas été aussi agréable à Votre Majesté qu'on le croyait, et elle craignait que cet acte de rigueur ne tournât au préjudice de Votre Majesté, ce qui était absolument contre ses vues et contre ses intentions; qu'il (M. d'Igelstroem) ferait bien de faire sentir cela à Stedingk. Il n'en lut pas davantage, mais il ajouta que tous les officiers prisonniers qui revenaient de la Suède, assuraient que le pays était rempli de mécontents; preuve donc, lui répondis-je, qu'un exemple était nécessaire, et l'Impératrice elle-même, qui a donné des leçons d'humanité à l'univers, qui abhorre le sang, s'est vue réduite à faire mourir Ivan, qu'elle aurait voulu combler de bienfaits. La conversation finit là. Il me demanda quelque temps après, si je croyais que les autres condamnés subiraient le sort de Hestesko, je lui dis que je n'en savais rien, mais que je ne le croyais pas. Nous parlâmes d'autres choses ensuite. Il me confirma l'arrivée du courrier du prince Potemkin, vendredi dernier, qui avait ôté à M. d'Igelstroem quatre mille paysans

que l'Impératrice avait voulu lui donner et 60,000 rubels argent comptant, au prince de Nassau, trois mille paysans et le brevet de général en chef.

Il se répand un bruit aujourd'hui que M. de Suwarow, avec un corps de vingt mille hommes, a été battu par les Turcs, et qu'il a été tué; on attribue cet échec au prince de Potemkin, qui doit ne pas aimer Suwarow. J'ai su aussi que M. de Markoff avait reçu mille paysans. Mais il est temps de finir cet énorme volume, qui ne contient pas cependant la moitié de ce que j'avais à rapporter; les forces me manquent pour continuer, et je fais partir mon courrier pour ne pas laisser Votre Majesté plus longtemps dans l'ignorance sur mon arrivée ici. M. d'Igelstroem m'a dit qu'au souper à la cour, j'avais le premier numéro après la famille impériale. Je ne m'en doutais pas, car j'avais le n° 16, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que j'aurais mieux aimé avoir le dernier numéro à la table de Votre Majesté, et que je ne serai heureux qu'après avoir eu le bonheur de la revoir.

Je suis, etc.

CURT V. STEDINGK.

LETTRE DE M. DE STEDINGK AU ROI.

Saint-Pétersbourg, le 6 décembre 1790.

SIRE,

La nomination de M. d'Igelstroem pour l'ambassade auprès de Votre Majesté, s'est faite hier, jour de la fête de S. M. l'Impératrice. Le vice-chancelier étant malade depuis quelques jours, elle m'a été annoncée par le comte de Besborodko, et l'Impératrice m'en a parlé hier au soir au bal paré, qui s'est donné à la cour. On s'attendait qu'il y aurait beaucoup de grâces de distribuées, on y est accoutumé. C'est la fête favorite de l'Impératrice; mais on s'est trompé cependant, il y a

deux dames d'honneur de nommées, jeunes, jolies et bien élevées : ce sont les demoiselles de Protasoff, nièces de mademoiselle de Protasoff, dame à portrait. Ce choix a fait bien des jaloux. La fille du comte de Soltikoff, le fameux général, ses nièces, mademoiselle de Czernicheff, les princesses de Galitzin, nouvellement revenues de la France, la comtesse Schuwalow, sans compter plusieurs autres, étaient sur les rangs. Qui aurait osé lutter contre une famille aussi puissante, aussi favorisée? Cependant, la fortune aveugle en avait disposé autrement, ou, selon moi, elle a été plus clairvoyante qu'elle ne l'est ordinairement.

On s'était imaginé dans le monde que je serais nommé ambassadeur et que ma nomination se ferait hier ; je fus assailli de tous les côtés par des compliments et des complimenteurs, et j'eus un exemple frappant, et de l'esprit de cette cour, et de l'empreinte que la faveur met ici sur toutes choses. A peine j'eus déclaré que le choix de Votre Majesté ne me regardait pas, que ce serait le baron de Taube qui serait nommé son ambassadeur, que je vis disparaître la foule des courtisans, et que l'indifférence ou la pitié, prirent la place de l'empressement que l'on m'avait témoigné. Je n'ai

pas cependant pu déclarer la nomination du baron de Taube ministériellement, Votre Majesté ne m'ayant pas fait connaître le jour où elle aurait lieu, et toute cette affaire n'ayant été traitée par moi que verbalement, mon instruction à ce sujet est restée sans application. Le baron d'Igelstroem n'a pas paru dans le monde depuis trois semaines, une indisposition l'oblige à garder sa chambre. Je lui ai rendu visite hier au sortir de la cour, pour lui faire mon compliment. Nous avons été occupés, à plusieurs reprises, à régler son état et sa maison, arrangements sur lesquels il a bien voulu me consulter. La cour ne lui donne que 20,000 rubels argent, pour s'équiper, et 4,500 rubels d'entretien par mois, sans compter une vaisselle immense. D'après son calcul, il lui faut 50,000 rubels pour les premiers frais, et je crois qu'il les obtiendra; il est vrai que dans cette dépense, j'ai trouvé un article qui m'a surpris, ce sont 15,000 rubels pour les bijoux de monsieur. Il faut nécessairement à un ambassadeur, m'a-t-il dit, une bague de diamant, une chaîne de montre et une tabatière en diamants, c'est le moins que l'on peut avoir, et 15,000 rubels ne sont pas trop pour ces articles. Je n'ai pas été

convaincu par cette logique moscovite, mais il a fallu céder. Il aura deux carrosses de parade à six chevaux, huit officiers de maison, deux coureurs, deux chasseurs, deux heiduks, deux hussards, suivant toujours sa voiture (c'est l'usage ici), une quantité de valets de pieds, quatre cavaliers d'ambassade, un secrétaire, trois sous-secrétaires, quatre ou six aides de camp, quatre courriers; il lui faut une maison comme on n'en trouve pas à Stockholm et beaucoup d'autres logements: il n'y a pas eu moyen de rabattre davantage, malgré la confiance qu'il a en moi, sans blesser son amour-propre et l'opinion que l'on a ici de la représentation d'un ambassadeur.

Ce que Votre Majesté m'a fait la grâce de me mander au sujet de l'Espagne est très-véritable; les discours de M. de Galoes, qui me témoigne beaucoup de confiance et qui me paraît un fort galant homme et grand admirateur de Votre Majesté, ne m'en laissent aucun doute. L'Espagne veut se lier à Votre Majesté, prendre la malheureuse France en croupe, et avec les trois puissances du Nord, former un contre-poids, qui puisse balancer la puissance des trois cours alliées. Votre Majesté ne veut point des Danois dans cette

association, mais le moyen, Sire, de les laisser là, sans les donner aux Anglais? le moyen encore de déterminer cette cour à se fier assez à Votre Majesté pour livrer ces auxiliaires à sa juste indignation? Je ne donne à Votre Majesté que mes propres réflexions. Je n'ai pu en causer encore avec Galoes, il me dit souvent: «M. de Stedingk, » vous verrez à présent si l'Espagne est de bonne » foi, et si c'était seulement la crainte de la guerre » qui l'a portée à se rapprocher du Roi et à faire » à Votre Majesté des offres avantageuses. » Cependant le bonhomme enrage tout bas de la faiblesse que le ministre espagnol a montrée, et moi de même, par l'horreur que j'ai pour les partis faibles, dans les grandes occasions. On veut en vain l'excuser par la mésintelligence que l'arrangement convenu sèmera entre les États-Unis et l'Angleterre, par la rivalité du commerce. L'avenir est incertain, et je ne puis m'accoutumer à lui sacrifier l'avantage des générations présentes. J'ai eu une conférence avec M. de Besborodko, où j'ai trouvé moyen de placer un mot sur les Turcs, et sur ce que Votre Majesté m'a dit à ce sujet. C'est le point délicat ici; pour peu qu'on y touche, on voit tout de suite une vibration générale.

D'abord le prince Potemkin s'est réservé entièrement ces affaires, et malheur au ministre qui s'en mêlerait. L'Impératrice porte toute l'opiniâtreté de son sexe et de son caractère à soutenir son sentiment. Elle veut Okzacow et les steppes qui en dépendent. Elle veut la paix avec les Turcs sans que personne s'en mêle; tout ce qu'on pourrait obtenir, peut-être, serait qu'Okzacow restât toujours démantelé. Elle sacrifiera le dernier homme et le dernier écu de son empire, avant de se soumettre à la médiation armée de la Prusse. Les bons offices même lui causent de l'ombrage.

Il ne me reste qu'un mot à dire à Votre Majesté, d'un pauvre repenti qui est au désespoir de l'avoir offensée; c'est du prince de Nassau que je parle; il me prie sans cesse de faire sa paix: il m'a dit, les larmes aux yeux, que le malheur de vous avoir déplu faisait le chagrin de sa vie, qu'il n'aurait point de repos avant d'avoir prouvé par des faits combien il était dévoué à Votre Majesté, et qu'il espérait que les cours seraient assez bien liées, pour qu'il pût un jour exposer sa vie pour elle. Il le pense, Sire, et son crédit auprès de l'Impératrice, la considération dont il jouit, malgré le grand nombre de ses ennemis, sa fierté

vis-à-vis de Soltikoff, et la clique russe anti-suédoise, ne laissent aucun doute de ses sentiments. Si pardonner, Sire, est le faible des grands cœurs, on ne doit jamais, avec vous, désespérer de sa grâce.

Je suis, etc.

CURT V. STEDINGK.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

Pages.

Avant-propos. 1

Introduction, contenant l'historique abrégé de la famille des Stedingk; le maréchal est né dans la Poméranie suédoise; son éducation; fait officier; continue ses études à l'université d'Upsal; est nommé chambellan de la reine de Suède, sœur de Frédéric le Grand; gagne l'amitié de Gustave III, prince royal alors; entre au service de France dans le régiment Royal-Suédois; est accueilli à la cour de France, intimement lié avec le comte de Fersen; est admis dans le cercle de la société intime de la reine Marie-Antoinette. 9

Lettre de M. de Stedingk au roi Gustave III, sur le camp de Bayeux, 1778. Objet politique et militaire de ce camp. Ordre mince et ordre profond; luxe et abus de l'armée française; le duc de Broglie cherche à les abolir. 19

Lettre de M. de Stedingk à Gustave III pour demander la permission d'accepter le grade de colonel, que lui offre le prince de Montbarey (1778). 25

Sommaire des événements qui amenèrent la guerre en-

Pages.

tre la France et l'Angleterre lors de la révolution des provinces unies d'Amérique ; enthousiasme des jeunes seigneurs de la cour de France en faveur de cette révolution ; ils demandent tous à être employés dans l'armée expéditionnaire ; M. de Stedingk, entraîné par l'exemple, en fait aussi la demande, obtient le commandement d'un régiment devant faire partie de l'expédition maritime sous les ordres du comte d'Estaing Sommaire des opérations de cette flotte, va à Rhode Island, débloque New-York, se porte de là vers les Antilles et s'empare de l'île de Saint-Vincent. 27

Lettre de M. de Stedingk au comte de Creutz, ambassadeur de Suède en France, datée de l'île de la *Grenade* aux Antilles (12 juillet 1779), sur la prise de cette île par le comte d'Estaing ; relation de l'assaut du morne de la Grenade. M. de Stedingk commande une colonne d'attaque ; traits de bravoure du soldat français. Bataille navale qui suivit la prise de la Grenade entre les flottes du comte d'Estaing et celle de l'amiral Byron ; la victoire reste aux Français : belle conduite de l'amiral anglais Barrington. La flotte française se rend de nouveau aux États-Unis d'Amérique. 31

Lettre de M. de Stedingk au roi sur l'état des choses dans ce pays (1780) ; combien peu d'efforts les Américains font pour défendre leur cause ; elle est perdue si la France ne les soutient pas. Relation du débarquement des troupes françaises sous les ordres du comte d'Estaing en Georgie, près de Savannah : cette place défendue par le général anglais Prévost ; assiégée par le corps d'armée français : le comte d'Estaing fait monter à l'assaut ; l'une des colonnes est sous les ordres de M. de Stedingk ; l'attaque est repoussée avec une grande perte d'hommes. Le comte d'Estaing fait rembarquer ses troupes et retourne en Europe. 36

Pages.

Lettre de M. de Stedingk au roi Gustave sur l'accueil flatteur que lui fait la cour de France ; obtient la faveur très-appréciée alors « du souper dans les cabinets de Versailles. » 45

Lettre de M. de Stedingk au roi, concernant un mémoire adressé par lui au prince de Monbarey et à M. de Maurepas, sur la guerre d'Amérique ; démontre l'urgence d'envoyer des secours aux Américains, demande à être employé de nouveau. 49

M. de Stedingk obtient l'ordre du mérite militaire de France (égal à celui de Saint-Louis) avec une pension de 6,000 fr., pour sa belle et vaillante conduite pendant la guerre d'Amérique ; est nommé colonel en second du régiment d'Alsace (infanterie), et simultanément chef d'un régiment de cavalerie en Finlande, à plus de mille lieues de distance l'un de l'autre. 52

Lettre de M. de Stedingk au roi, sur l'heureuse naissance du dauphin (22 octobre 1781); joie que cet événement répand à la cour de Versailles (c'était le même enfant qui mourut de misère chez le savetier jacobin de Paris); description des personnes les plus marquantes de cette cour. 55

Lettre du roi Gustave III à M. de Stedingk où il l'engage à retourner auprès de lui en Suède. 63

Lettre de M. de Stedingk au roi pour se justifier d'avoir accepté l'ordre de Cincinnatus, que le président Washington lui a conféré pour ses services en Amérique. Washington envisage l'établissement d'une noblesse héréditaire en Amérique par l'institution de cet ordre. 67

Lettre du roi en réponse à celle de M. de Stedingk, où il montre une perspicacité remarquable sur les suites que la révolution d'Amérique aura pour l'Europe. Le

Pages.

roi réitère sa défense de porter l'ordre de Cincinnatus. 71

Retour de M. de Stedingk en Suède; ce que la reine de France lui dit, lors de son audience de congé. Noble caractère de cette reine. Opinions en France (1787). Position de la Suède alors. Motifs qui font désirer au roi Gustave III d'avoir une guerre contre la Russie: préparatifs mal faits. M. de Stedingk reçoit le commandement en second du nord de la Finlande (province de Kuopio dans le Savolax), d'où les opérations de la guerre devaient commencer (1788). Topographie de la Finlande. Offensive prise contre la Russie, de cette partie de la Finlande. 74

Lettre de M. de Stedingk au roi, sur l'état des choses en Finlande; mauvais esprit qui y règne, manque d'organisation et de moyens militaires. 81

Id. sur l'affaire de Pumala. 84

Lettre de M. de Stedingk au roi, sur une reconnaissance faite par lui à la forteresse russe de Nyslott: ruse de guerre pour y pénétrer. 87

Lettre de M. de Stedingk au roi sur le commencement des hostilités. 92

Id. sur les opérations du siége de Nyslott. 95

Id. contenant des renseignements sur la force de l'armée russe en Finlande; conseils donnés au roi d'agir *sur-le-champ*, ou de désavouer les hostilités commises, pour conserver la paix. . 97

Lettre du roi à M. de Stedingk pour l'informer que le duc de Sudermanie (frère du roi, depuis Charles XIII), commandant une flotte suédoise de plus de vingt vaisseaux de ligne et dix frégates, avait dans un combat avec la flotte russe, enlevé deux frégates à celle-ci; engage M. de Stedingk à prendre Nyslott de

Pages.

vive force, et à marcher sur Kexholm, sur les derrières de l'armée russe, à moins de vingt lieues de Saint-Pétersbourg. 102

Lettre de M. de Stedingk au roi sur l'affaire de *Kernakoski*, continuation des opérations contre Nyslott, conjuration d'*Anjala*, où les officiers de l'armée finlandaise avaient traité avec l'ennemi. 105

Lettre du roi à M. de Stedingk sur la conjuration d'*Anjala;* troubles en France : requête de la noblesse bretonne, ses députés mis à la Bastille. 116

Lettre de M. de Stedingk au roi sur les intelligences que l'ennemi maintient avec les officiers finlandais; conseils donnés au roi à ce sujet. 118

Lettre du roi à M. de Stedingk qui montre l'énergie de son caractère : « Non, je ne baisserai pas ma tête sous le joug de l'impératrice, etc., etc., » 121

Lettre de M. de Stedingk au roi, sur les menées du général Sprengtporten, qui veut ériger la Finlande en république sous la protection de la Russie. L'esprit des officiers finlandais est infecté par cette idée. . . 123

Lettre du roi à M. de Stedingk, où il lui déclare qu'il est décidé à soutenir son caractère jusqu'au bout, et à ne point céder à la fortune. 125

Lettre de M. de Stedingk au roi, sur l'abandon que le général Hastfer, commandant en chef en Savolax, a fait du siége de Nyslott. 127

Lettre du roi à M. de Stedingk, où il lui annonce qu'attaqué par le Danemark du côté de la Norwége, il quitte momentanément la Finlande, pour défendre la Suède vers ce côté. 131

Lettre de M. de Stedingk au roi, où il l'informe que le peuple finlandais ne prend aucune part à la trahison des chefs des régiments et des officiers finlandais. . . 132

Pages

Lettre du roi à M. de Stedingk (de Gothembourg 1788), pour l'informer que le corps dano-norwégien, qui était entré en Suède, et s'était porté sur Gothembourg, avait été forcé de se retirer en Norwége. Réflexions sur l'état de la France et le commencement de sa révolution, qui occupe beaucoup le roi. . . . 135

Lettre du roi à M. de Stedingk, où il lui communique le discours tenu en France lors de l'ouverture de l'assemblée des notables. 138

Lettre du roi à M. de Stedingk, relativement à un manifeste de l'impératrice Elizabeth. 139

Lettre du roi à M. de Stedingk, avec ordre de faire arrêter le baron de Hastfer, commandant en chef dans le Savolax, accusé d'entretenir des intelligences avec l'ennemi. 141

Lettre de M. de Stedingk au roi, où il tâche d'une manière très-noble et franche à disculper la conduite de M. de Hastfer, qui bien que légère ne portait pas le caractère de trahison. 144

Lettre de M. de Stedingk au roi, sur le même sujet, où il dit que M. de Hastfer, avec de la valeur et de l'esprit, est toujours dans le cas du soldat de Philippe, qui avait perdu sa bourse. M. de Stedingk sollicite la grâce du général Hastfer. 148

Lettre de M. de Stedingk au roi relativement au coup d'état que celui-ci avait fait à la Diète de Stockholm (1789) sur l'acte (dit de sûreté), que le roi avait fait passer à la Diète, par les ordres du clergé, de la bourgeoisie et des paysans (la noblesse refusa), et qui augmente de beaucoup le pouvoir royal, et dissout le sénat. 155

Lettre de M. de Stedingk au roi, sur les affaires de la Diète à Stockholm. M. de Stedingk lui écrit : «Gustave

Pages.

a tout appris, il a tout pardonné : quelle gloire, sire, serait comparable à la vôtre. ». 158

Lettre du roi à M. de Stedingk, sur les affaires de la diète de Stockholm, pour l'informer de la paix conclue avec le Danemark, et de son intention de se rendre de nouveau à l'armée de Finlande, chercher l'hiver et les Russes. 162

Lettre de M. de Stedingk au roi, sur la pénurie du corps d'armée qu'il commande en Finlande, sur les finances de l'État, et sur une aventure au milieu du camp ennemi, où il a failli être fait prisonnier. 167

Lettre du roi à M. de Stedingk sur ses plans d'opérations en Finlande ; que le prince Potemkin a fait rebrousser chemin à toutes les troupes destinées à renforcer l'armée russe en Finlande, pour les diriger contre les Turcs. 172

Lettre de M. de Stedingk sur le combat sanglant de *Porosalmi*, remporté par lui. 174

Lettre du roi à M. de Stedingk, pour le féliciter de ses succès à *Porosalmi*, et lui conférer la grande croix de l'ordre de l'Épée ; il est le premier qui ait obtenu ce grade distinctif 179

Lettre du roi à M. de Stedingk, où il lui dit : « Vous avez sauvé le Savolax par votre intrépidité et votre belle conduite. ». 181

Lettre du roi à M. de Stedingk concernant les opérations ultérieures de la guerre en Finlande ; fait mention du livre scandaleux de madame de la Motte sur l'affaire du collier. 187

Lettre du roi à M. de Stedingk pour lui annoncer les combats d'*Uddismalm* et de *Likala*, où le roi a commandé en personne et remporté des avantages ; sur l'état de la France et M. de Necker. Le maréchal Laudon a été battu par les Turcs. 192

Pages.

Lettre de M. de Stedingk au roi, pour lui annoncer la victoire qu'il a remportée à *Parkumaeki* 195

Lettre du roi à M. de Stedingk pour le féliciter de cette victoire : « Vous êtes le premier, écrit le roi, qui enrichissez mon arsenal de trophées. » 199

Lettre du roi à M. de Stedingk sur de nouveaux succès remportés par lui. Détails qu'elle contient sur les affaires de France et les malheureuses vacillations de la cour de Versailles. 202

Lettre du roi à M. de Stedingk, sur le même sujet, M. de Necker exilé, M. de Breteuil nommé ministre des finances : émeute de Paris, la populace marche sur Versailles. 205

Lettre du roi à M. de Stedingk, où il l'instruit de la victoire navale que le duc de Sudermanie a remportée sur la flotte russe près de l'île d'Œland ; l'insurrection de Paris, prise de la Bastille. 207

Lettre de M. de Stedingk au roi sur une attaque contre le détroit fortifié de *Pumala*. 211

Lettre du roi où il communique à M. de Stedingk l'échec que la flottille suédoise a éprouvé, sous les ordres de l'amiral Ehrensvaerd. 213

Lettre du roi à M. de Stedingk, sur ses plans d'opérations par mer 215

Lettre du roi à M. de Stedingk, sur ses plans d'opérations par terre. 217

Lettre de M. de Stedingk au roi, pour lui annoncer le combat heureux de Laitasilda. 219

Lettre du roi pour féliciter M. de Stedingk de ce combat. 222

Pages.

Lettre de M. de Stedingk au roi, sur des rapports obtenus de Saint-Pétersbourg. 224

Lettre de M. de Stedingk au roi sur le plan de campagne de M. de Jaegerhorn. 228

Lettre de M. de Stedingk au roi, sur l'état des choses en France. « J'étais fier, dit-il, du titre de Français, que » j'avais acquis en l'unissant à celui de Suédois, faut- » il donc que ce ne soit plus la même chose! Vous- » même, sire, n'y a-t-il plus rien dans votre cœur » qui plaide pour cette belle France, quoiqu'elle ait » à présent le transport au cerveau. ». 230

Lettre du roi à M. de Stedingk sur les opérations de la campagne prochaine (celle de 1790), et sur les affaires de France. 234

Lettre de M. de Stedingk au roi sur la meilleure manière d'ouvrir cette campagne. 239

Lettre du roi à M. de Stedingk, datée de Stockholm, où il l'informe de son retour à l'armée. 243

Lettre de M. de Stedingk au roi, sur le combat sanglant de *Pertimaeki*, où l'ennemi fut victorieusement repoussé. 245

Lettre de M. de Stedingk au roi, sur un projet de forcer le détroit de *Pumala*. 248

Lettre du roi à M. de Stedingk pour demander quelques renseignements sur les opérations de la guerre, il lui annonce un traité conclu entre la Prusse et la Pologne. 252

Lettre de M. de Stedingk au roi, pour montrer la difficulté des opérations dans le Savolax, qui était couvert de glaces encore le 15 avril 1790. 254

Lettre du roi à M. de Stedingk, où il lui annonce que le corps d'armée sous ses ordres avait forcé le détroit de Kernakoski. 256

Pages.

Lettre du roi à M. de Stedingk, pour l'instruire de ses opérations par terre, ainsi que de celles de la flotte sous les ordres de son frère le duc de Sudermanie. . 257

Lettre du roi pour complimenter M. de Stedingk de sa belle action de Pertimaeki, et lui conférer une épée d'honneur. 259

Lettre de M. de Stedingk au roi, en réponse à cette dernière. 262

Lettre du roi à M. de Stedingk, contenant un ordre impératif d'avancer, coûte que coûte. 263

Lettre du roi à M. de Stedingk sur la manière de combiner les opérations par terre et par mer; sur les affaires de France et M. de Lafayette. 265

Lettre du roi à M. de Stedingk sur une affaire de cavalerie, tout près de Saint-Pétersbourg; le baron d'Armfeld est grièvement blessé à Savitaipal. 268

Lettre de M. de Stedingk au roi, pour le féliciter d'avoir percé la flotte russe, avec celle sous ses ordres, qui avait été bloquée par celle de l'ennemi dans le golfe de Viborg. 270

Lettre du roi à M. de Stedingk, pour lui annoncer la brillante victoire de Swensksund, où la flottille suédoise avait pris à l'ennemi trois cents officiers, six mille soldats et matelots, cinquante vaisseaux armés et dix-sept cents canons. Le roi avait été lui-même à bord de la flottille, sous les ordres de l'amiral baron de Stedingk, frère du maréchal, aussi distingué dans sa partie, que l'était son frère. 272

Lettre de M. de Stedingk au roi pour le féliciter de cette victoire, qui mettait une fin glorieuse à la guerre contre la Russie. 274

Lettre du roi à M. de Stedingk, où il lui offre l'ambassade de Russie. 279

Pages.

Lettre de M. de Stedingk au roi, en réponse à la précédente, où il accepte l'ambassade. 281

Lettre de M. de Stedingk au roi, pour annoncer son départ pour Saint-Pétersbourg, et sur les lettres de créance auprès de l'impératrice Catherine. 285

Dépêche de M. de Stedingk au roi, sur son voyage à Saint-Pétersbourg; fêtes que les généraux russes lui donnent en route; arrivée à Saint-Pétersbourg; conférence avec le comte d'Ostermann, ministre des affaires étrangères et le général signataire de la paix avec la Suède; audience auprès de l'impératrice; fêtes données, distribution de grâces pour célébrer la paix; description de la cour de Catherine et de sa magnificence. 289

Dépêche de M. de Stedingk au roi, sur l'impression pénible que l'exécution du colonel finlandais Hestsko avait faite à Saint-Pétersbourg; explication demandée si les autres conjurés d'Anjala seraient traités de même. 308

Dépêche de M. de Stedingk au roi, sur la nomination de M. d'Igelstroem, comme ambassadeur en Suède; sur la magnificence de l'ambassade et les frais de son établissement. Alliance de l'Espagne avec la Suède pour soutenir le trône de France. 312

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

CANCELLED

APR 5 1973 ILL
5170386

Scan 2750.5
Memoires posthumes du feldmarechal
Widener Library 003647533
3 2044 084 711 910